



**La Mort, c'est triste
Mais
La vie, c'est pas drôle**

**Nathalie Besson
éditions fpc
Drummondville
2014**

La Mort, c'est triste

Mais

**La vie, c'est pas
drôle**

Nathalie Besson

ISBN 978-2-924310-11-3

éditions fpc

Drummondville

2014

Dédicace

Ce roman est dédié à ma mère, décédée le 4 mars 2013. Maman, tu as été mon inspiration à l'écriture de mon roman.

Merci, je t'aime.

Ce roman est basé sur des faits réels vécus par ma mère, auxquels j'ai amalgamé d'autres comportements vécus par des personnes dans la même gamme d'âge, lorsqu'ils arrivent en fin de vie. Nous assistons tout au long du récit à la diminution physique, au deuil auquel Anastasia doit se résigner à faire face, bien malgré elle, de même qu'à des comportements souvent inadéquats de certains de ses enfants. Lorsqu'il s'agit d'une famille dysfonctionnelle, l'aidant naturel doit faire face à des situations et des embûches dont il se serait bien passé. Nous constatons tout au long de la lecture que certains membres de la famille n'hésiteront pas à utiliser la manipulation et le mensonge pour arriver à leur fin, peu importe les conséquences néfastes sur la santé d'Anastasia. Tous ces actes négatifs sont faits dans le but de se venger, De qui ? De quoi ?

Malgré toutes les blessures subies, car nous constaterons qu'Anastasia a des sérieux problèmes physiques, dont de la difficulté à se déplacer, mais que son courage peut déjouer toutes ces méchancetés qui lui sont infligées.

Il est peut-être impossible de bannir tous ces comportements, mais une réflexion en profondeur sur le sujet pourrait nous aider à les amenuiser. Il ne faut pas oublier que nous sommes les prochains à devoir faire face à la vieillesse, et nous devons nous interroger à savoir comment nous voulons que nos enfants se comportent avec nous ? Je pense que de se poser la question c'est d'y répondre !

Bonne lecture.

Note au lecteur

Les personnages de ce roman ont été composés à partir de personnes rencontrées dans le milieu des soins aux personnes âgées.

Cependant, la ressemblance avec un individu en particulier serait l'effet du hasard.

Préface

Plusieurs récits abordent les aspects de la communication et de ses difficultés inhérentes: vous me direz donc que le thème de La Mort c'est triste n'est pas nouveau.

Dans le présent livre, l'auteur vous plonge au coeur d'une histoire qui gravite autour de la vie d'une femme d'âge mûr, *aidante naturelle* de sa mère malade, et de celles des membres de la famille élargie.

Ce récit traite de divers thèmes dont les relations parfois houleuses parmi la fratrie lorsque celle-ci est confrontée au vieillissement de la mère, à la maladie, et à la mort. Sont également décrits les intérêts personnels, parfois nobles, parfois calculateurs, face à cette réalité de l'existence et aussi l'exigeante tâche pour les *aidants naturels*.

Il est vous est offert de ressentir l'amour, le dévouement, mais aussi la souffrance morale et les déchirements qui laissent des cicatrices parfois indélébiles.

D'un rêve longtemps caressé jusqu'à l'écriture

de ce livre, multiples expériences ont parsemé la vie de l'auteur. Celle-ci n'est pas à ses premiers textes, mais elle publie son premier livre où vous trouverez sans doute matière à réflexion.

Souhaitant vous sensibiliser à la fragilité des rapports entre les humains, elle vous invite donc dans cet univers complexe de la communication où les non-dits et la non-clarification apportent mésententes et blessures parfois irréparables.

BIENVENUE DANS LE MONDE DE VIOLÈNE !

MG

Bac. Sc. Inf.

La fin et le début

Violène répondit à la deuxième sonnerie. «Oui, bonjour », dit-elle en regardant Clément. Celui-ci continua à regarder sa femme, malgré l'interruption de leur conversation. Plus souvent qu'autrement, lorsque Violène répondait au téléphone, ou se dirigeait vers la cuisine, il reprenait sa revue ou son mot croisé. Cette fois-ci, il demeura en attente, comme s'il pressentait qui était au bout du fil.

«C'est moi-même », dit Violène dans l'acoustique. Elle écouta un moment, sans réagir, même dans son expression. «Vers quelle heure ?» demanda-t-elle finalement. Puis, elle remercia la personne et glissa le téléphone dans son support.

«Maman est décédée », dit-elle tout simplement. «Elle était probablement décédée quand nous avons quitté sa chambre. »

« Donc, dit lentement Clément, puisque je t'ai rejoint dans sa chambre vers 21h30, et que nous sommes partis vers 22 heures, cela nous donne presque une heure exacte pour sa mort.

– Elle est probablement décédée pendant que nous étions là. Pendant que tu faisais la surveillance, je restais près d'elle, et je lui passais la main dans les

cheveux quand ses lèvres tremblotaient et que je ressentais qu'elle était angoissée. C'est curieux, mais elle ne supportait pas que je lui prenne la main.

– Peut-être réagissait-elle à une autre personne, dans sa mémoire ou son imagination ? Qui sait ce qui se passait dans sa tête, et qui sait ce que nous vivons dans nos derniers moments ?

Les yeux de Violène se voilèrent, mais il n'y eut pas de sanglots. Clément savait qu'il y a des situations où il est mieux de ne rien dire. Chercher à consoler est bien, mais pour Violène le moment difficile était vécu plus aisément à l'intérieur. Nous vivons malgré tout, seuls dans nos têtes, et l'irruption de paroles, même prononcées avec le plus grand amour, peut briser un fragile équilibre intérieur. Dans un mariage, les silences sont aussi importants que les paroles.

« J'ai tant lutté pour qu'elle vive », dit doucement Violène.

-Oui, cela fait dix ans que tu es disponible pour ta mère. Que dis-je, disponible, tu as combattu pour refouler les faiblesses et les maladies qui se sont fait de plus en plus insistantes. Tu as géré les problèmes matériels, tu as entretenu la maison, tu as essayé d'enrôler Adélard et Auxilia dans le combat

de ta mère.

– Mais je me demande si j’ai tout fait ce que j’aurais pu, ou ce que j’aurais dû. Je sais que je n’ai pas été parfaite.

– Dans le monde, dans la réalité, parfait ne peut vouloir dire que de faire tout ce qu’on peut. Un héros est quelqu’un qui tient une minute après que tous ont abandonné. Dans la situation, avec tout ce qui est arrivé à ta mère, et avec les moyens dont tu disposais, tu as été héroïque, et donc tu as été parfaite.

– Mais j’ai été dure parfois avec ma mère, pendant qu’elle était ici. Quand je lui ai dit de ne pas s’occuper de Surah, quand il restait couché là où elle devait passer avec son déambulateur, elle a été vexée.

– Tu ne voulais pas faire de mal à son chat, tu voulais lui rappeler qu’il ne fallait surtout pas qu’elle fasse une mauvaise manœuvre et qu’elle tombe. Dans son état, une chute était un aller simple pour l’hôpital. Je ne vois pas comment dire autrement: «fais attention de ne pas tomber ».

Violène n’était pas rassurée. Dix ans de lutte, contre les problèmes de santé, contre la bureaucratie à l’hôpital, contre, malheureusement, sa sœur et

même son frère, distants et de moins en moins disponibles, tout ceci l'avait épuisée, malgré son courage, son initiative, et son bon sens. «N'oublies pas », rajouta Clément, sentant que ses mots d'encouragement aidaient, «qu'elle est partie cette fois-ci en sachant bien qu'elle partait pour le dernier acte. »

C'est vrai, elle m'a dit : « je ne suis plus capable, appelle l'ambulance ». De plus, elle a fait ses adieux en partant, ce qu'elle n'avait pas fait aux autres occasions.

Clément déposa enfin sa revue sur la table à journaux, près de l'assiette qu'il n'avait pas encore rapportée à la cuisine. Le téléphone ultime s'impose dans le quotidien.

– J'avoue que je me sens privilégié d'avoir pu être là pour ses derniers moment. Si ta mère est décédée alors que je revenais du collège, j'ai peut-être même été un témoin silencieux de ce moment ultime. Avec tout ce que tu as fait, et après avoir accueilli ta mère pendant plusieurs mois, je me sens un peu un héros, moi aussi.

Violène ne voulait pas admettre encore qu'elle avait été si héroïque.

– Ai-je failli à ma tâche, ou ai-je prolongé la vie ?

– La réponse me semble évidente ! Cela fait au moins dix ans que ta mère a de la difficulté à vivre, seule dans sa maison. Grâce à toi, elle a vécu au moins cinq ans de plus, et certainement au moins un an de plus parce qu'elle a pu se réfugier ici.

Clément sourit un peu et prit la main de Violène. «C'est une longue histoire dont tu es l'héroïne », dit-il. «Imagines si nous racontions tout ce que ta mère a vécu, et si nous pouvions redécouvrir ses souvenirs!»

Le commencement

Dans sa chambre d'hôpital, Anastasia rêve. Il y a quelques jours, en ce beau mois de janvier, le soleil ambré filtrait à travers le froid et à travers les volants du salon. Elle pense à l'anniversaire de la mort de son mari, après plus de cinquante ans de mariage. Il est vrai que ce ne fût pas un mariage particulièrement passionné, mais cinquante ans ce n'est pas rien.

Dans son village, Sainte-Valériane, où elle est née, il y a maintenant quatre-vingt-quatre ans, il y avait 2 000 habitants, au plus. Quand Anastasia est venue au monde, à l'époque de la Grande Guerre, comme on disait alors, les familles étaient nombreuses. Chez elle, toutefois, il n'y avait que deux filles, sa sœur aînée de trois ans et elle-même. Son aînée ne prisait pas particulièrement le travail de la ferme, et d'ailleurs elle est devenue religieuse et enseignante. Pour Anastasia, au contraire, le travail des champs était une joie. A cette époque, quand une fille aidait son père à faire les foins, elle portait une jupe longue, une

blouse à manches longues, des gants et un grand chapeau, qui rendaient pénible l'inévitable infiltration des brindilles de foin. Peu de sensations sont plus désagréables que celle des vêtements trempés de sueur et chargés de minuscules aiguilles si effilées qu'on les imagine inventées par quelque bourreau. De plus, elle ne voulait pas bronzer, cette caractéristique était réservée aux gens pauvres qui travaillaient sur la terre, elle ne voulait pas être cataloguée dans cette catégorie.

Par contre, l'odeur du bon foin se reposant dans le fenil est un plaisir qui vaut bien des fantasmes gastronomiques. Il y a une génération, des jeunes gens ont voulu retourner à la terre pour connaître l'odeur du bon foin et le travail des champs, mais pour Anastasia la terre c'était la vie, avec ses sensations fortes et ses tâches pénibles pour rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une utopie. Anastasia se rappelle aussi qu'elle s'amusait, petite, à casser le cou des poussins. Pauvres petite bêtes, pense-t-elle, mais La Fontaine l'a dit: «cet âge est sans pitié ». Cela n'a pas empêché Anastasia de bien réussir à l'école, et monsieur l'inspecteur lui a souvent remis des prix. Elle aurait aimé aussi être enseignante, mais des

problèmes de santé, qu'on maîtrisait mal à cette époque, ont mis fin à ce rêve.

De toute façon, être religieuse était presque un prérequis à cette époque, loin d'un âge d'or, et Anastasia a préféré devenir une épouse. Un homme, ce n'est pas toujours commode, mais si chacun y tient, une vie de couple est une des plus belles façons de vivre sa vie ; mieux en tout cas que d'être enfermé avec deux cents autres femmes à dire Oui, ma mère, et Non, ma mère.

La vie d'Anastasia est donc depuis longtemps frappée par des problèmes de santé. Ses cinq grossesses ont tenu du sport extrême. A la naissance du deuxième, Adélard, elle a fait un empoisonnement de sang et elle s'est réfugiée chez ses parents à la campagne, avec son aînée, Victoria, pour une convalescence prolongée. Sa grand-mère, qui habitait chez son fils, prit en charge ce petit de la prochaine génération. Au bout de quelques semaines, elle pu retourner chez elle, mais encore fragile, elle avait confié Adélard à ses parents pour encore quelque temps. Ses parents s'étaient comme amourachés de leur petit-fils, car il remplaçait un peu le fils qu'ils n'avaient pas eu, et insistèrent pour le garder encore.

Mais entre-temps, une fausse couche avait encore affaibli Anastasia. Le souvenir de sa faiblesse et de son chagrin remonta parmi ses rêves. Adélard était revenu à la maison à la mort de son arrière-grand-mère, mais il s'était habitué de régner sans partage comme seul enfant de la maison de ses grands-parents. Dans sa tête, c'étaient eux les parents auprès desquels un enfant cherche amour et protection. Comprenait-il qui étaient son père et sa mère biologiques comme nous disons maintenant ? Appréciait-il de partager l'attention avec une grande sœur, même si celle-ci, toute petite elle-même, prenait une grande joie à veiller sur son petit frère?

Adélard vivait un deuil, et la visite hebdomadaire ou presque chez ses grands-parents représentait pour lui un retour à la maison, dans sa petite tête d'enfant. Quand il eut trois ans, il reçut une sorte de cadeau empoisonné: une petite sœur, Violène. Elle était née le même mois qu'Adélard mais une journée plus tôt. Comment pouvait-il apprécier que sa mère partage son amour avec ce bébé venu de nulle part ? Anastasia se souvenait d'avoir pris Violène dans ses bras, de lui avoir donné son bain et de lui avoir changé sa couche, alors qu'

Adélard suivait toutes ces opérations les yeux inquiets. Nous savons que les enfants rêvent de faire disparaître ces petits frères et petites sœurs si menaçants. Anastasia frissonna à la pensée: «Adélard aurait pu essayer de faire disparaître sa petite sœur s'il avait su comment s'y prendre».

Comme sa mère, il fallait croire, Violène était malade. Elle étouffait, elle gonflait, elle pleurait souvent, et faisait de la température. Le médecin de famille n'arrivait pas à faire un diagnostic précis. Plutôt que de ne rien faire, il administra de la pénicilline, antibiotique presque magique dans ces années cinquante, capable de tuer toute infection. Mais après le traitement, Violène perdait connaissance, et tout était à recommencer. Vers ses dix-huit mois, elle se mit à gonfler, et devint si grosse et si instable qu'Anastasia devait la transporter d'un endroit à l'autre.

Les larmes montèrent aux yeux d'Anastasia à ce souvenir. Son mari et elle étaient tellement désespérés devant le mal qui affectait leur fille. A cette époque, il fallait payer les médecins, les médicaments et les traitements comme nous payons aujourd'hui le mécanicien

qui répare l'auto. Les gens qui traînent avec eux leur carte-soleil ne se rendent pas compte combien l'assurance-maladie a changé des vies quand elle se mit à fonctionner en 1970.

Le père de Violène n'avait jamais baissé les bras. Il avait étudié et travaillé pour devenir plombier, puis couvreur, puis ferblantier, et même réparateur de fournaies. Il ne reculait devant aucun effort pour augmenter ses revenus, qui n'étaient jamais suffisants. Souvent, il fallu réduire des dépenses bien essentielles pourtant, et éviter les gâteries à l'épicerie, car il fallait toujours payer le médecin, qui aurait pu s'installer en permanence chez Anastasia.

Anastasia accoucha seulement dix-huit mois après la naissance de Violène. La petite fille, Auxilia comme sa grand-mère paternelle, compliquait la tâche de sa mère, qui aurait été débordée si sa fille de six ans, Victoria, n'avait pas montré un courage et un sens des responsabilités précoces pour aider sa mère, qui en avait évidemment plein les bras.

Une grand-mère, cela veille à tout. Anastasia repensa à la journée où sa mère avait appelé

pour donner une grande nouvelle : un pédiatre venait de s'installer en ville. Elle venait de prendre rendez-vous pour Violène, et même si c'était dimanche, il acceptait de la voir. Les spécialistes ont bien changé, soupira intérieurement Anastasia, en se replaçant un peu dans son lit.

Le nouveau médecin, Jacques Saint-Simon, comprit tout de suite ce qui affectait Violène. Elle souffrait d'allergies sérieuses. Le pédiatre prépara un régime approprié pour Violène, éliminant les aliments qui pouvaient provoquer les crises. Violène dut à partir de ce jour prendre des antiallergiques, probablement pour le reste de sa vie.

Anastasia ressent l'amertume du comportement du frère et des sœurs. Au lieu de se réjouir de pouvoir sauver leur petite sœur, ils lui reprochaient d'avoir droit à des mets spéciaux, comme les ragoûts de boulettes en boîte. Ils la traitaient de braillarde quand une crise d'allergie et une forte température la rendait faible et vulnérable. Ils n'ont jamais compris le drame qui se jouait, et ils ne comprennent pas plus aujourd'hui, pense-t-elle.

Pour Anastasia, rien de plus précieux que sa famille, toute sa famille. Soudain, elle est sortie de ses sombres pensées par la voix douce de Violène :

– Bonjour, maman, tu sembles en forme malgré tout !

Violène entre d'un pas décidé dans la chambre de sa mère, la ramenant aux tâches du présent.

– Bonjour, Violène. Cela ne va pas si mal. La cicatrice est presque disparue et mon cœur semble aller bien.

– As-tu parlé à ton médecin ?

– Oui, il me dit que l'opération s'est bien passée, et le coumadin s'est stabilisé. J'ai eu peur quand tu m'as trouvée sans connaissance dans ma chambre.

Violène sourit à sa mère. Elle avait eu peur également !

– Tu avais une arythmie cardiaque. Les médecins ont été obligés de couper ta dose de coumadin pendant qu'ils te posaient le stimulateur cardiaque. Le coumadin est

dangereux pour provoquer des hémorragies. Maintenant tu devras prendre des anti-rythmiques.

– Je suis trop vieille pour aller danser.

Violène rit de bon cœur, voyant sa mère assez en forme pour blaguer.

– Il faudra probablement que tu aies un peu d'aide à la maison, dit-elle. Il faut que tu laisses ton corps récupérer, et il faudra que tu fasses attention pour faire des travaux.

– Tu veux dire que je suis trop vieille et trop malade pour m'occuper de ma maison ?

Violène hésita avant de répondre. La plupart des femmes ne demanderaient pas mieux que d'avoir une bonne raison d'être soulagée des travaux ménagers. Les veuves hésitent à se remettre en couple et à recommencer à corriger les mauvaises habitudes d'un homme. Mais Anastasia se faisait une fierté de son travail de maison, et s'enorgueillissait du fait qu'elle ne devait qu'à elle-même la propreté et la bonne tenue de sa maison.

Mais avant que Violène ait pu répondre, sa

sœur Auxilia entra comme un traversier au quai.

– Bonjour, bonjour, je vois que ça va mieux !

-Je ne m'attendais pas à te voir, dit Violène.

– Je suis venue ramener maman à la maison. »

– Je peux t'aider, alors, nous ne serons pas trop de deux pour lui aider à monter l'escalier.

– Je suis capable de monter trois marches, s'indigna Anastasia. Je n'aime pas l'idée que je ne suis plus capable de ne rien faire !

Auxilia jeta un coup d'œil à Violène. Puis elle reprit.

– Tu arrives à 90 ans, tu as de la misère à marcher, et maintenant tu dois surveiller sérieusement ton cœur. Il faut que tu te prépares à vivre plus tranquillement. En passant, je me suis bien occupée de Surah, il n'a pas maigri, et il attend ton retour.

– Pauvre minou ! Il a dû se penser abandonné.

– As-tu pensé à t'installer dans une belle

résidence ? Il y en a des très bien, tu sais, et tu n'aurais pas nécessairement à payer très cher. Tu pourrais peut-être amener Surah !

– Mais il n'est pas question que je quitte ma maison ! De toute façon, elle ne peut pas rester vide.

– Tu es sûrement d'accord pour partager avec tes trois enfants ? Philippe doit se marier, et mon ami de cœur est en France, comme tu sais.

Anastasia regarda Auxilia comme si elle ne la reconnaissait pas. Violène voulut éviter que la tension ne monte. « Nous n'avons pas à discuter de cela maintenant, dit-elle, il faut que maman se repose. Nous pouvons chacune notre tour passer du temps avec elle pour aider. »

Auxilia fouilla dans son sac. « J'ai des dépliants pour des belles résidences, nous pourrions les regarder et nous déciderons ensemble où maman pourrait aller demeurer. »

« Nous ? », dit vivement Anastasia. « Tu veux dire, moi, sans doute ? »

La discussion aurait pu prendre une vilaine tournure, mais l'infirmier arriva avec un fauteuil

roulant. «Vous avez votre congé, vos filles vous l'ont dit ?»

«J'allais lui dire, répondit Violène, quand ma sœur est arrivée. » Auxilia se leva bruyamment. «Bon, nous allons t'aider à t'habiller, et nous allons te ramener.»

Les deux sœurs aidant, Anastasia remit sa robe et enfila son manteau de fourrure. Maladroitement, elle réussit à se glisser sur le fauteuil roulant.

«Allons-y, dit Auxilia, je te pousse. Violène, pars devant et approches ton auto. »

Violène haussa les épaules et se dirigea vers l'ascenseur. Le fauteuil roulant, avec Auxilia aux commandes, suivit en faisant de petits soubresauts. Auxilia marchait vivement lorsqu'elle dit à sa mère :

«Je vais te laisser les dépliantes à la maison. J'ai des exemplaires pour Violène, et pour Adélard aussi. »

Anastasia, affaiblie par son hospitalisation, et exaspérée par l'insistance d'Auxilia de vouloir qu'elle quitte sa maison pour vivre en

résidence, dit :

«Auxilia, ça suffit, tu n'as pas à décider pour moi ! Occupes-toi de gérer ta vie, je pense que juste avec ça, tu en as plein les bras....»

Un Noël peu familial

Même après la mort de son mari, Anastasia continuait à recevoir pour Noël. Il faut dire que les repas de famille avaient besoin de peu de prétextes pour qu'elle passe des heures à concocter des repas élaborés, pour que ses enfants se rencontrent chez elle, de préférence dans la paix et l'harmonie. Elle ne laissait rien au hasard, déposant les mets sur la table de façon à attirer l'œil et chatouiller l'appétit.

En cette fin d'automne 2004, Violène aidait sa mère à écosser les fèves jaunes, un autre rituel familial. Elle voyait bien, cependant, qu'Anastasia avait de la difficulté à accomplir les gestes familiers. Au bout d'un certain temps, Anastasia soupira et posa ses mains sur la table.

–Je ne sais pas, dit-elle, si je pourrai préparer un vrai souper de Noël cette année.

–Je vois bien, répondit Violène, que tu es épuisée. Tu nous as toujours caché ta fatigue,

parce que tu voulais que tout le monde soit là. Je me souviens, avant la mort de papa, et surtout avant la mort de Victoria, nous entrions dans la maison l'après-midi de Noël, et tous nos sens étaient sollicités. Nous humions les odeurs, nous examinions les plats luisants et colorés, et nos papilles se mettaient à saliver.

-Et tout le monde racontait une histoire cocasse. Ton père parlait fort et sortait ses blagues, parce qu'il était heureux de voir tous ses enfants. Tu as raison, la mort de Victoria a tué beaucoup de cette joie pour lui. Les Noëls ne sont pas pareils depuis.

-Alors cette année, pas de souper de Noël?

-Que dirais-tu d'un repas commandé? Je pourrais faire venir des repas de poulet, des tas de repas de poulets, et chacun pourrait se choisir un repas, cuisse ou poitrine. Il n'y aura pas de dinde, mais le fait de se réunir tous est plus important que ce qu'on mange. Non?

-Depuis la mort de papa, de toute façon, Adélarde et ses enfants ne viennent que pour Noël.

-Au moins, ta sœur et toi venez souper tous les dimanches. J'apprécie beaucoup que ta sœur et toi vous vous relayez pour apporter un bon souper. Tant que je pourrai jouer aux cartes!

Violène se rendit compte que sa mère venait subtilement de lui confier la décision. Un souper de Noël avec du poulet du restaurant conviendrait-il à tous? A chaque Noël, un des membres de la famille jouait une version du refrain, Noël n'est pas Noël sans dinde. D'une part, si sa mère essayait de préparer un repas traditionnel, elle serait au mieux trop fatiguée pour prendre plaisir à sa visite. D'autre part, elle souffrirait encore plus de ne pas recevoir du tout.

-Mais, dit Violène, si je recevais, moi, à la place?

Anastasie regarda douloureusement sa fille.

-Je ne crois pas vraiment pouvoir me transporter chez vous, mes muscles ne le supporteront pas. Je voudrais recevoir chez moi, tant que j'en suis capable.

Violène se dit que sa mère était peut-être faible,

mais qu'elle était encore assez subtile et intelligente pour manœuvrer la décision vers son objectif. Au fond, se dit-elle, pourquoi pas du poulet? Un gallinacé est un gallinacé.

A Noël cette année-là, donc, Violène se rendit tôt chez sa mère, les bras chargés de nappes colorées en papier, de gobelets et de verres en plastique, de plats de service jetables en aluminium, et de tout ce qu'il fallait pour préparer un beau buffet de Noël. La table allongée selon la tradition fut recouverte d'une nappe bleue décorée de flocons de neige, d'assiettes aux pères Noël joufflus, et de plats de bonbons, de noisettes, de sucreries, de cornichons, de chocolats, d'amandes grillées, de fromages, de crudités, et du reste des habituelles tentations, Violène était contente. Nous passerons un bon moment, se dit-elle.

Anastasia souriait aussi doucement. La joie de recevoir sa chère famille la soutenait et lui aidait à supporter ses maux. Clément, le mari de Violène, arriva avec une montagne de boîtes de poulet, cuisses et poitrines accompagnées de frites, de sauce, et de salade de chou. Violène s'empressa de récupérer les boîtes, et à les distribuer sur la table pour en faciliter

l'accès.

Tout était prêt!

Adélard et ses enfants arrivèrent les premiers. Tout d'abord Rosalie, sa fille, arriva seule, un peu éméchée d'une fête préalable. Elle salua sa grand-mère et s'installa dans un coin du salon près de Ève, et fidèle à elle-même, commença à répéter des blagues sarcastiques: «Ève, c'est dangereux Montréal, il y a beaucoup de monde qui se fait attaqué, ton tour va venir ! » Rosalie éclata ensuite d'un rire nasal, comme un cheval qui éternue. Ensuite, Adélard, son fils Adrien et ses petits-enfants entrèrent en rafale dans la maison. Mais le courant ne passait pas. Violène s'était levée pour les accueillir, mais ils entrèrent en ignorant sa présence. Avec un serrement au cœur, elle comprit que le ton était donné pour la soirée de Noël si chère à sa mère. Après avoir grignoté quelques friandises, tout le clan se retira au sous-sol pour un jeu.

Quand Auxilia arriva à son tour, avec les pizzas qu'elle avait pour mission de quérir, Violène et sa fille Eve allèrent rejoindre les autres au sous-sol. Le dernier arrivé, Zénon, le veuf de Victoria, descendit à son tour après avoir salué sa belle-

mère. Seuls Clément et Rosalie demeurèrent avec Anastasia, ce qui prépara peut-être la scène pour ce qui suivit.

Vers dix-huit heures, les invités reprirent l'escalier pour le repas. Violène découvrit alors que sa théorie était fausse, et que tous les gallinacés ne sont pas égaux. Les visages, au lieu de s'éclairer devant le festin, se fermèrent. Pas de dinde? Comment cela, de la pizza à Noël? Ce n'est pas ma sorte, maudit ! Je voulais une poitrine et il n'en reste plus! Oui, regarde dans l'autre boîte. Comment cela, mémère, tu ne nous as pas préparé un vrai repas de Noël ? Avec leur boîte jaune, ou leur assiette, dans laquelle la gaieté du dessin de Noël faisait contraste avec l'esprit maussade qui avait accueilli la pizza, les invités s'égaillèrent un peu dans le salon, mais surtout encore dans le sous-sol.

Violène se retrouva mise à l'écart. On aurait cru que seule la famille d' Adélard était présente. Quelle déception, pour elle qui avait prise des initiatives et qui avait fait des démarches pour tout organiser. Au moins, se dit-elle, nous avons réussi une autre réunion de Noël, et maman sera un peu contente.

Tôt dans la soirée, les invités quittèrent. Anastasia ne comprenait pas trop ce qui se passait, elle qui avait tant envie de voir ses enfants passer un bon moment ensemble. Elle qui a toujours été à l'écoute de sa famille, qui a grand cœur et grand amour, elle ne comprenait pas les froids dans la famille.

– Chez nous, dit-elle à Violène quand tous furent partis, mes parents n'acceptaient pas la chicane, une perte de temps déjà trop précieux.

– Vrai, répondit Violène, je me souviens qu'il régnait une paix et une sérénité comme j'en ai rarement vu par la suite.

Ce n'est que plusieurs jours plus tard que Violène apprit que son frère était parti avec l'amertume au cœur. Zénon appela, très inquiet, pour comprendre ce qui s'était passé. La mère de Rosalie avait refusé une invitation, raconta-t-il, car sa fille avait raconté une histoire terrible. Elle avait été insulté par son oncle Clément!

Violène interrogea celui-ci. Il avait un peu envie de rire. Eve s'était plaint de son oncle Adélarde, et relata à son père que ce dernier lui avait

prédit qu'elle deviendrait comme un de ses cousins qui était un traumatisé crânien. Sans raison apparente, son oncle Adélarde lui souhaitait du mal ! Clément, peu porté à prendre ce genre de chose au sérieux, lui avait conseillé de prendre tout cela comme un jeu, comme une taquinerie, «ton grand-père aurait appelé cela, tirer la pipe à quelqu'un», et de répondre du tac au tac, blague pour blague. Violène comprit que Rosalie, qui n'était pas impliquée dans la conversation entre Ève et Clément, en avait tiré une histoire abracadabrante, sans aucun rapport avec la situation. Rosalie s'était plainte à sa mère et ensuite à son père plus tard, «Clément nous a traité d'habitant et il a insulté mon copain Eugène !» Clément a insulté toute la population agricole!» «Clément a montré son mépris pour la race bovine!» Clément ne connaissait Eugène ni d'Eve, ni d'Adam, et n'avait pas vraiment d'opinion sur l'industrie agricole, sauf qu'il aimait bien son verre de lait. Suite à tout ce mémérage, Violène se rappela que Victoria l'avait, jadis, mise en garde contre Rosalie, car cette dernière avait tendance à médire et à calomnier. Il était même arrivé, jadis, que Victoria eut à intervenir auprès de la mère de

Rosalie pour rétablir certains faits et remettre certains points sur certains i.

Violène était déçu qu' Adélard soit fâché, mais elle se dit que celui-ci finirait par lui en parler, et que tout rentrerait dans l'ordre. Puisque Adélard ne s'invitait pas souvent, elle ne réagit pas. De toute façon, comment appeler son frère pour lui dire: «Parait que tu t'es fâché pour rien?»

Ce ne fut qu'au Noël suivant que la fissure dans la famille se révéla bien réelle. Violène réussit à convaincre sa mère de venir chez elle pour Noël. «Tu seras dans ton fauteuil, comme chez toi, et quand tu seras fatiguée, Zénon ira te reconduire. De toute façon, il termine toujours tôt ses soirées !».

Mais sa mère téléphona en grande détresse. La veille, Auxilia avait dîné chez sa mère, et avait parlé de préparer le souper de Noël. Anastasia avait répondu qu'elle avait acceptée l'invitation de Violène.

– Oh, non, s'était exclamé Auxilia. Adélard ne fêtera pas Noël dans la même maison que Violène, encore moins si Clément et Eve y sont.

Anastasia ne savait que répondre, car elle ne comprenait pas du tout ce qui pouvait justifier un tel comportement.

–Qui choisis-tu, nous ou les autres ?

Auxilia se dirigea vers la porte de sortie sans attendre la réponse de sa mère et s'exclama :

–OK, tu nous choisis, j'avise Adélard et Adrien que je vais les recevoir chez toi et selon les conditions qui prévalent depuis plusieurs années, mais sans Violène et sa famille!

Comment sortir de ce piège? Ou bien Anastasia acceptait le diktat d'Auxilia, pour ne pas faire de chicane, blessant Violène, ou elle se rendait chez Violène, ce qui serait vu comme prendre parti contre eux par Adélard et Auxilia.

Violène ne pouvait pas encourager l'angoisse de sa mère.

«Ne t'en fais pas, rassura-t-elle sa mère, nous nous reprendrons une autre année !»

Curieusement, le soir de Noël, vers 21 h, Auxilia se pointa chez Violène, qui avait reçu le fidèle Zénon, avec son fils et ses petits-enfants. Le

rejet de Violène par Adélard ne perturbait pas Auxilia et elle agissait comme si toute la famille vivait harmonieusement. Il faut croire que Violène devait supporter la brisure de la famille stoïquement, et recevoir dans la joie sa sœur cruelle.

Après un verre de digestif, Auxilia comprit que sa présence ne faisait pas plaisir. Son fils Philippe et sa cousine Eve étaient contents de se voir, mais le malaise mit fin à la soirée. Dorénavant, il y aurait deux soupers de Noël, et Violène ne pourrait libérer sa mère de l'obligation de ne voir que la moitié de sa famille à Noël.

Même Noël serait refusé à la vieille d'Anastasia.

Une fête de réconciliation

Février est un mois triste, le milieu de l'hiver, quand l'été semble un rêve oublié et que le soleil semble travailler à demi-temps. Mais pour Violène, ce février 2009, serait un moment de renouveau, un printemps avant le printemps. Depuis trop longtemps, Anastasia était privée de réunion de famille. Pour son 90^e anniversaire en mars, Violène allait réunir tout le monde pour un souper d'anniversaire. Quel vœu plus cher pour sa mère que de voir ses enfants de nouveau coexister pendant quelques heures dans l'harmonie ! Violène savait que c'était le plus beau cadeau qu'elle pouvait lui offrir.

Mais ce n'était pas une tâche facile. Il fallait tenter une réconciliation avec Adélarde. De plus, il fallait convaincre le fils d'Adélarde d'accepter l'invitation, avec sa femme et ses enfants. Violène accepta la réalité pour Rosalie : quoiqu'on lui dise, elle ne serait pas présente, car au fond, elle était au cœur de la discorde qui affligeait la famille depuis six ans. Jamais,

elle n'accepterait de reconnaître ne serait-ce qu'une parcelle de responsabilité, et elle bouderait toute réconciliation. Il fallait aussi qu' Auxilia et son fils, Philippe, acceptent d'être présents, et il ne fallait pas oublier Zénon, son fils Médard, avec sa femme et ses enfants. Tous auraient plaisir à participer au repas, mais encore fallait-il tenir compte de leurs horaires.

Le succès de la rencontre reposait sur la décision d' Adélard. Violène prit son courage à deux mains et composa le numéro rarement appelé. Au deuxième coup, la conjointe d' Adélard décrocha. «Bonjour, ici Violène. Serait-ce possible de parler à Adélard ?»

«Il est parti au village. Y a-t-il un message ?»

«S'il-vous plaît, demandes-lui de me rappeler. »

Le message fut livré, car une heure plus tard, la sonnerie tinta. Mon frère ! Pensa Violène. Mais l'afficheur affichait Distributel ? Une compagnie de distribution de service téléphonique! Tout de même, Violène répondit.

«Que veux-tu ? » demanda une voix bourrue, que Violène reconnut bien comme celle de son

frère.

– Comment se fait-il que Distributel apparaîût à l'afficheur plutôt que ton numéro ou ton nom ?

Déstabilisé, Adélard expliqua d'une voix plus douce, « puisqu' il était abonné à une compagnie de service, ses informations n'apparaissaient pas à l'afficheur des autres compagnies ». C'est le prix de la concurrence en téléphonie !

-Je me demande si tu as réfléchi à ta décision de nous tenir éloignés depuis ce malheureux Noël ? Nous n'étions pas témoins de ce dont se plaint Rosalie. Il semble qu'il y a eu beaucoup de mauvaises interprétations de tout cela. As-tu pensé qu'il ne s'agissait peut-être que d'une malencontreuse blague ?

Violène voulait éviter une tentative de reconstruire les faits, car l'important était de renouer les liens.

– Il est possible, dit Adélard, que chacun a écouté sa fille.

– La vie me semble trop courte, ajouta Violène, surtout quand nous arrivons à la soixantaine,

pour terminer nos jours en chicane pour des futilités.

– Oui, il vaut mieux utiliser notre énergie d'une façon positive. Quelle action positive as-tu à me proposer ?

– J'organise un souper familial le dimanche du 90e anniversaire de maman. Est-ce que je peux compter sur toi ? Je m'occupe d'inviter tout le monde, y compris Adrien.

Il y eut un moment de silence transmis sur les ondes de Distributel.

– Où va avoir lieu le souper ? dit finalement Adélard

– J'ai pensé de le faire chez maman sur un terrain neutre !

– Dans ces conditions, je serai présent.

Violène déposa le téléphone sur son support et se dit : « le pire est fait »

Il aurait pu reconnaître que j'avais raison, ou encore me remercier pour mon initiative, pensa Violène. Enfin, l'important était sa présence.

Une fois l'obstacle de l'acceptation d' Adélard retiré, le travail de Violène fut facile. Auxilia, Adrien, Zénon, et Médard acceptèrent avec joie, et Zénon, oui, félicita Violène pour son initiative.

Violène, encouragée, se fit violence et appela même Rosalie. Mais ce fut peine perdue.

Violène visait une fête inoubliable, pour sa mère, et pour les autres aussi, afin de leur faire sentir combien la division avait été douloureuse. Le défi pour elle était d'oublier sa peine et d'effacer le sentiment d'exclusion.

Le festin demanda une semaine de préparation. Il y aurait des entrées, axés naturellement sur les goûts d'Anastasia. Un grand plat d'œufs farcis aux crevettes, plein d'œufs farcis pour tout le monde, trônerait sur la table à l'arrivée des invités, puis des carrés de courgette les accompagneraient, pour mettre un peu de vert et un peu de Méditerranée. Violène prépara aussi un grand plat de salade de patates au crabe, un plat qui ferait sourire sa mère et qui avait toujours un grand succès avec tous les convives.

Violène n'oublia pas l'assiette de crudités, des

brocolis, des choux-fleurs, des fines tranches de concombre, des petites carottes fraîches, et des mini-tomates. Pour ceux qui ne craignaient pas de prendre un peu de sucre avant le plat principal, une autre assiette offrait des fraises, des tranches d'oranges, des mûres, des carrés d'ananas, des raisins, blancs et rouges. Les enfants pourraient gâcher leur appétit avec des croustilles, des arachides, des noix d'acajou, et une variété de chocolats.

Au plat principal, les invités auraient le choix entre un énorme filet de saumon cuit au four avec ses champignons, servi sur un lit de riz aux légumes bien sûr, et rang sur rang de rouleaux de steak farcis aux noix et aux fruits séchés ; avec cela, une belle salade César pourrait rafraîchir les palais ; les plus gourmands pourraient plonger dans une salade étagée, crevettes, fruits frais, fromages râpés séparés par une laitue Boston croustillante.

C'était avant tout un anniversaire de naissance, alors Violène prépara délicatement un gâteau roulé aux fraises, nappé dans la crème fouettée et décoré de fraises, naturellement. Pour satisfaire tous les goûts, elle ajouta une tarte au citron, une tarte aux pommes, et finalement

une tarte au sirop d'érable, nous sommes au Québec, n'est-ce pas, il faut manger comme chez nous.

Violène s'était donnée toute une mission. Pour alléger la fête, elle s'approvisionna en nappes, verres à vin, gobelets, et assiettes jetables sur le thème de la Fée Clochette, enfantine, verte, et coquine tout en même temps. Mais l'achat des comestibles demandait plus d'attention. Le mercredi, le matériel de service était entreposé chez Anastasia. Le jeudi, Violène prépara son plat de crudités, la trempette de crabe, les carrés de courgette et la fameuse salade de patates aux crevettes. Après une pause, elle dressa ses tartes comme des soldats à l'exercice. Le lendemain, entrées, tartes, croustilles, arachides, et les autres plats secondaires étaient rangés tant bien que mal dans les réfrigérateurs d'Anastasia.

Le vendredi fut dédié à la protéine. Violène visita la poissonnerie pour un beau saumon frais, et des litres de crevettes. Ensuite, le filet de saumon plongea dans une marinade, tandis que le steak attendri se faisait doublement attendrir pour faire des beaux rouleaux solides. Le dernier chef d'œuvre fut le gâteau roulé,

choisi pour son goût, mais aussi, il faut bien le dire, ce gâteau n'exigeait pas de poudre à pâte pour lever, car le talent de Violène pour les gâteaux ne dépassait pas cette recette.

Le dimanche matin, Violène s'éveilla avec la question, Que dois-je faire aujourd'hui ? Une seconde plus tard, elle était debout, alerte, et prête pour entreprendre LA journée ! Sa première démarche fut d'appeler sa mère, pour prendre des nouvelles et pour tâter le terrain. Le terrain était mouvant: Anastasia parlait lentement, et son attitude disait qu'elle n'allait pas bien. Aussitôt qu'elle eut raccroché, Violène se précipita chez sa mère.

Anastasia gisait plus qu'elle était assise dans son fauteuil. «J'ai des nausées », dit-elle plaintivement. Violène, sans perdre de temps, trempa le thermomètre dans l'alcool avant de l'installer sous la langue de sa mère. La température était basse, mais normale, en tout cas pour Anastasia. L'appareil à pression, lui, donna des mauvaises nouvelles.

Violène était confrontée à un nouveau dilemme. Les questions fourmillaient dans sa tête. Dois-je annuler la fête ? La surprise, c'est moi qui l'ai

eu! Violène prit sa décision.

– Écoute, maman, tu es invitée à ta propre fête ce soir. Presque toute la famille sera là, sauf ceux qui sont à l'étranger, et celle que tu peux imaginer. Mais, si tu n'es pas en état de supporter toutes ces présences, je peux encore annuler.

– Mais non ! Cela fait des années que je pense à voir tout le monde ensemble. Je ne veux pas rater cela !

La réponse était claire. Violène devait trouver une façon de rendre la fête possible, sinon merveilleuse. Elle aida sa mère à se laver et se peigner les cheveux, c'est-à-dire qu'elle fit à peu près tout le travail. Puis, elle lui offrit une moitié d'œuf farci, pris dans la réserve cachée pour la fête. Après tous ces efforts, elle s'assura que sa mère se couchait pour être le plus reposée possible. Violène avait tout un casse-tête à monter, elle ne voulait pas perdre des pièces maintenant. «Je reviens en début d'après-midi, si ta situation se dégrade, appelle-moi immédiatement !»

Clément et Ève partageaient des rôties et du

beurre d'arachide quand Violène revint à la maison. Ils tournèrent des regards inquiets vers elle. «Elle n'était pas très bien, leur dit Violène, mais je crois que je contrôle la situation. En tout cas, elle tient à la fête. »

«Je suis contente de fêter grand-mère, dit nerveusement Ève, mais il semble que ce sera au prix d'un grand effort pour elle. »

« Mais, elle y tient, si j'ai bien compris », dit Clément en avalant d'un coup sa bouchée.

« Vous avez raison, dit Violène, cela lui demandera un effort, mais elle ne veut pas rater la fête, surtout que tout le monde accepte d'y être ».

Vers 13 heures, le trio partit chez Anastasia. Elle était couchée, et Violène lui enjoignit de se reposer et de laisser son équipe travailler. Clément et Ève ajoutèrent la rallonge habituelle à la table de la salle à dîner. Cela ne suffirait vraisemblablement pas, alors Violène confia à son mari et sa fille la tâche de remonter du sous-sol la vieille table entreposée là pour ses moments semblables. Pour que tous soient ensemble, Violène installa cette table au bout

de la table de salle à dîner, en libérant au maximum la pièce. Ainsi, il serait possible de réunir tout le monde autour d'une même table comme dans le temps du vivant de son père et de Victoria.

Ensuite, Violène ajusta ses nappes Fée Clochette pour couvrir les deux tables. Du papier collant artistement dissimulé réunit les deux nappes en un seul ensemble. Elle vissa ses chandelles neuves dans le chandelier d'argent et mis quinze couverts, avec le visage souriant de la fée. Pendant ce temps, Clément et Ève battaient le rappel des chaises hétéroclites pour asseoir tout le monde. Une fois la table installée, Violène remonta plateau par plateau les entrées et les crudités pour les installer au centre de la table. Le plat de saumon était au four pour une dernière cuisson, et la purée de pommes de terre attendait également, dans le four micro-onde, le moment d'être réchauffée.

Vers seize heures, Adélard et son fils Adrien arrivèrent. Ils saluèrent tout le monde calmement, et prirent place au salon. Un peu plus tard, Auxilia arriva avec son fils, et sa bru. Tous manifestaient le plaisir d'être ensemble,

avec des blagues et des mots affectueux. Comme d'habitude, Zénon et son fils Médard, avec la femme de celui-ci et ses enfants, arrivèrent les derniers. Ils se fondirent facilement dans le babil amical de la famille. Ouf, se dit Violène, qui aurait cru ! Ils se parlent comme si rien ne s'était jamais passé.

A mesure que les invités se présentaient, Anastasia faisait la navette entre le salon et sa chambre. Toute heureuse d'entendre tous ses enfants se parler et rire ensemble, elle apparaissait cinq minutes pour sourire à chacun, puis repartait se reposer quinze minutes. Quand le repas fut servi, elle s'installa dans son fauteuil pour manger un peu et surtout pour sentir sa famille autour d'elle.

Chacun profita à son goût au repas. Zénon prit discrètement deux, puis trois roulés de steak farci. Philippe, le fils d'Auxilia, reprit de la salade, en disant, « Je suis content qu'il n'y ait pas de raisins, quand j'étais petit je ne comprenais pas pourquoi il y avait toujours des raisins blancs dans la salade ». Cette remarque provoqua un rire général. La salade étagée disparut assez rapidement. « Ton saumon est délicieux, dit Adélard, mais, quand la cuisson

est terminée, il vaut mieux enlever sa peau après la cuisson.»

«Je note, dit Violène, le poisson n'est pas ma spécialité, mais je sais que plusieurs ici l'aiment. » Adélard et Clément hochèrent gravement de la tête.

Quand le saumon, le steak, et la salade eurent disparus, la tablée fit une pause. Anastasia retourna aussi faire une pause dans sa chambre. Elle n'avait pas beaucoup mangé, prise entre la faiblesse et l'émotion. Violène en profita, aidée d'Eve et un peu d' Auxilia, pour libérer la table. Elle installa la tarte au citron, la tarte aux pommes, et la tarte au sirop d'érable en couronne autour du gâteau de fête. Celui-ci portait fièrement une chandelle en forme de neuf, et une en forme de zéro, le 90 de la fête.

Quand toutes ces sucreries furent en place, le frère et les sœurs allèrent chercher Anastasia dans sa chambre. Ils l'installèrent tant bien que mal – peut-être plutôt mal – dans son fauteuil près du gâteau. Tout le monde entonna : «C'est à ton tour de te laisser parler d'amour,» en plusieurs clés et plusieurs tons. Le résultat n'était pas très musical, mais les yeux bleus

d'Anastasia se remplirent d'un amour et d'une joie satisfaite. Avec un peu d'aide, elle souffla son 90 ans, puis, épuisée, elle retourna dans sa chambre.

A partir de ce moment, toute la famille se mit à la corvée de la remise en ordre. Pendant qu' Auxilia et Ève terminaient la vaisselle, Médard et Philippe rapportaient la table au sous-sol et relocalisaient les chaises. Vers 21 heures, Zénon et Médard, et leurs familles, s'éclipsèrent en douceur. Adélard et son fils quittèrent ensuite, avec des au revoir ! sonores. Auxilia, elle aussi touchée malgré elle par la belle fête, quitta ensuite.

Violène installa confortablement sa mère épuisée dans son lit, après avoir remplacé les draps et gonflé les oreillers. Sur la table de chevet, elle posa un petit verre d'eau contre la soif de la nuit. Elle essaya aussi de placer les meubles et les vêtements pour parer à une chute si Anastasia se levait pendant la nuit. Seulement à ce moment, elle ramena son mari et sa fille à la maison.

Le prix de la joie

Violène, Clément, et Ève arrivèrent fatigués mais contents de leur journée.

« Grand-mère a été comblée, je pense », dit Ève. Violène le pensait aussi. La mère et la fille discutaient pendant que Clément terminait la ronde des douches.

– Quand je l’ai vu ce matin, j’ai eu un doute, car elle avait l’air si faible.

– J’ai remarqué qu’elle avait les yeux bleus, si bleus, signe qu’elle est de bonne humeur et heureuse. Il est dommage qu’elle n’ait pas pu être plus présente.

Clément se joignit à la conversation, frais et propre. «Aucun doute qu'elle s'est couchée heureuse, dit-il, mais elle faiblissait à vue d’œil. Il est possible qu’elle ait brûlé ses réserves. »

Violène n’en doutait pas. «Nous avons eu une vraie réunion de famille, comme jadis, mais maman est allée au-delà de ses forces pour pouvoir y participer. Je ne dormirai probablement pas de la nuit. »

Néanmoins, tout le monde alla se coucher. Le lundi, date officielle de l’anniversaire, Violène

se leva très tôt. Elle prit son café, et pendant que les deux autres dormaient, elle se rendit chez sa mère. A six-heures trente, elle poussa la porte. Le silence était lourd, et le calme inquiétant. Normalement, Anastasia aurait été dans son fauteuil, ou, de sa chambre, elle aurait demandé, Que fais-tu ici si tôt ? Mais rien, pas un mot.

Maman est dans sa chambre ? En effet, elle est là, sous un tas de couvertures. Violène essaya de réveiller sa mère, mais elle était bouillante de fièvre. Après une tentative infructueuse de prendre sa température, ou sa pression, Violène composa le 911. Impossible de donner les informations que demande toujours la standardiste, mais celle-ci demeura en ligne en attendant les ambulanciers. Il sembla à Violène qu'il s'écoulait des heures, mais les ambulanciers arrivèrent. La standardiste lui souhaita bonne chance et raccrocha.

« Par ici, » dit Violène en s'empressant vers la chambre. Les ambulanciers sont des professionnels. Ils réussirent à prendre la température d'Anastasia, 103 degrés quand même, et aussi sa pression. D'un seul mouvement, ils placèrent Anastasia sur leur civière et attachèrent le masque à oxygène. En

quelques minutes, elle était en route pour l'hôpital, heureusement tout près.

Avant de se rendre à l'hôpital, Violène décida de prévoir le retour. Elle changea le lit, et fit le ménage qui s'imposait après la fête de la veille. Quand Anastasia reviendrait, la maison serait propre et fraîche, sans odeurs incertaines. A l'hôpital, Violène pu voir sa mère quelques minutes. Elle souffrait d'une pneumonie, rien de moins, comme cadeau pour ses 90 ans. L'hôpital la gardait, pour s'assurer que l'antibiotique agissait comme il le devait.

Clément et Ève regardèrent Violène anxieusement à son retour. Voir ses inquiétudes confirmées n'est jamais drôle. Ève avait les larmes aux yeux.

– Une pneumonie ! On peut mourir d'une pneumonie !

– Oui, mais le médecin croit que le traitement fonctionnera et que ta grand-mère sera bientôt sur pied.

Clément ne voulait pas décourager sa fille, mais une pneumonie à 90 ans, ce n'est pas banal. À cet âge-là, une grippe peut être fatale.

Mais, finalement, quelques jours plus tard, l'hôpital téléphona pour aviser que le congé d'Anastasia était fait. Rapidement, Violène se

rendit auprès de sa mère.

« Je me sens comme une vieille bottine, soupira Anastasia, usée, délavée et complètement défraîchie ».

– Ne t'en fais pas, répondit Violène, je te ramène chez toi.

Tant bien que mal, Anastasia réussit à s'installer dans la petite voiture de Violène. Le premier arrêt fut pour la pharmacie, car Anastasia traînait un portefeuille d'ordonnances. La pharmacienne sourit, puis fronçât le sourcil. « Votre mère a des problèmes de cœur, il me semble que certains de ces médicaments se marient mal aux médicaments pour le cœur ? »

« C'est très possible, répondit Violène qui jetait de temps en temps un coup d'œil sur sa mère tranquille dans l'auto. « Mais le médecin ne voulait prendre aucun risque avec une pneumonie.

– Votre mère a 90 ans ?

– Oui, une faiblesse de plus à combattre.

Enfin, Anastasia pu entrer dans sa maison, avec un petit ouf ! Sur ses lèvres et un grand ouf ! dans son cœur. Tout de suite, Violène prépara un bon bain, pas trop chaud, pour sa mère, et la veilla pendant qu'elle se faisait

tremper. Elle lui aida à enfiler une bonne robe de nuit douillette, et à se coucher. Il ne restait plus qu'à se reposer et attendre.

Les jours qui suivirent ne furent pas très encourageants. Anastasia demeurait très faible. Elle avait tellement de nausées qu'elle n'osait pas manger de peur de vomir ses médicaments. «Auxilia vient dîner tous les jours de la semaine, dit-elle à Violène, il faudrait que tu lui prépares son repas. »

Pendant quelque jours, Violène s'occupa du repas de sa sœur. Elle respectait la procédure de sa mère. Elle mettait un napperon avec ustensiles à un bout de la table. L'assiette était au micro-onde, et au bruit de l'auto d' Auxilia, elle réchauffait le plat pour qu'il arrive à table en même temps qu' Auxilia. Mais cet arrangement clochait. Violène trouvait naturel de s'occuper de sa mère, vieille, faible et malade. Que la mère malade donne des petits soins à sa grande fille de soixante ans était plutôt caricatural, et Violène ne voyait pas du tout pourquoi elle serait la bonne à tout faire de sa sœur.

«Il faut que tu mettes fin à cela, dit Violène à sa mère. Lundi, j'apporterai un repas pour toi. Tu diras à Auxilia que tu ne peux plus être à son

service, cela devrait pourtant être évident. Si elle veut dîner chez toi, qu'elle trouve quelque chose dans le réfrigérateur à se mettre sous la dent !»

Il fut convenu que Violène appellerait Anastasia vers treize heures quinze, quand normalement Auxilia serait repartie au bureau.

– Allô ?

– Maman ? C'est moi. Comment s'est passée ta discussion avec Auxilia ?

– Mal. Elle est arrivée à la maison, comme d'habitude. Bien sûr, elle remarqua qu'il n'y avait pas de napperon, et pas d'ustensiles. Elle s'est alors dirigée d'un pas ferme au micro-onde, et elle constata qu'il n'y avait pas plus d'assiette prête à être réchauffée. Elle s'est tournée vers moi, toute ébahie, et a demandé, Qu'est-ce que je vais manger ? Je lui ai dit de fouiller, et qu'elle se trouverait sûrement quelque chose à manger.

– C'est ce qu'elle a fait ? Ou, est-elle partie ?

– Oh, elle s'est exécutée. Elle s'est préparée un sandwich au fromage, et elle l'a mangé prestement. Mais ensuite, elle m'a demandé ce qui se passait ?

– Tu lui as expliqué ?

– Oui. Je lui ai souligné que ma santé n'allait

vraiment pas bien, et que je ne serais plus capable de lui préparer son dîner. Il fallait même que ce soit toi qui pourvois à mes besoins, et qu'il était inconcevable que tu te mettes aussi cela sur les épaules.

– Elle a compris ?

– Pas du tout, là ! Elle s'est emporté. Violène a rien à faire, elle ne travaille pas, pourquoi elle ne te remplacerait pas ?

– Oui, la grande ado de soixante ans, qui s'accroche à sa mère, et maintenant à sa grande sœur !

– C'est ce que je lui ai dit. Ta sœur ne fait rien, je lui ai dit ironiquement. Elle s'occupe de sa maison, de son mari, et maintenant elle s'occupe de moi. Te rends-tu compte que Violène vient ici quatre fois par jour, pour mes repas, pour mes médicaments, et pour veiller sur moi en général ?

– Cela a mis fin à la conversation, j'imagine ?

– Pas tout à fait. Elle a dit que si je faisais son dîner, elle s'occupait de la litière du chat. Je trouve que c'est un bœuf pour un œuf, mais je n'avais pas osé lui dire avant. Ensuite, elle est partie sur des menaces. En tout cas, tu ne me verras pas ici pendant un bout !

– C'est triste, au fond. Elle prenait ce service

comme acquis. Elle aurait pu préparer un repas et venir le partager avec toi, ou encore, si elle manquait de temps, prendre une pizza ou des mets chinois et partager cela. Il me semble que ce serait cela passer du temps en famille.

– J'ai été si contente le soir de ma fête, quand tout le monde était à la maison. Maintenant, je me sens comme si Auxilia ne m'aimait que pour les dîners gratuits.

– Ne t'en fais pas, Auxilia ne se comportera pas toujours comme cela. Je vais continuer à t'apporter des repas, mais là je commence à travailler à temps partiel pour l'université, alors il faudra que je sois un peu moins présente. Je m'arrangerai pour t'aider avec Surah.

Violène raccrocha en se demandant pourquoi sa sœur était incapable de penser aux autres, ou au moins à sa mère. «Clément, dit-elle, ne m'as-tu pas parlé il y a quelque temps d'une litière à chat automatique ?»

Chute d'un pilier

Violène était assez satisfaite de la situation de sa mère. Elle réussissait à se lever et faire sa toilette, et elle se promenait dans sa maison. Elle mangeait ce que Violène lui préparait, elle regardait ses émissions à la télé, et en général elle n'allait pas trop mal. Violène lui rendait visite tous les jours, pour différents soins et pour un brin de ménage. Il était certain qu'Anastasia ne retrouverait jamais sa vigueur, et que l'usure des années atteindrait le point de rupture où la vie ne serait plus soutenable.

Ce matin-là, Violène est revenue chez elle d'assez bonne humeur. Elle était sortie tôt pour s'occuper de sa mère, assurer la réserve en crottes sèches de Surah, et faire quelques commissions. Mais en entrant, elle entendit un bruit étrange venant de la salle de bain. Elle se dépêcha d'aller vérifier. Horreur, son mari, Clément, était tombé au fond de la douche, et avait grand peine à se relever. «Que s'est-il passé ?» demanda-t-elle.

«Je sais seulement que j'ai eu une nausée épouvantable, puis j'ai perdu conscience », répondit en haletant Clément. «Sors de la douche, insista Violène, il faut que tu te fasses soigner ».

Clément semblait persister à se rincer et à compléter sa douche. Finalement, il s'installa péniblement sur le siège de la toilette. Violène l'épongea du mieux qu'elle put, et lui aida à enfiler un pyjama. Puis, vite, vite, elle composa le 911. La première fois ! pensa-t-elle avec angoisse. En attendant les ambulanciers, Violène prit le signes vitaux de son mari. Il ne faisait pas de température, mais sa pression était beaucoup trop basse. Clément réussit à sortir tout seul de la salle de bain, puis il s'allongea avec l'aide des ambulanciers pour le trajet à l'hôpital.

Quand Violène retrouva son mari, il était allongé dans une salle d'examen. Malgré la chute et la nausée, le médecin fixa son attention sur ce qui semblait bien être un mélanome, noir et menaçant sur l'omoplate gauche. «Nous sommes censés voir un dermatologue dans quelques mois, expliqua Violène. «Non, le médecin secouait la tête, nous

allons tout de suite mettre en route l'examen et l'ablation de ce cancer. Il ne faut jamais attendre !»

Les examens ne révélèrent aucune raison médicale pour la chute dans la douche. Mais quelques semaines plus tard, Violène accompagnait Clément au bloc opératoire de l'hôpital. Le chirurgien retira tout le mélanome extérieur. Comme le malin objet qu' il était, il fut emballé pour biopsie.

Le diagnostic fut confirmé, et Clément dû accepter de subir des examens variés, dont « l'intéressante » médecine nucléaire. Il est à la fois amusant et curieux de penser qu'un liquide radioactif circule dans nos veines.

Ultimement, Clément se retrouva encore à l'hôpital, pour une chirurgie d'un jour. Cette fois, il fallait creuser plus loin, dans le dos et sous les aisselles, à la recherche de ganglions qui seraient les produits du monstre. Violène l'accompagna encore une fois. En soirée, épuisée et déconcertée d'avoir à soutenir deux malades, depuis trois mois, elle répondit plus ou moins énergiquement au téléphone. C'était sa mère.

Toute heureuse, celle-ci raconta qu'elle avait réussi à faire son lavage, qu'elle était descendue toute seule au sous-sol, et qu'elle avait utilisé la laveuse et la sécheuse. Fière d'elle-même, Anastasia affirmait avoir ainsi contribué à soulager Violène, qui en avait, et c'était vrai, beaucoup à tricoter. Violène ne se sentit pas du tout soulagée. Oh non, se dit-elle, je vais avoir à faire face à une autre chute !

Le lendemain, Violène sentit qu'elle pouvait laisser Clément seul, car il pouvait très bien s'occuper de lui-même, en étant prudent avec les bandages de son dos. Il pouvait même se laver à la débarbouillette, la douche étant interdite tant qu' il lui faudrait porter des pansements. Elle pourrait respecter son rendez-vous chez l'ophtalmologiste. Ensuite, comme elle voulait organiser un petit repas de fête pour Ève, et pour le fils d' Auxilia, Philippe, les deux cousins étant venus au monde à vingt heures d'intervalle, elle pourrait faire un brin d'épicerie. Violène décida qu'elle pourrait aussi passer avant chez sa mère, un peu négligée pendant les mésaventures de Clément, pour lui laver les cheveux et la peigner.

A la maison, Anastasia était encore au lit. «Je ne

sais pas ce qui m'arrive,» répéta-t-elle piteusement à plusieurs reprises sans être consciente de ce qu'elle disait. Violène constata en effet que sa mère ne réussissait pas à se lever. Hors d'elle, Violène pensa à l'appel de la veille, et au lavage qui devait avancer les travaux du ménage. «Comment veux-tu que je t'aide si tu fais des âneries ?» gronda-t-elle, tout en sachant qu'elle ne pourrait pas vraiment être très méchante avec sa mère. Pourquoi, connaissant son état de santé, Anastasia avait-elle pu penser pouvoir monter et descendre, transporter des paniers de lavage, et manipuler ses lavages?

Violène, encore une fois, tenta de prendre les signes vitaux. Mais la pression semblait non-mesurable, et le pouls était si rapide qu'il ne voulait plus rien dire. Elle se résolut, encore une fois, à composer le 911. Ses craintes et sa colère furent multipliés quand les ambulanciers, malgré leurs appareils perfectionnés, ne réussirent pas à lire les données vitales. Obligée de choisir, Violène laissa tomber le projet d'épicerie, et se hâta vers son rendez-vous chez l'ophtalmologiste. Inspirée, elle contacta son beau-frère Zénon et lui demanda s'il pouvait rejoindre Anastasia à

l'hôpital et de lui texter les nouvelles sur son état de santé.

Une visite chez un spécialiste est un événement à fin variable : on ne sait trop quand cela se terminera. Finalement libérée, Violène se précipita naturellement à l'hôpital. Clément pouvait sans doute fonctionner encore seul un bout, mais sa mère était menacée. Sur place, deux médecins discutaient du cas. En attendant le nom de sa mère, Violène se présenta. Un des deux médecins était un spécialiste du cœur, et il posa autant de questions que Violène lui en posa. Le cas n'était pas léger, et Violène sentit bien toute la tension qui animait les deux médecins. Après cet échange, elle put enfin rentrer chez elle, pour vérifier que Clément, tout de même, était toujours en état de marche, et pour prendre un peu de repos. Clément semblait de bonne humeur, malgré les bandages, mais il manifesta aussi son inquiétude. La relation entre le gendre et sa belle-mère était une vraie relation familiale.

Une fois un peu remise, Violène appela l'hôpital, pour apprendre de l'infirmière de l'urgence qu' Anastasia était maintenant aux soins intensifs. L'infirmière voulut bien

transférer à ce poste, mais Violène n'était pas au bout de ses peines. L'infirmier refusa de donner la moindre information. «Vous comprenez, je ne peux donner d'informations confidentielles sans être certain que je parle réellement à un membre de la famille !» Au bord de la crise de nerfs, Violène reprit le chemin de l'hôpital.

Au poste des soins intensifs, Violène demanda avec une pointe d'impatience le numéro de chambre de sa mère. L'infirmier répondit, tout sourire, «Votre sœur qui demeure en France vient de nous appeler pour prendre des nouvelles de votre mère !» Il ne s'agissait pas d'avoir des nouvelles d' Auxilia, qui allait sans doute bien, mais de connaître l'évolution de la santé d'Anastasia. Violène sentit la rage monter en elle, et les cheveux se dresser sur sa tête. Le même infirmier venait de refuser de lui donner des renseignements, et il parlait sans hésitation à quelqu'un qui se présentait comme sa fille de France. Il fallait croire que le prestige d'appeler de France balayait toutes les objections ! «C'est bien à vous que j'ai parlé?» demanda Violène. C'était bien lui. «Je ne peux pas vous offrir mes félicitations,» dit-elle d'une voix sèche. «Maintenant, dites-moi où je peux trouver ma

mère!»

A la maison, Clément essayait de lire, assis sur le futon de la chambre d'Ève. Depuis plusieurs semaines, l'extérieur de la maison et les pièces communes, le salon, la salle à dîner, et l'entrée étaient en plein travaux. La chambre d'Ève était devenue un refuge, le reste de la maison s'était transformée en un étrange désert dans lequel on ne se hasardait pas la nuit. Il faut croire que le lien entre Violène et son mari suffisait à pallier aux inconvénients d'un chantier comme lieu de convalescence. Violène s'installa contre son mari.

– Ouf...

– Comment va ta mère ?

– J'ai du me battre pour passer le gardien, un infirmier sans grand jugement, mais j'ai pu la voir, et parler aux médecins. Elle n'est pas consciente, mais elle ne va pas trop mal, dans les circonstances.

– Pendant ce temps, moi, je ne suis pas d'un grand secours !

– Mais il y a quelque chose que tu peux faire.

– Bien sûr, tout ce que je pourrai.

– Je viens de me rappeler, dans tout ce désordre, que je dois passer un examen demain, pour lequel je dois être accompagné. Te sens-tu assez bien pour m'accompagner à l'hôpital ?

– Retourner à l'hôpital comme soutien est moins difficile que d'y aller comme sujet d'une chirurgie. Mais oui, je t'accompagnerai.

Une étreinte amoureuse, mais prudente, scella cette entente.

Ainsi, le lendemain, Violène, Clément, sa plaie, ses points de suture, et ses bandages, reprirent le chemin de l'hôpital. Ils arrivèrent tôt. Après avoir installé les affaires de Violène dans une case du service d'examen, ils pouvaient ainsi faire un tour aux soins intensifs prendre des nouvelles. Comme un seul visiteur était admis à la fois, et que Clément n'était pas très solide, Violène lui proposa de s'installer dans la salle d'attente.

A la sortie des soins intensifs, Violène alla cueillir son mari. Mais il n'était plus là ! Violène

fit rapidement le tour de l'étage, puis posa des questions au personnel. Clément avait-il abusé de ses forces, et gisait-il dans un coin de l'étage, ou ailleurs dans l'hôpital? De plus, il fallait que sa présence soit constatée pour que le médecin procède à l'examen. Au service, l'infirmière était de mauvaise humeur, le médecin attendait! Elle n'entendait pas à rire, et pendant ce temps, Violène avait perdu son mari. Son absence bloquait l'examen, et elle s'imaginait qu'il était étendu sur une civière pendant que le personnel la cherchait. Énervée, elle ne se souvenait même plus du numéro de cellulaire de Clément. Elle composa le numéro de la maison, mais tout en sachant très bien qu'il n'y aurait pas de réponse.

Alors que le médecin s'impatiait, et que Violène se disait qu'il n'y a pas de petits malheurs, Clément apparut. Après l'examen, le mystère s'éclaircit. A la sortie des soins intensifs, il y avait une petite, sombre, et douillette salle d'attente, et c'est dans celle-ci que Clément s'était installé. Rattrapé par la fatigue, il s'était endormi.

Après ces aventures, et un examen pénible, Clément et Violène se dirent qu'ils avaient droit

à une sieste. La situation d'Anastasia demeurait stable. Violène voulait malgré tout recevoir sa fille et son neveu pour leurs anniversaires contigus. Courageusement, elle entreprit la préparation du repas, mais entre les visites à l'hôpital et les rénovations, elle décida d'innover avec un plat simple, mais savoureux, un bon couscous.

Le jour du souper d'anniversaire, un samedi, Violène visita quand même les soins intensifs. Il n'y avait aucune amélioration, mais par contre, Anastasia semblait stable. Mais Violène demeurait inquiète. Sa vie est sur le fil de l'épée, pensa-t-elle avec un serrement au cœur. Vers 15 heures, sa fille et son neveu arrivèrent, à la fois contents de se voir et inquiets pour leur grand-mère.

– Voulez-vous visiter votre grand-mère ? C'est peut-être une des dernières fois que vous pourrez la voir, mais soyez prévenus, elle ne vous reconnaîtra probablement pas.?

– Oh, non, maman, je préfère attendre un meilleur moment.

Philippe, lui, par contre, semblait vouloir tenter

l'expérience. Au poste, un infirmier suggéra que Violène et Philippe devrait parler à Anastasia. Il prétendait que celle-ci s'éveillait, mais ne faisait pas l'effort d'écouter et de parler. Violène insista donc pour essayer de faire réagir sa mère, mais celle-ci, certainement consciente, répliqua, «Violène, laisse-moi tranquille »! Il était donc vrai qu'elle reprenait conscience, mais peut-être de curieuse façon.

Philippe, par contre, resta coi, blanc et les yeux grands. Violène se mit à craindre qu'il s'évanouisse, et qu'il se retrouve au côté de sa grand-mère aux soins intensifs. Il resta silencieux pendant le retour à la maison, et même pour une heure après. Visiblement, il avait été traumatisé de voir sa grand-mère dans un tel état de faiblesse. À son retour chez Violène, il alla se réfugier dans la chambre de sa cousine. Au bout d'une heure, il se hasarda de dire à Ève :

– Mémère gisait sur le lit inerte sans réaction, et j'avais l'impression qu'elle était morte, jusqu'au moment qu' elle dise à ta mère de la laisser tranquille ! Violène nous avait informés de la situation, mais j'espérais qu'elle exagérât !

- Tu devrais savoir que ma mère sait faire une analyse assez juste des situations comme cela.
- J'étais atterré de constater les faits, et j'avais l'impression que mes jambes me lâchaient.
- C'est pour cette raison que maman n'a pas trop insisté pour que nous y allions. Elle connaissait la situation et savait que notre sensibilité pouvait nous jouer des tours !
- Ouais ! Je n'aurais jamais pensé voir ma grand-mère dans un état aussi précaire !
- J'ai commencé à prendre conscience que la vie n'était pas éternelle au décès de tante Victoria !
- Nous étions plus jeunes à ce moment-là. J'ai eu énormément de chagrin, mais avec le temps ma peine s'est amoindrie, au point d'oublier lors des réunions de famille qu'elle avait déjà existé....
- Moi, elle m'a toujours manqué !
- J'espère que grand-mère ira mieux demain....
- Si elle a reconnu ma mère, elle devrait

prendre du mieux !

Au bout d'un certain temps, Ève et Philippe s'approchèrent du salon, prirent leur apéro et s'avancèrent dans la salle à dîner et s'attablèrent pour déguster le souper que Violène leur avait concocté.

Le souper de fête fut agréable, mais il y avait un fond d'angoisse. Philippe partit tôt. Violène aussi n'en pouvait plus, et elle se dit qu'il était aussi bien que la fête ne se prolonge pas.

Le lendemain, Violène retourna, après un repas avec Clément et Ève, prendre des nouvelles de sa mère. Elle fut surprise de la trouver dans un fauteuil. Elle se rappelait de la visite de la veille, et avait reconnu Philippe.

Mais la conversation prit une tournure bizarre.

– Philippe m'a administré des médicaments et il m'a fait des injections. Il est très bon infirmier.

– Mais... ce n'était pas Philippe, l'infirmier. Philippe est un technicien en égouts et voies d'eau.

Violène demeura encore un moment avec sa

mère, mais son état de confusion était inquiétant. C'était un très bon signe qu'Anastasia pouvait s'asseoir, mais la confusion pouvait être signe de quelque chose de pire. Toutefois, quand Violène prit contact à nouveau avec le poste des soins intensifs, elle apprit avec joie que le pire était passé, et que sa mère avait été déménagée dans une chambre.

C'était à la fois une bonne nouvelle et une mauvaise. Dorénavant, il faudrait que Violène respecte les heures officielles de visite. Le soulagement amené par l'amélioration qui permettait le déménagement lui donna cependant des ailes pour sa première visite. Elle entra toute souriante dans la chambre de sa mère. Anastasia était couchée un peu de travers dans le lit. Elle sourit cependant faiblement.

«Alors, maman, cela va mieux ? C'est plus encourageant de te voir ici qu'aux soins intensifs !»

Anastasia ne répondit pas tout de suite. Puis, elle se pencha vers sa fille.

– As-tu remarqué que le plafond coule et qu'il y

a beaucoup d'eau à terre ?

– Mais, maman, le plancher est en céramique luisant, et cela te donne l'impression que le plancher est trempé.

- Non, non, chaque fois que je descends de mon lit, je me mouille les pieds complètement. Je vais téléphoner à Jean Charest, à son bureau, au premier ministre du Québec, et l'aviser. Je vais lui dire de remédier à la situation, et qu'il vaudrait mieux qu'il investisse dans les hôpitaux à mesure que les problèmes se présentent, car il économisera ainsi de l'argent.

Violène se sentit envahie par le découragement. Le regard de sa mère interrogeait l'incapacité de sa fille de voir l'évidence. Violène essaya de limiter la conversation aux soins reçus par sa mère, mais elle quitta à la fin très songeuse. Si sa mère hallucinait, que lui réservait l'avenir.

Voyant la lourdeur de la charge de Violène augmenter, elle qui devait garder un œil sur l'évolution de la maladie de sa mère, accomplir son travail pour l'université, et maintenant en plus surveiller son mari, Clément prit alors une initiative. Il décida d'envoyer un courriel à la

sœur de Violène, Auxilia, qui passait cette partie de l'année à Paris avec son conjoint. Dans le malheur, pensait-il, on bat le rappel de la famille. Auxilia pourrait prendre en charge une partie du soutien à Anastasia, qui était tout de même sa mère. Ce n'était certes pas dans ses habitudes de demander de l'aide, il était même plutôt farouche, et, diraient certains, un peu grognon. Mais la situation lui semblait exceptionnelle.

Mal lui en pris. Historien, et amateur de tout ce qui est militaire, il usa d'une image de combat: en réunissant les forces de la famille, on triompherait de la maladie et des problèmes. Non seulement Auxilia ne répondit pas, mais elle décida que le message était inapproprié, un ordre ! Dorénavant, elle ne serait plus disponible et attenterait à la réputation de Clément quand elle en aurait l'occasion.

Mais Violène devait toujours supporter les délires de sa mère à l'hôpital. Alors que Violène demandait à sa mère comment elle allait, celle-ci raconta une autre hallucination.

- Il y a deux jeunes enfants en face de ma chambre, qui ne vont pas à l'école, car ils sont

malades. Tous les après-midi, ils sortent jouer, et je les entends rire et crier. Comment l'hôpital peut-elle tolérer cela ?

- Mais, maman penses-tu que s'il y avait des enfants à l'hôpital, ils seraient autorisés à jouer dehors ?

-Mais oui, je les entends très bien !

- Du sixième étage, avec les fenêtres fermées ?

-Puisque je les entends !

Violène crut plus prudent de laisser tomber, car il ne fallait pas que sa mère s'agite. Le cœur, la tension, la circulation, l'équilibre mental, tout cela était en cause. Peut-être, se dit-elle, cela irait mieux au téléphone ?

- Bonjour, maman, comment vas-tu cet après-midi ?

- C'est à moi de te poser la question !

- C'est-à-dire ???

- Cet après-midi, tu es venue à l'hôpital, et je t'ai entendue parler dans le couloir avec Nicole et

sa cousine Francine. Tu pleurais, et tu leur racontais que Clément t'avait quittée. Tu me l'as caché et j'ai pleuré tout l'après-midi.

– Mais, voyons, c'est faux. Nous sommes ensemble plus que jamais !

– J'ai tout entendu, ne me mens pas !

– Un instant ! Je descends au bureau de Clément au sous-sol, et il pourra te confirmer ce que je dis.

Violène expliqua la situation à Clément qui prit le téléphone. Au bout d'un moment, il dit, avec sa simplicité habituelle, «mais, tu délires »!

Au moins, Violène put-elle régler une des hallucinations de sa mère. Une bonne nouvelle s'ensuivit. Avec l'aide de Zénon et d'une confortable voiture à quatre portes, Violène ramena sa mère à la maison. Anastasia était heureuse de retrouver son petit chez soi, mais elle n'allait visiblement pas très bien. Pourquoi lui avoir donné son congé, se demanda Violène ?

La fin de semaine s'annonçait compliquée. Il fallait à Violène travailler en soirée le vendredi

soir, et être présente à l'université le samedi et le dimanche. Elle voulut faire appel au fidèle Zénon, mais pour une fois celui-ci ne pouvait pas se libérer, lui-même devait s'occuper de sa mère la fin de semaine.

Violène eut une inspiration. Elle demanda à son frère, Adélard, avec qui les relations étaient redevenues un peu cordiales, s'il ne pouvait pas passer ses deux jours avec sa mère ? Il accepta, finalement, de faire un tour de garde jusqu' au lundi matin. Violène trouva le temps de préparer des repas qu'Adélard pourrait partager avec sa mère. Au moins, il n'aurait pas à penser à la nourriture. Zénon accepta tout de même de passer le vendredi soir avec sa belle-mère. Tout baignait, Adélard prendrait ensuite le relais. Pour terminer la fin de semaine en famille, Violène et Clément souperaient à la maison d'Anastasia en compagnie d' Adélard le dimanche soir.

Dimanche vers 17 heures, Violène arriva chez sa mère. Elle était fatiguée par une journée de travail, particulièrement pénible un dimanche quand les autres sont en congé. De plus, elle n'était pas satisfaite de son plat de « palettes de pâtes » délicieuse recette léguée par sa grand-

mère maternelle. En arrivant, Adélard l'aborda avec un sourire et les yeux rieurs:

- Une chance que tu n'étais pas ici cet après-midi, car il aurait fallu que tu fasses appel aux pompiers.

- Les pompiers ?

- Maman m'a demandé si elle pouvait prendre un bain. J'ai accepté. De temps à autre, je lui demandais si tout allait bien, et elle me répondait que oui. Tout-à-coup, je l'ai entendu me dire d'une voix faible, Adélard, je ne suis plus capable de sortir du bain.... Je me suis précipité dans la salle de bain et j'ai constaté qu'elle était prisonnière du bain. J'ai fait une première tentative pour la sortir, mais elle me glissait entre les mains comme une anguille. Elle avait mis de l'Alpha Kéri, une huile pour hydrater la peau dans l'eau du bain. Je lui demandais de s'agripper à moi et elle était persuadée qu'elle le faisait, mais en réalité les forces lui manquaient.

- Une chance que tu étais là ! Mais comment as-tu fait pour la sortir de sa fâcheuse situation ?

– Après l'avoir sorti du bain, je l'ai laissé se sécher dans la salle de bain, en me disant qu'elle retrouverait bien le chemin de sa chambre. Elle m'a demandé une robe de nuit noire que je n'ai jamais réussi à trouver.

Violène comprit qu'elle ne saurait pas exactement comment Adélard s'était pris. Sans doute avait-il utilisé une des techniques qu'il avait appris à l'université. Tout le monde rigolait un peu, sauf Anastasia.

Violène partagea la garde du lundi avec Zénon. Comme elle ne travaillait pas le mardi soir, elle décida de passer la matinée avec sa mère. Pour l'après-midi, Clément, en pyjama, fut désigné volontaire. Malgré sa convalescence, il était parfaitement capable de veiller sur sa belle-mère, et donner l'alerte si nécessaire. Armé de son ordinateur portable et du DVD d'un film, il se laissa ramener chez Anastasia. Violène pourrait ainsi prendre un peu de repos pendant l'après-midi. Après le souper, Violène ramena Clément à la maison, et elle retourna passer la nuit chez sa mère.

En soirée, Anastasia semblait aller bien, et parlait de façon très détendue de tout et de

rien. Mais pendant la nuit, vers 5 heures, elle se leva plutôt confuse, en tout cas plus confuse qu'une personne obligée de se lever tôt. Que se passe-t-il encore, se demanda Violène ? Qu'est-ce qui causait cette dégradation ? L'explication la plus probable était un nouveau médicament, mais lequel ? Elle se retrouva de nouveau à devoir s'occuper de deux malades.

Clément avait rendez-vous avec son chirurgien. Violène régla le lit de sa mère, avec son verre d'eau, pour qu'elle n'ait pas à se lever. Puis, encore en pyjama, elle cueillit Clément devant la maison pour l'amener à l'hôpital. Puisque l'hôpital est au coin de la rue de chez Anastasia, il pourrait revenir chez sa belle-mère tranquillement à pied. Le plan était sans faille. Mais à peine de retour chez sa mère, Violène eut à répondre au téléphone. C'était son mari, qui lui demandait d'une voix anxieuse de revenir le prendre où elle l'avait laissé. En raccrochant, Violène découvrit sa mère assise aux cabinets, la tête entre les mains, et sans son déambulateur. Vite, elle retourna dans la chambre chercher le déambulateur. Avec l'aide de Violène, Anastasia réussit à se relever péniblement, et à se rendre dans sa chambre. Violène espérait qu'elle aurait la force de ne pas

tomber. Une fois sa mère couchée, Violène se dépêcha à rejoindre son mari. Il fallait l'aider, mais en laissant sa mère seule le moins longtemps possible.

Clément s'était présenté à son rendez-vous, mais le chirurgien n'était pas disponible, comme il arrive souvent aux chirurgiens. Qu'à cela ne tienne s'était-il dit, une infirmière peut enlever les broches, comme la première fois au CLSC. Mais le chirurgien insistait pour le voir. La conclusion qui semblait s'imposer, c'était que les nouvelles étaient mauvaises, et que les métastases le priveraient bientôt de sa vie avec sa femme tellement aimée.

Pour Violène, cependant, la proche panique de Clément lui imposait la gestion de deux crises en même temps. Elle ne pouvait laisser son mari tout seul en attendant qu'il se calme, mais sa mère était toujours dans un état instable et pouvait basculer à tout moment. Elle chargea Clément de demander à son beau-frère s'il pouvait venir garder sa belle-mère pour une heure. Cela l'occupait et l'empêchait de broyer du noir. Quand Zénon accepta, cela lui permit de ramener son mari à la maison, et prendre la douche matinale dont elle n'avait pas encore

profité. Violène réconforta Clément aussi, du mieux qu'elle pu. Il y avait sûrement une explication moins tragique du comportement du chirurgien, et elle et lui passeraient encore de nombreuses belles années.

Toutefois, le moment de réconfort fut écourté. Zénon téléphonait anxieusement lui aussi, car Anastasia ne le reconnaissait pas et il ne savait que faire. Violène repartit donc chez sa mère, au moins un peu ragaillardie. Sa mère était couchée, la tête tournée vers la fenêtre. Violène se rapprocha, mais elle ne comprenait pas les paroles de sa mère. Elle lui demanda de répéter, et sa mère réagit, Violène, pourquoi me fais-tu répéter ? Au moins cette réponse indiquait à Violène que sa mère la reconnaissait. A ce moment, Zénon pouvait partir, ce qu'il avait furieusement envie de faire. Violène retourna dans la chambre, mais se rendit compte que ses bas étaient mouillés. Une rapide inspection confirma que non seulement le tapis était-il détrempé, mais que les draps étaient pleins d'urine et de matière fécale. Violène se tourna vers Zénon, mais celui-ci n'avait rien remarqué. Nerveusement, il marmonna des excuses et disparut de la maison. Déserteur, pensa Violène, un peu

amèrement.

Violène devait donc trouver une façon de laver et changer Anastasia, mais celle-ci ne pouvait se tenir seule, même assise. Comment débroussailler tout cela ? Son beau-frère avait détalé, et même si son mari avait pu aider, elle ne pouvait quitter sa mère pour aller le chercher. Aux grands maux les grands moyens, se dit Violène. Elle trouva des grands ciseaux de couture, un héritage de sa grand-mère, sans doute. Sa mère gisait face contre le matelas. Violène coupa sa robe de nuit de bas en haut. Avec un seau d'eau, une débarbouillette, et une serviette douce, elle réussit à laver le dos, les fesses et les jambes de sa patiente.

Pour laver le devant, Violène réussit tant bien que mal à manœuvrer sa mère sur le fauteuil de joncs à côté du lit. En la poussant, elle la fit tomber plus ou moins assise dans le fauteuil. Ainsi, elle put finir de laver sa mère en arrachant le reste de la robe de nuit. Il restait à lui aider à enfiler une culotte et une robe de nuit, mais avant cela il fallait coller un protecteur dans le fonds de la culotte pour pallier à de futurs dégâts. Violène pataugea dans toutes les garde-robes avant de trouver ce

qu'elle cherchait. Malgré son inexpérience, elle réussit à mettre la culotte jusqu'aux genoux, puis à enfiler la robe de nuit, et finalement glisser sa mère sur le lit et finir de l'habiller. Après avoir changé le lit, Violène put aussi placer sa mère pour qu'elle soit confortable.

Violène était exténuée après cette expérience. Mais elle ne pouvait abandonner tout de suite. Anastasia ne pouvait marcher, elle délirait encore, et il n'était pas question de la laisser seule dans sa maison. Il fallait l'hospitaliser, même si seulement cinq jours étaient passés depuis sa sortie. Violène recruta Clément, qui, inquiet malgré tout pour sa belle-mère, accepta de téléphoner au service de conseil médical, le 811, pour expliquer la situation et demander conseil. La réponse arriva vite. L'infirmière ne comprenait pas qu'on ait pu laisser Anastasia quitter l'hôpital avec un tel dossier, et recommandait de l'hospitaliser au plus vite.

Quoique essoufflée, Violène recommença l'appel aux ambulanciers. Mais pendant que sa mère filait vers l'hôpital, elle prit contact avec le médecin de famille d'Anastasia. Elle voulait en avoir le cœur net avec ces délires. Sans être certaine, elle croyait bien voir que son médecin

avait augmenté la dose de ses médicaments contre l'arythmie. Ensuite, elle vérifia avec Clément pour l'accompagner à l'hôpital. Cela faisait beaucoup de va-et-vient, mais c'était mieux que de se faire du mauvais sang. Il dit oui sans hésitation.

Au septième, Anastasia était proche du poste des infirmières. «La dame dans le lit à côté du mien a son chien avec elle, qu'elle cache sous les couvertures pour ne pas attirer l'attention du personnel soignant.» Pourtant, aucun signe de chien avec cette patiente très sereine. Mais ce n'était pas tout. «Ils m'ont mis dans une chambre privée, et mon assurance ne voudra pas payer pour cela !» Clément, pour se rendre utile, alla faire une vérification au poste.

A son retour, il rassura sa belle-mère. «Il n'y a aucun frais, car tu es ici sur ordonnance du médecin. » Anastasia semblait moins inquiète. Clément et Violène purent retourner chez eux un peu plus rassurés eux aussi, et Violène pourrait enfin faire une pause.

La condition d'Anastasia semblait se stabiliser. Quelques jours plus tard, elle se plaint de ne pas avoir eu de bain depuis son hospitalisation.

Clément et Violène se regardèrent: Encore un délire ! Clément repartit aux nouvelles, pour découvrir que sa belle-mère n'était pas si perdue que cela. Les infirmières, semble-t-il, avaient oublié de l'inclure dans la liste de patients à laver. Il insista courtoisement mais un peu sèchement, qu'on rajoute Anastasia à la liste de nettoyage. Violène trouvait que l'oubli du personnel était assez difficile à croire.

Enfin, Violène reçut un appel du médecin de famille. Il confirma l'hypothèse de la trop forte dose du médicament pour contrôler le rythme cardiaque. «Je vais réduire la posologie, dit-il, et avec un peu de chances, votre mère ira mieux d'ici quelques jours. » Le médecin informa aussi Violène que sa mère serait transférée au département de gériatrie dès que la nouvelle dose ferait effet.

Pendant les jours suivants, Violène eut la satisfaction de voir sa mère s'améliorer. Une autre histoire prit une tournure positive quand Clément apprit, enfin, que le cancer avait été arrêté, et qu'il n'était pas en danger. Le chirurgien avait tenu à donner les bonnes nouvelles lui-même. «Tu vois, dit Violène à son mari, il ne faut pas être automatiquement

pessimiste !» Tout le monde était soulagé.

Le Noël de l'année 2010, fut donc assez serein. Zénon avait proposé de préparer un repas qu'il amènerait chez sa belle-mère, mais Violène n'y croyait pas sans sa mère. Mais voilà que l'hôpital confirmait la sortie d'Anastasia le matin du 24 ! En recevant cette bonne nouvelle, Violène avertit Zénon. Pouvait-il à deux ou trois jours d'avertissement, réaliser son projet de souper de Noël chez belle-maman ? Oui, il le pouvait ! On réussit à attirer Adélard. Son fils Adrien, et le fils d'Auxilia, Philippe, avaient accepté une invitation dans leur belle-famille. Quant à Auxilia, elle était en France auprès de son ami de cœur. Zénon, bien sûr, avait recruté son fils, Médard.

Le 24, Zénon et Violène jouèrent les ambulanciers et ramenèrent une Anastasia rayonnante chez elle. En après-midi, la fille de Violène, Ève, arriva en autobus, remplie de l'esprit de Noël. Pour faire une joie à Anastasia, et pour ne pas la laisser seule, Violène, Ève, et Clément passèrent la veille de Noël avec elle. Violène avait préparé des salades thaïs aux crevettes, un plat peu traditionnel mais du goût d'Anastasia, et les quatre profitèrent d'un petit

souper simple mais combien dans l'ambiance de Noël. Tous étaient heureux, surtout Anastasia, chez elle et sans délires.

Le jour de Noël, Violène vérifia l'état de sa mère, qui avait bien dormi et se sentait heureuse. Même s'il manquait quelques personnes, Anastasia était très contente, et très étonnée qu'il ait été possible de se réunir si rapidement. Le souper apporta de la joie à tous ceux qui étaient présents.

Ce fut quelques jours plus tard que Violène osa soulever la question des délires. «Tout cela me semblait réel », dit Anastasia qui se rappelait de ce qu'elle avait vécu. «Je m' inquiétais de tes réactions et je m' interrogeais pourquoi tu ne voyais rien!» Violène ne put qu'en rire. Au fond, notre perception peut être perturbée par bien des choses, pas seulement des médicaments, et les mots que nous entendons ne sont pas nécessairement ceux qui ont été dits. Il restait une énigme à résoudre.

- Mes lunettes ont été prises par une patiente, dit Anastasia, elle les préférait aux siennes.
- Mais, vois-tu bien avec ces lunettes ?

- Oui, mais je n'aime pas la monture. La mienne était beaucoup plus récente.

Pour régler la question, Violène subtilisa les lunettes pendant une sieste de sa mère. Elle n'aurait pas aimé cette démarche, convaincue qu'elle était de s'être fait voler ses lunettes. Violène amena les lunettes chez l'optométriste. Le personnel fut très compréhensif, et confirmèrent que c'était bien les bonnes lunettes.

Anastasia se rendit compte que tout allait bien, et ce fut la fin des délires.

De plus en plus difficile

Tout le monde avait eu peur pour Anastasia. Malgré les bons moments de Noël, elle recommença à se fatiguer, et à manquer d'énergie dans sa vie quotidienne. A la mi-mars, un vendredi, Violène était chez sa mère, pour une visite de réconfort et de vérification. Elle vérifia, en effet, que sa mère avait de la grande difficulté à respirer. Vers 22 heures, Violène se dit que sa mère ne devrait pas être seule pour la nuit.

– Pourquoi n'appelles-tu pas Auxilia ? dit Anastasia. Elle était en France lors de ma dernière hospitalisation et elle pourrait venir me consacrer un peu de temps.

– Je ne suis pas à l'aise de te confier à quelqu'un d'autre quand tu es en crise.

– J'ai deux filles, pourquoi ta sœur ne ferait pas un peu sa part ?

Les relations entre Violène et Auxilia s'étaient refroidies depuis la malencontreuse histoire de

l'appel de Clément. En réalité, les deux sœurs ne s'étaient pas parlées depuis des mois. Malgré tout, Violène admit le raisonnement de sa mère, en se disant en elle-même que sa sœur pourrait aider sa mère même si elle ne voulait pas aider Violène. Et, malgré tout, Auxilia accepta de venir passer la nuit chez sa mère ! Violène voulut quand même vérifier les signes vitaux d'Anastasia, car elle avait une confiance mitigée en sa sœur, peu habituée à supporter les stress des crises et des entrées d'urgence à l'hôpital. Elle donna aussi deux analgésiques à sa mère, pour éviter une montée de fièvre pendant la nuit.

Vers 6h30, Violène répondit au téléphone. Comme elle l'avait deviné, c'était Auxilia. Anastasia n'avait pas passé une bonne nuit, et semblait sur le bord du délire. Violène enjoignit Auxilia de composer le 911, puis elle enfila des bottes et un manteau pour filer chez sa mère. Les ambulanciers, qui avaient un peu pris l'habitude, prenaient les signes vitaux et préparaient le départ pour l'hôpital. Violène entreprit de changer le lit.

Mais Auxilia en avait gros sur le cœur.

- Tu m'as texté que j'avais rien fait pour notre mère, et que tu avais tout assumé.
- Ce n'est pas vrai ?
- J'ai couché à la maison, et j'ai surveillé maman, moi aussi.
- Tu restais au lit quand je venais donner les médicaments et préparer son déjeuner, et tu te levais quand j'avais quittée la maison. Tu ne t'en souviens pas ?
- Il fallait me le dire, ou me demander de faire des choses.
- Sans doute, mais tu n'as pas fait de grands efforts pour comprendre la situation. Tu n'as pas pensé à me demander si je n'étais pas surchargée ? Si tu ne pouvais pas faire une part?

Auxilia ne semblait pas prête à assumer une part de la responsabilité, ou même à admettre qu'elle n'avait pas été à la hauteur. Violène la fixa un moment.

- De plus, quand tu passais la nuit ici en semaine, tu te levais tôt pour te rendre chez toi

et te mettre en ligne avec Jasmin. Prendre soin de ta mère n'était visiblement pas une priorité.

Auxilia fit une grimace. Changer ses habitudes ne faisait pas partie de son mode de vie.

– Comme cela, je n'ai même pas droit à mon petit bonheur ?

Violène haussa les épaules.

– Si maman a besoin de moi, je mets un peu de côté ma maison et mon mari, et Clément trouve cela normal.

– Oui, mais vous couchez ensemble à chaque nuit !

– Couchez ensemble est réconfortant, mais un couple, ce n'est pas du vent. Il faut partager, discuter, et parfois faire des compromis.

– Tu as toujours raison, toi ! De toute façon, si Clément ne m'avait pas donné d'ordre, je serais revenu aider maman.

Violène se mit à froncer les sourcils.

– Comment cela, te donner un ordre ?

– Il m’a dit de revenir, que le régiment réunirait ses effectifs, et qu’ensemble nous gagnerions la bataille.

Cette fois, Violène se mit à rire, c’en était trop.

– Voyons, Clément ne demande jamais de l’aide. Il se passionne pour l’histoire militaire et il utilise régulièrement ce vocabulaire.

– C’était un ordre, et personne ne me donne d’ordre. Adélard a lu le message, que j’ai imprimé, et il est d’accord avec moi.

– Désolé, mais vous ne faites pas preuve de grande imagination. Clément fait partie de la famille depuis plus de trente ans, et Adélard entretient encore des préjugés défavorables ! Tu en profites pour te faire conforter dans tes illusions. Pourtant, mon mari t’a consacré des heures pour que tu puisses compléter le dernier cours nécessaire à ton certificat universitaire. Il a contribué à augmenter ta scolarité et ainsi ton salaire, et tout ce que tu sais dire, c’est: «il m’a donné un ordre!»

Auxilia n’aimait pas qu’on rappelle qu’elle puisse avoir une dette envers Clément, ou

même envers Violène. Violène continua.

– Je me rappelle des soupers au restaurant où j'ai passé deux heures à te regarder prendre des notes à partir des suggestions de Clément. Heureusement pour toi, il avait à la fois la formation supérieure pour guider tes travaux, et la bonne volonté de t'aider. Tu ne peux pas dire qu'il n'avait pas d'esprit de famille.

Auxilia n'était pas prête à concéder quoique ce soit. Elle changea d'angle d'attaque.

– Si mon voyage n'a pas été agréable, tu en es la cause !

– Bon, voilà autre chose. Je m'occupais de maman, et je n'avais pas le temps de penser à tes petites affaires.

Auxilia ne dit plus rien. On sentait que le mur entre Violène et Auxilia venait de gagner en hauteur. Auxilia cherchait ni à se justifier, ni à revoir son comportement. Elle quitta la maison de sa mère.

Quand Anastasia sortit cette fois de l'hôpital, il lui fallait encore prendre des antibiotiques pour se débarrasser d'une pneumonie. Pendant son

séjour à l'hôpital, elle ne pouvait rien digérer, sauf l'Ensure, et elle était très faible. Violène demanda sans chaleur à Auxilia de passer les cinq nuits du traitement antibiotique chez sa mère. Celle-ci, malgré tout, accepta. Violène suivit le progrès de sa mère, qui avait toujours le plus grand mal à garder de la nourriture. Mais ses signes vitaux étaient bons, et Violène avait bon espoir que sa mère se remettrait un peu.

Auxilia avait tenu parole, mais le matin du cinquième jour Violène nota qu'elle était repartie avec son sac et ses affaires personnelles. Elle avait respecté sa parole, mais elle n'avait pas vérifié l'état de sa mère, et elle n'avait pas pensé à lui offrir plus de temps. Se vengeait-elle de la décision de sa mère de ne plus lui préparer à dîner ? Voulait-elle signifier à Violène qu'elle estimait en avoir assez fait ? Violène comprit qu'il était inutile de compter sur sa sœur.

Il y eut une conséquence directe. Anastasia fut obligée de reconnaître qu'elle n'aurait pas d'aide d' Auxilia. Elle avait deux filles, oui, mais pas deux soutiens. Le notaire rencontra Anastasia au printemps, et le nouveau

testament défavorisait Auxilia et Adélard. Anastasia n'avait pas une nature querelleuse, mais elle se vengeait à sa façon. Elle ne dirait pas aux deux enfants concernés qu'elle avait fait des changements majeurs, et elle enjoignit sévèrement Violène de se taire. Un terrible secret guettait Auxilia et Adélard.

Les espoirs de Violène ne se réalisèrent pas. Anastasia demeurait faible, et même fragile. Ses problèmes respiratoires s'étaient aggravés, et elle devait utiliser deux respirateurs pour dégager ses bronches. Violène prit en charge les repas, allant à la maison trois ou quatre fois par jour, convaincue que sa mère ne pourrait s'alimenter autrement. Pour égayer la maison, Violène s'occupa du jardinage. Elle planta de nouvelles fleurs, et arrosa le gazon. Sa mère ne pouvait plus descendre les escaliers, mais au moins elle pourrait regarder des fleurs pousser et admirer son gazon vert. Un gazon jaune est mauvais pour le moral.

Mais Violène s'inquiétait : pourrait-elle continuer à soutenir sa mère, poursuivre son travail à temps partiel, et vivre sa vie à elle ?

Violène fut heureuse d'apprendre que sa mère

aurait un moment de bonheur, un remontant pour le moral. Le deuxième fils d' Adélard, établi depuis un moment à Paris, venait faire un tour au Québec. Auxilia l'amènerait visiter sa grand-mère. En bonus, Rosalie les accompagnerait, avec ses deux petites filles. Anastasia était pleine de joie. Ses petits-enfants ne la visitaient pas souvent, comme trop de petits-enfants de nos jours. Quant au fils d' Adélard, il ne venait pas souvent au Québec, et il devait partager son temps entre sa famille et les amis de ses années d'université.

Mais Auxilia avait le chic pour tout transformer en épreuve. Elle donna des instructions à sa mère: comment se tenir, comment parler, comment manifester de l'intérêt, et ainsi de suite. Anastasia téléphona à Violène, à la fois enthousiaste et tendue. Violène était découragée du comportement de sa sœur. Pourquoi injecter de l'angoisse dans un moment agréable ?

Violène accepta aussi de quérir des grignotines à l'épicerie, et de coiffer sa mère pour la visite. L'attitude d' Auxilia commençait à faire problème. Anastasia avait toujours été celle qui rallie les gens, et qui cherche à apaiser les

tensions. Elle était souvent inefficace, car elle craignait de dire ce qu'il aurait parfois fallu dire, mais Auxilia n'était pas celle qui avait le droit de juger sa mère. Mais Violène se dit qu'elle aiderait plutôt sa mère à se préparer à une grande joie. Anastasia revêtit une robe, car elle ne voulait pas recevoir de la visite en robe de chambre. «J'aurais l'air malade !», dit-elle. Quand Violène repartit, Anastasia semblait sereine et enthousiaste.

Violène se leva de sa sieste d' après-midi pour entendre la sonnerie du téléphone. C' était sûrement sa mère ! D' une voix fatiguée, mais contente, Anastasia raconta sa rencontre.

– La petit fille de Rosalie a trois ans. Après chaque croustille, elle se nettoyait les mains et la bouche. Le bébé faisait des beaux sourires, et n'a pleuré qu'une fois pendant toute la visite. Rosalie et son mari ont repris la ferme laitière des parents de celui-ci, et ils ont augmenté leur cheptel. Ils construisent une maison intergénérationnelle pour remplacer la vieille maison familiale.

– Donc, des bonnes nouvelles !

– Oui ! Le fils d' Adélard est devenu expert-conseil autonome, toujours en informatique. Il m'a dit que je ressemblais à la reine, il voulait me faire plaisir. Il a aussi raconté leur dernier Noël à Paris. Auxilia avait tellement bu de champagne qu'elle ne se souvenait de rien le lendemain. Je me suis beaucoup amusée.

– Leur visite t'a changé les idées.

– Cela faisait longtemps. Mais maintenant, j'ai mal au dos, et je te laisse pour me reposer.

Violène souriait en elle-même. Anastasia aurait eu le goût de voir ses petits-enfants, mais quand on a une vie, un travail, et des enfants à soi, visiter grand-mère n'est pas toujours facile. Les recommandations d' Auxilia n'avaient pas gâché la journée.

Le lendemain matin, cependant, ce fût une autre histoire. Violène s'était levée très tôt, mais elle décida que sa mère se reposait et qu'elle attendrait son appel plutôt que de la déranger. Vers neuf heures et demie, le téléphone sonna. Violène sentit tout de suite le malaise dans la voix de sa mère.

- Que t'est-il arrivé ?
- Je viens de parler à Auxilia.
- Et ?
- Elle m'a reproché de ne pas avoir suffisamment parlé aux enfants...
- Pardon ?
- Oui. Elle m'a dit que si Médard et ses enfants étaient venus, j'aurais été plus loquace.
- Et sur quoi se base-t-elle pour porter ce jugement ?
- Je ne sais pas, je ne comprends pas trop.
- Ne t'occupes pas de cela, tu as eu une belle visite, ne te laisse pas décourager par des allégations ridicules.

Violène n'en croyait pas ses oreilles. Comment sa sœur avait-elle pu gâcher un beau moment, alors même que la santé de sa mère allait si mal ? Mais Violène ne voulait pas en rajouter en exprimant son mépris pour sa sœur.

Anastasia était triste.

– J'étais contente de la comparaison que le fils d'Adélard avait fait avec la reine, mais maintenant je me demande s'il ne voulait pas plutôt rire de moi.

– Non, sûrement pas, il ne fait pas d'ironie et il aime sa grand-mère. Quant à Auxilia, tu connais son tact et sa diplomatie. Oublies les inepties qu'elle peut dire.

Violène se demandait comment réagir. Le temps était passé où elle aurait pu prendre un café avec Auxilia et discuter tout cela. Dans ce temps, d'ailleurs, Auxilia aurait peut-être pris le temps d'analyser la situation avant de parler. Maintenant, elle ne savait que s'amuser et faire des blagues de mauvais goût. Impossible pour elle d'imaginer être une vieille dame, très âgée, affligée en plus de problèmes respiratoires, pour qui la visite de ses petits-enfants était un moment privilégié, un moment de joie dans une existence de plus en plus difficile.

Auxilia ne savait pas sortir de sa vision d'ado attardée. Nos vieux parents n'ont pas cessé de réfléchir, même s'ils ne s'inquiètent pas de nos

petites personnes. Ils sont contents de voir que nous ne les oublions pas, et que nous sommes encore motivés à leur rendre visite. La vie est devenue monotone, et ils ne voient plus que d'autres vieux, ou leur médecin, ou leur travailleuse sociale. Violène était découragée. Parler avec Auxilia semblait tellement futile.

Anastasia faiblissait. En plus de ses autres difficultés, elle tomba dans sa chambre, se blessant le poignet et se faisant un tour de rein. Elle ne se déplaçait plus qu'avec beaucoup de mal. Violène se dit qu'elle pouvait bien demander à Auxilia de passer une journée ou deux avec sa mère, avant de repartir pour la France. Quoique pas très chaude à cette idée, elle accepta quand même, peut-être avait-elle un peu de conscience après tout.

Violène expliqua à Auxilia la situation quand elle arriva : « Attention, maman a aussi un début de gastro. »

Auxilia regarda sa mère d'un air dédaigneux. « Il n'est pas question que je ramasse de la merde ou du vomi, elle se ramassera elle-même ! »

Violène répliqua vivement : « Maman s'est

éreinée en plus, et je ne t'aurais pas demandé d'aide si ce n'était de l'urgence. »

Pendant ce temps, Anastasia regardait ses filles avec ses grands yeux bleus larmoyants. Peut-être devrait-elle dire à Auxilia de retourner chez elle ? Finalement, suivant son tempérament paisible, elle accepta d'être sous la garde d' Auxilia pour une nuit.

Violène se rendit chez sa mère le lendemain matin dès qu'elle put.

– Cela s'est bien passé avec Auxilia ?

– Pas si mal, mais quand j'ai voulu lui parler ce matin, elle m'a répondu très sèchement : « On ne me parle pas le matin ! » Je n'ai pas insisté.

– Mais, pourquoi acceptes-tu ce comportement ? Il me semble que tu te laisses maltraiter. Quand Auxilia te dit des méchancetés, tu deviens comme un petit oiseau blessé.

– Chez nous, il n'y avait ni répliques, ni chicanes. Je n'aurais jamais parlé à mes parents comme Auxilia me parle.

- Et comment ta mère obtenait-elle ce résultat ?
- Si ma sœur et moi, nous querellions, nous devons nous embrasser et faire la paix. Je détestais cette punition, et j'ai très tôt développé ma patience et ma tolérance pour l'éviter.
- Mais, tu ne nous a jamais appliqué cette punition ! Cela aurait peut-être favorisé l'harmonie entre nous.
- Justement, je la détestais tellement que je ne vous l'ai pas imposé.

Violène rit intérieurement. En effet, elle n'imaginait pas Adélard, ou Auxilia, en train de l'embrasser et faire la paix. Mais Auxilia s'était très mal comportée. Alors que sa mère voulait profiter d'une présence pour jaser un peu le matin, Auxilia n'avait pensé qu'à ses lubies et à ses comforts d' Auxilia. Au fond, pensa Violène, je suis seule à vouloir aider maman. Cette idée la rendit très triste.

L'échappée belle

La vieillesse est un lent déclin des capacités, même les plus simples. La vie d'Anastasia roulait toujours, mais à très petite vitesse. Violène se rendait chez sa mère deux ou trois fois par jour, lui apportait des repas, et essayait de faire du ménage subrepticement pour ne pas la décourager. Le déclin atteint un moment critique.

Ce matin-là, Violène ne réussit pas à convaincre sa mère de manger. L'appétit n'existait tout simplement pas, et c'est à grand peine que Violène pu faire avaler à sa mère ses treize comprimés matinaux. Tout en faisant le ménage, elle écoutait la respiration de sa mère, qui devenait de plus en plus un râlement. Anastasia ne pouvait pas parler, et respirait à peine assez pour que le corps fonctionne. Maman ne pourra pas continuer comme cela, elle doit retourner à l'hôpital, pensa Violène tristement.

Quand Anastasia leva le nez sur le jus d'orange,

Violène sentit un orage passer. Elle va vraiment très mal, se dit-elle. Mais l'idée de retourner à l'hôpital était tragique. Elle ne reviendra plus chez elle, se dit Violène, incapable de la déraciner de son milieu de vie. Tous ses repères semblaient se brouiller.

Entre deux sanglots, Violène essaya de faire son devoir. Finalement, elle dit : «Auxilia vient te voir en début d'après-midi. Demande-lui d'appeler les ambulanciers. Tu as besoin de soins. Si Auxilia refuse, je m'en occuperai quand je reviendrai te voir vers 16 heures.» Violène se sentait perdre le contrôle et se sentait sombrer dans la peur. Elle se sentait impuissante, et elle s'en voulait d'ainsi laisser tomber sa mère.

Anastasia comprit-elle ce que ressentait Violène ? En tout cas, elle accepta sagement de suivre la suggestion.

Violène pleura sans retenue sur le chemin de la maison. Il fallait qu'Auxilia s'occupe de sa mère! Finalement, vers quinze heures, Violène composa le numéro de sa mère, mais il n'y eut pas de réponse. Oh non! Elle appela en toute hâte Auxilia. En répondant, elle posa la question.

– Maman m'a dit que tu voulais que je m'occupe de la faire entrer à l'hôpital. C'est vrai ?

– Oui, absolument, j'étais tellement inquiète et désespérée, j'ai pensé que tu pourrais faire cela.

– Mais là, je viens de perdre deux heures à la convaincre d'entrer à l'hôpital.

– Perdre deux heures ? Maman est malade, il faut réagir, et tu penses à ton temps. N'as-tu aucune empathie ? Tu ne peux pas être aussi ingrate. Maman t'a fait ton dîner jusqu'à ses 90 ans.

– Oui, mais, je lui rendais service en m'occupant de la litière du chat, mais grâce à tes bonnes suggestions, elle ne le fait plus. Si tu voulais qu'elle entre à l'hôpital, tu aurais dû t'en occuper toi-même. Je n'ai pas que cela à faire.

– Qu'est-ce que tu as à faire ? Tu es à la retraite, tu déblatères contre ton prochain, tu parles par Internet avec ton copain, et tu envahis la vie de ton petit-fils !

Violène n'entendit plus que la tonalité. Elle

venait encore une fois d'avoir la preuve par A+B que sa sœur se préoccupait peu de sa mère.

Anastasia n'était pas entrée à l'hôpital pour rien. Elle fût diagnostiquée avec une pneumonie, et on lui installa immédiatement une tente d'oxygène. Il ne restait plus qu'à attendre, et à faire confiance aux soignants.

Le dimanche suivant, Eve visitait ses vieux parents. Elle et Clément s'apprêtait à faire un peu de magasinage lorsque le téléphone sonna. Violène répondit presque immédiatement. L'infirmière de garde parlait d'urgence.

– Faites vite, votre mère est à un point critique. Il faudrait que vous avertissiez votre famille et leur demander de se rendre le plus vite possible au chevet de votre mère. C'est une question de minutes.

Violène déposa le combiné et constata qu' Eve était tout près d'elle, juste derrière. Elle avait tout compris, et elle poussa son père vers la porte, Vite, papa, à l'hôpital ! Violène reprit d'un seul geste le combiné pour appeler son frère, qui habitait quand même à une heure. Sa conjointe répondit qu'il venait de quitter la

maison pour se rendre chez sa fille, où il était invité à souper. Elle promit d'essayer de le joindre, ou, au pire, de laisser un message chez Rosalie.

Violène appela ensuite sans pause sa sœur. Mais celle-ci était maussade. Elle s'en allait justement au souper, et elle ne prit d'autre engagement que celui de prendre conseil avec Adélard. Violène ne perdit pas de temps à discuter, car elle avait maintenant une bonne idée des priorités de sa sœur. Elle se précipita vers sa voiture pour se rendre à son tour à l'hôpital, mais les voitures sont souvent capricieuses dans les moments difficiles. Violène n'eut d'autre choix que d'appeler à la chambre de sa mère, dans l'espoir de joindre Clément, et de l'enjoindre de venir la chercher au plus vite.

Après deux coups, Clément répondit en effet. Violène dit à Clément de venir la chercher au plus vite. Pendant qu'elle expliquait, elle entendait des voix, et elle se demanda anxieusement si elle entendait les dernières manœuvres pour sauver sa mère. Clément arriva rapidement, beaucoup plus rapidement que Violène aurait cru possible. Il sembla à

Violène qu'il ne fit que ralentir pendant qu'elle se précipitait dans l'auto. Clément la rassura d'un mot. Sa mère vivait toujours à son départ de l'hôpital, et elle recevait l'onction des malades.

Quand Violène entra dans la chambre, Eve était debout près de sa grand-mère et lui tenait la main. Anastasia était d'une pâleur inimaginable, mais elle respirait, elle était consciente, et elle reconnaissait son monde. Eve fit doucement signe à Violène de la suivre dans le corridor. Le médecin avait expliqué à Eve que sa grand-mère souffrait d'insuffisance cardiaque, pulmonaire, et rénale. Il n'avait pas grand espoir de la sauver, mais il lui administrait des médicaments par intraveineuse et il ne pouvait pas confirmer si le système d'Anastasia était en mesure de les absorber. Eve avait assisté à l'onction des malades, et elle avait représenté la famille pendant que son père faisait l'aller-retour d'urgence pour ramener Violène.

Clément et Eve partirent faire quelques achats indispensables, et promis, pour Eve. Violène à son tour s'installa sur le fauteuil aux côtés de sa mère. Anastasia était naturellement épuisée

après avoir passé si près de la mort, et les deux veillèrent en silence. Cela faisait deux heures, presque trois, que Violène avait appelé Auxilia, quand celle-ci se pointa enfin dans la chambre de sa mère. Une chance que c'était une question de vie ou de mort, pensa amèrement Violène. Auxilia s'aperçut que sa mère était consciente et qu'elle la regardait. Avec sa délicatesse habituelle, elle apostropha sa mère.

– Quoi, tu n'es pas dans le coma ?

Violène et Anastasia croisèrent leur regard. Que rajouter à une pareille démonstration de bêtise ? Mais Auxilia n'avait pas fini.

– Adélard m'a chargé de venir constater ton état. Je pars tout de suite souper chez Rosalie, et je pourrai mettre Adélard au courant que tout va bien.

Violène demeurait abasourdie par une telle démonstration de froideur et d'égoïsme. Auxilia n'était pas affectée par ce qui arrivait à sa propre mère, qui l'avait nourrie et élevée, et même nourrie le midi jusqu'à ses quatre-vingt-dix ans. Outrée ne suffisait pas à décrire la vague émotive qui passait sur Violène, il aurait

fallu qu'à ce moment un message arrive pour lui confirmer qu' Auxilia était une enfant adoptée.

Après le départ d'Auxilia, Anastasia, soulagée, raconta ce qu'elle avait vécu.

– Tu sais, quand on meurt, on a tellement froid. Je me suis vu à la morgue du salon funéraire près d'ici, et j'étais complètement congelée. Je viens de comprendre une partie de ce que nous vivons quand nous quittons ce monde terrestre !

Violène resta songeuse. Est-ce que sa mère avait vraiment fait une sorte de voyage dans l'au-delà, pour se voir réduite à l'état de cadavre ? Elle avait pu avoir une vision du futur, de ce qui arriverait à son corps. Violène frissonna à son tour. Il se raconte tellement de choses sur les derniers moments, et elle se dit qu'elle venait de frôler quelque chose d'un autre monde. Mais Anastasia demeura silencieuse, et Violène comprit qu'elle ne pouvait plus faire d'effort, et que ce n'était pas le moment de discuter de son expérience. Elle dit à sa mère de se reposer d'une journée aussi éprouvante, et qu'elle resterait jusqu'au retour de son mari et

de sa fille. Les trois feraient un aller-retour à Montréal pour ramener Eve chez elle.

En attendant, Violène rencontra une infirmière qui lui confirma qu'elle pouvait visiter sa mère vingt-quatre sur vingt-quatre, car rien ne garantissait qu'Anastasia survivrait encore longtemps.

Le père, la mère, et la fille roulèrent un moment en silence sur l'autoroute. Pour eux aussi, la journée avait été rude.« Quand nous sommes arrivés à l'hôpital, raconta finalement Eve, je me suis précipité vers la chambre de grand-mère. J'avais très peur, et j'étais très stressée, car je n'étais pas du tout prête à affronter le décès d'une des personnes que j'aimais le plus au monde. Je craignais tellement de la voir partir vers l'autre monde devant moi. Je l'aimais de tout mon cœur alors j'aurais affronté la situation mais j'étais nerveuse comme je ne l'avais jamais été. En entrant dans sa chambre, mon cœur s'est presque arrêté. Elle avait en effet l'apparence d'une mourante, et je ne voulais vraiment pas la voir partir maintenant. Juste de voir cette femme qui m'avait tant supportée, qui avait été mon exemple à suivre dans la vie, j'ai presque perdu

connaissance. Je me suis précipitée à son lit en tentant d'avoir l'air forte, en disant, Grand-mère, c'est Ève !

Je lui ai pris la main en voulant qu'elle sente ma présence. Je lui disais de ne pas partir, que j'avais besoin d'elle, que je n'étais pas prête, je la suppliais presque.

Je ne sais plus si c'est l'infirmière ou papa qui a demandé de lui donner l'onction des malades. J'étais presque en panique. Papa a dû quitté pour aller te chercher, et grand-mère voulait que je reste avec elle. Je ne suis pas pratiquante du tout, mais cela me rappelait quand j'étais petite, et que grand-mère me gardait, elle venait dans la chambre faire une prière avec moi avant que je m'endorme. Je me suis aussi dite que ce serait une dernière occasion de vivre ce moment particulier. Par contre, à l'intérieur de moi, je souhaitais être redevenue petite, et plutôt que ce soit moi devant le lit à la regarder partir, que ce soit elle devant mon lit à me faire réciter une prière.

Malgré la faiblesse de son état, grand-mère répondait aux prières comme elle le pouvait. Le prêtre lui disait de garder ses forces, mais elle

tenait à pouvoir faire sa prière quand même. De mon côté, je me rappelais tous les bons moments avec grand-mère, tous ses rires, et toute la générosité qu'elle m'a montrés. Je revivais d'être aller manger un bon steak chez elle, et les soupers le dimanche, et quand j'allais la visiter en bicyclette pour jaser avec elle. Pendant que le prêtre priait pour son dernier voyage, moi, je priais pour qu'elle reprenne du mieux, pour que je puisse avoir encore des conversations avec elle.

Finalement, l'onction a pris fin. A mon grand étonnement, et surtout à ma grande joie et à mon soulagement, grand-mère semblait aller mieux. Même les infirmières ne comprenaient pas trop. Je ne voulais pas retenir grand-mère pour qu'elle souffre encore, mais la voir reprendre du mieux m'a donné une des plus grandes joies de toute ma vie. »

Clément n'avait pas pipé mot pendant la narration d'Eve, même pas pour poser une question. Il semblait endormi, ou rêveur, dans le siège du passager où il était toujours mal à l'aise. Violène lui jetait de temps en temps un coup d'œil inquiet. Écoutait-il ce que racontait Eve ? Mais quand Eve eut fini, il redevint alerte.

Il se replaça pour une énième fois dans le siège, comme il en avait l'habitude:

« Quand nous sommes arrivés, dit-il tranquillement, ta mère n'en menait pas large. Elle donnait une parfaite image de l'approche de la mort. Elle était presque trop immobile pour être endormie.

Eve s'est approché tout doucement de sa grand-mère, à la fois précise comme la sportive qu'elle est et toute tournée vers la petite vieille recroquevillée dans son lit, qui était sa grand-mère. J'ai remarqué qu'une infirmière, ou une technicienne, s'affairait près de ta mère, mais je n'ai pas tout à fait saisi si l'objet était d'aider à prolonger sa vie ou simplement de prendre des mesures quelconques. Une partie de mon cerveau se demandait pourquoi on voudrait encore chercher des données sur une personne qui quittait lentement la vie ?

Je n'ai pas fait de commentaire, pour une fois cela ne me semblait pas opportun. D'une façon, la pièce était une chambre d'hôpital terne et beige, avec des instruments et des restes qui traînent dans les coins. D'une autre, c'était le décor d'une belle mort. La lumière de la journée

d'automne, ensoleillée mais feutrée, entourait parfaitement la scène, et j'ai été frappé par l'image des deux têtes ensemble, la grand-mère et la petite-fille. C'était la première fois que j'ai autant remarqué la ressemblance, comme si la détente au visage de ta mère laissait transparaître ses traits de jeunesse sous les couches des années.

Presque tout de suite, une infirmière, je crois que c'était une infirmière, m'a demandé si nous voulions faire appel à l'aumônier pour l'extrême-onction. Pendant un instant, j'ai ressenti l'ironie de la situation. Je viens, comme tout le monde le sait, d'une famille de rationalistes, peu portée sur les rites religieux. Mon propre père avait refusé l'extrême-onction avec violence, même s'il réagissait en fait à un manteau noir. Il confondait, dans sa faiblesse, le manteau de ma mère sur son porte-manteau avec un costume de prêtre. Il voyait cette présence imaginée comme un assaut sur sa faiblesse, non pas comme une aide ou un soutien.

Mais là, je me suis retrouvé responsable de la faiblesse de ta mère, moi un simple gendre, peu initié aux habitudes et coutumes de son monde.

Il fallait que je réponde comme ma belle-mère aurait voulu, alors j'ai répondu : «Bien sûr,» à l'infirmière. Une partie de mon esprit disait au fantôme, non pas que les fantômes existent, donc au fantôme de mon père de ne pas se mêler de cela.

La machine est partie, et presque tout de suite, l'aumônier est arrivé. Mon père ne l'aurait pas reconnu comme prêtre, et j'avoue que sa tenue un peu bobo ne correspondait pas à mon souvenir des prêtres du collège. Mais il maîtrisait son domaine. Il a répondu à nos questions inquiètes, et il a abordé doucement ta mère, qui avait repris conscience. Il nous a donné la permission d'accompagner le rite, ce qui me sembla une bonne occasion pour Eve de découvrir un des moments graves de la vie.

Mais alors, comme dans un télé-roman, comme le rite commençait, le téléphone sur la table de chevet brisa notre concentration. C'était toi, bien sûr, qui disais que ton auto refusait de démarrer. Il fallait bien que j'aie te chercher, mais cela voulait dire qu'Eve se retrouverait seule à accompagner le rite de sa grand-mère. Loin de la déranger, cette perspective sembla lui donner une résolution et une fierté. Je me

suis dit qu'au fond elle aurait toute sa vie ce souvenir unique d'avoir été présente lorsque sa grand-mère recevait les derniers sacrements. Puisqu'elle ne pourra probablement pas être présente pour un dernier moment ultérieur si tout se passe bien aussi, cela lui fera ce qu'il y a de mieux comme souvenir de substitution.

Et là, j'ai pris mes affaires et je suis parti en toute hâte te chercher. »

Dans les circonstances, Clément et Violène ne s'attardèrent pas chez Eve. A vingt-deux heures, ils étaient de retour à l'hôpital. En sortant de l'ascenseur, Violène reconnut l'infirmière qui s'était occupé de sa mère, encore en service. Celle-ci lui dit que tout allait bien pour le moment, et que sa mère dormait. Le plus sage, c'était de retourner à la maison pour une bonne nuit de sommeil. Qui sait ce que le lendemain apporterait ?

Trop de mains

Violène se leva le lendemain de l'onction des malades en se disant que sa mère avait gagné un répit de vie. Elle prit son café vers cinq heures, puis, impatiente, elle décida de téléphoner à l'hôpital dès six heures, en se disant que les infirmières étaient en poste depuis la nuit, et qu'elles seraient les mieux placées pour donner la vérité sur l'état d'Anastasia.

L'infirmière était chaleureuse et pleine de compréhension au téléphone. «Votre mère a très bien dormi et se repose encore, dit-elle. Nous n'avons pas eu à intervenir pendant la nuit. Elle était calme, elle respirait bien, et ses signes vitaux étaient normaux.»

Violène était à la fois étonnée et heureuse. A partir de ce qu' Anastasia avait vécu seize heures plus tôt, les nouvelles ne pouvaient pas être meilleures. Violène se souvint que sa mère croyait que l'extrême-onction, comme on disait alors, pouvait avoir un effet curatif sur un

malade. Dans ce cas-ci, on pouvait dire que c'était, jusqu' à ce moment, miraculeux.

Puisque les visites sur vingt-quatre heures étaient toujours autorisées, Violène se rendit à la chambre de sa mère vers 11 heures. Celle-ci était non seulement réveillée, mais assise dans le fauteuil de la chambre. Anastasia était pâle, mais consciente d'avoir vécu quelque chose d'exceptionnel. Elle était un peu surprise d'être encore de ce monde.

- Hier, j'étais certaine de partir. Il faut croire que Dieu n'était pas prêt à me recevoir. Je suis encore trop tannante!

Anastasia riait doucement, et ses joues devinrent rosées.

- Il faut que tu te reposes. Les médecins auront maintenant à voir s'ils peuvent améliorer ta condition, et retarder encore ton départ!

Les médecins, en effet, programmèrent un série de tests afin d'être en mesure d'administrer des traitements, aussi efficaces que possible en tenant compte des toutes les insuffisances du système d'Anastasia. Après de nombreuses

radiographies, et des auscultations sans fin, il devint cependant évident que les problèmes de santé étaient des problèmes de vieillissement. Le cœur, même aidé artificiellement, n'en pouvait plus. La respiration était bonne, mais faible. Le système digestif, qui avait jadis absorbé efficacement du gras et du sucre, refusait de plus en plus de travailler. Au bout d'une semaine après l'onction des malades, ses forces revinrent graduellement. Un mois plus tard, les médecins lui proposèrent de sortir une fin semaine pour aller en convalescence chez Violène. Anastasia avait gardé secrète cette sortie pour surprendre Violène.

Entre temps, Anastasia s'était plainte de maux de tête et que sa vue baissait, c'est alors que l'équipe médical décidèrent de lui faire passer une batterie de tests, entre autre un encéphalogramme. Suite à ce dernier test, ils s'aperçurent qu'il y avait de l'activité inhabituelle dans son cerveau, soit de petites éclairs qu'ils interprétèrent comme de l'épilepsie.

Ma perception est que: les hôpitaux ont tendance à faire des expériences sur les personnes âgées. Cela peut être motivé par un

désir de faire quelque chose, n'importe quoi, ou par un sentiment qu'à 90 ans passé le patient n'a plus rien à perdre.

Quelques jours avant sa sortie, ils commencèrent à lui faire prendre des médicaments pour traiter l'épilepsie perçue lors de ses examens, et en l'espace de deux jours Anastasia ne réussissait plus à se lever seule. Sa conversation devenait incohérente, et la mort revenait trop souvent dans ses propos. Naturellement inquiète, Violène entreprit d'interroger les infirmières de l'étage, afin de comprendre ce qui passait pour que la santé de sa mère se soit dégradée à ce point !

Mais l'attitude des infirmières était de plus en plus hautaine, et elles ignorèrent les requêtes de Violène. L'information demeurerait secrète, Violène à maintes reprises avait contacté le poste des infirmières et avait demandé que le médecin affecté au dossier de sa mère la contacte, mais toutes les requêtes demeurèrent vaines.

Entretemps, elle recevait des appels de la travailleuse sociale affectée au dossier, qui lui faisait des reproches concernant Auxilia qui

était en France. Elle insistait pour que Violène donne des nouvelles à cette dernière, et elle allait jusqu'à émettre l'observation qu'Anastasia ne voulait pas parler à Auxilia, car elle était supposément fâchée contre cette dernière! Violène dû remettre les pendules à l'heure et affirmer que les dires d' Auxilia étaient totalement faux.... La travailleuse sociale ne crut pas Violène, et continua à poser une dizaine de fois la question à Anastasia qui ne pouvait même plus s'asseoir, car ses muscles étaient affectés par les médicaments et ne la retenait plus . Violène était exaspérée par la non collaboration du personnel soignant.

Même si la mère de Violène était dans un piètre état, Anastasia ne cessait de lui répéter qu'elle avait avisé le médecin de la contacter mais que ces derniers ne semblaient pas tenir compte de son opinion. Quelques jours plus tard lors de la visite de Violène, Anastasia lui dit,

«Après-midi, lors de la visite du médecin, il y eut un appel par «inter-com,» l'avisant qu'il avait un appel de la France, c'était Auxilia. Le médecin a quitté très rapidement la chambre pour aller répondre».

Anastasia était découragée du comportement du médecin qui ne tenait pas compte de son avis. Elle répéta souvent à Violène que le médecin semblait connaître Auxilia...

Ne comprenant pas trop, celle-ci se dirigea vers le poste afin de comprendre ce qui se passait dans le dossier de sa mère. L'infirmière au poste semblait nouvelle et pouvait donc être moins prévenue contre Violène. Sympathique, l'infirmière vérifia le dossier, et fit découvrir à Violène que les renseignements étaient communiqués par téléphone à Auxilia, retournée depuis l'onction des malades en France. Il semblait qu' Auxilia avait fait croire au personnel, par on ne sait quelle manipulation, que c'était elle qui était responsable de sa mère et qu'elle était la préférée de sa mère. Comment pouvait-on croire à une telle absurdité? Elle fit remarquer à l'infirmière que c'était elle qui s'était toujours occupée de ses parents, et en particulier de sa mère depuis le décès de son père. «Il faudrait parler à l'infirmière responsable de l'étage,» lui conseilla l'infirmière sympathique.

Violène décida de faire le siège du poste jusqu'à ce que cette infirmière en autorité soit

disponible. Elle appela tous les jours, pour se faire dire que l'infirmière rappellerait, comme avant. Anastasia s'affaiblissait, elle avait de la difficulté à s'asseoir, et son corps ne se tenait plus. Violène devint encore plus inquiète lorsqu'elle découvrit par hasard qu'un des médecins qui s'occupait de sa mère était une résidente, fille d'un ancien collègue de travail d'Auxilia, qui avait pris sa retraite dans des conditions douteuses. Y avait-il une collusion quelconque?

Quand Violène réussit enfin à mettre la main sur l'infirmière responsable, celle-ci ne fut pas très informative. «Nous ne pouvons pas passer notre temps au téléphone à donner des nouvelles d'un patient à chacun des membres de sa famille. Entendez-vous avec votre sœur!»

- Mais, vous ne trouvez pas qu'il serait plus logique de communiquer avec moi, plutôt qu'avec celle qui est à l'étranger ? Vous voyez bien que c'est moi qui s'occupe de ma mère! Si elle veut des nouvelles qu'elle m'appelle et je lui en donnerai.

- Nous ne mêlons pas des désaccords dans les familles. J'ai demandé à votre mère si elle

voulait parler à sa fille en France.

- Et, elle a dit?

- Qu'elle ne demandait pas mieux, qu'elle ne lui avait pas parlé depuis deux mois.

- Le plus simple, serait que le médecin me parle, à moi ! Et qu'en est-il du déclin de ma mère ? Elle allait mieux après l'onction des malades.

- A son âge, il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle baisse de nouveau. Il faudrait que vous parliez au médecin traitant, moi je ne peux rien vous dire.

Violène se dit que si sa mère mourait de son mal mystérieux, ce ne serait pas par manque d'effort de sa part. Elle ne laisserait pas la méchanceté, l'inconscience, ou la cupidité de sa sœur, et la paresse des soignants écourter les jours d'Anastasia. Violène se fabriqua des affiches pour le médecin traitant avec son nom et son numéro de téléphone en rouge et en gros caractères, et elle en colla au poste, dans la chambre de sa mère, et encore dans le corridor. Elle décida de ne pas en mettre dans la toilette

de l'étage.

Trois jours plus tard, Violène était assis près de sa mère, les larmes aux yeux, et découragée. Ne meurs pas, maman, disait-elle dans sa tête. Il y eut un mouvement dans la porte, et un médecin entra. «Vous êtes la fille de cette patiente?» demanda la médecin.

- Oui, et je suis fatiguée.

- Vos messages ont fini par attirer mon attention. Qu'est-ce qui ne va pas?

- Premièrement, ou en tout cas, ce qui bloque, c'est l'entêtement du personnel à contacter ma sœur en France, alors qu'on ne me dit rien et je suis tellement inquiète pour ma mère. Elle allait mieux, et elle s'est mise à décliner.

- Pour votre sœur, je ne sais pas, mais regardons le dossier de votre mère.

Le médecin ouvrit le volumineux paquet de feuilles couvertes de griffonnages médicaux et examina les plus récentes.

- Je vois ici qu'elle s'est plainte de gros maux de tête, et que nous lui avons fait passé un

encéphalogramme. Ah, et nous lui avons prescrit un médicament contre l'épilepsie.

- L'épilepsie! Ma mère n'a jamais fait d'épilepsie, et n'a jamais eu le moindre symptôme qui aurait pu faire croire qu'elle souffrait de cela.

- A-t-elle déjà fait des convulsions?

- Jamais! Et ici?

- En effet, elle a beaucoup de problèmes, mais pas celui-là.

- Mais, alors, pourquoi ne pas cesser de lui en donner? Vous voyez bien qu'elle est très affaiblie depuis qu'elle prend ce médicament!

- Mais, elle pourrait effectivement souffrir d'épilepsie.

Violène haussa les épaules d'exaspération.
«Alors, vous lui en donnerez!»

Le médecin réfléchit un peu et hocha la tête.
«Bon, je vais la sevrer, cela prendra deux jours.»

Le médecin examina encore un peu le dossier.

- Je fais mieux que cela, je vais déménager votre mère dans le département de gériatrie, où on prépare les patients âgés à un prochain congé.

Violène se sentit soudainement soulagée. Elle remercia le médecin, qui prit quand même le temps d'examiner une Anastasia à peine consciente. Ne t'inquiète pas, maman, pensa Violène, nous ferons tout ce qui est possible.

La fin du médicament mal à propos et le transfert en gériatrie aida Anastasia à se sentir mieux au bout de quelques jours. Violène voulut vérifier ce qui s'était passé. Anastasia sourit un peu gênée: «Je leur ai dit que j'avais des maux de tête, et que je voyais moins bien. Ils m'ont fait passer cet encéphalogramme, et ensuite j'ai commencé à prendre le médicament.» Violène soupira.

- Je crois qu'il faudrait que tu viennes demeurer chez nous. Cela fait plusieurs années que je dois me rendre chez toi le matin, quand tu sors d'une hospitalisation, et même plusieurs fois par jour. Je ne peux pas continuer comme cela. Si l'hôpital décide, tu vas te retrouver dans un petit appartement adapté. Tu sais que cela fait longtemps qu' Auxilia veut t'enfermer comme

cela! Elle a fait des pressions indues auprès de la travailleuse sociale lorsqu'elle a appris de cette dernière qu'il y avait possibilité que tu viennes demeurer à la maison. Après l'onction des malades et au moment où ton état de santé s'améliorait, cette dernière m'avait contactée et m'avait informée qu'il était préférable que tu ne retournes pas seule à la maison. Elle m'avait demandé «si j'avais déjà envisager cette situation»? Je lui avais répondu qu'une des possibilités était que tu viennes habiter à la maison.

- J'aime mieux aller chez toi, mais je ne veux pas déranger.

- Clément et moi nous avons déjà effleuré le sujet, je suis certaine qu'il voudra bien, surtout si je lui dis que c'est pour sauver Surah.

À la mention de son chat, Anastasia sourit encore.

C'est ainsi qu'après souper peu de temps après, Violène et Clément décidèrent de bien examiner les faits.

- Cela fait plusieurs années que je dois me

lever à six heures trente, me rendre chez ma mère, lui donner son déjeuner et ses médicaments. A midi, je dois lui préparer son dîner, et recommencer pour le souper. Vers vingt heures, je suis de retour chez elle, je lui prépare ses médicaments, son jus, et un verre d'eau pour la nuit. Cela continue pour des semaines quand elle sort de l'hôpital. L'année dernière, ce fut très pénible, elle ne s'alimentait plus, et elle passait presque tout son temps couchée.

- Tu allais la voir pour aider à combler sa solitude, aussi. La solitude est un grave problème pour les personnes âgées. Je n'ai pas hâte d'être rendu là.

- Ce n'est pas tout. Je lui allumais la télévision pour qu'elle puisse être au courant de l'actualité. Jadis, elle aimait beaucoup lire, mais depuis qu'elle a ses cataractes inopérables, elle ne peut plus lire. Cela lui a fait beaucoup de peine d'abandonner son abonnement à La Presse.

- Zénon a beaucoup aidé. Il lui préparait des repas, qu'elle mangeait avec beaucoup de plaisir. Il allait au marché pour lui acheter des

légumes frais.

– Oui, et je lui faisais un bon bouilli de fèves jaunes avec du lard salé.

– Qu'elle ne peut plus manger à cause des pierres à la vésicule biliaire !

– Elle ne peut plus vivre seule, et je ne peux pas passer les prochaines années à aller chez elle tous les jours. Il n'est pas question qu' Auxilia réussisse à l'envoyer dans un de ces affreux appartements !

Clément fit un sourire en coin. Il regarda Surah, qui était déjà pensionnaire depuis un bout. Le chat se tourna vers Clément, et bailla, comme pour dire, moi, en tout cas, je suis bien ici.

– La meilleure solution est évidemment qu'elle vienne ici. Tu pourrais t'occuper de ta mère, sans avoir à faire la navette chez elle.

– Je savais que tu le proposerais ! Elle sera en sécurité, et je n'aurai pas à m'inquiéter quand il y a tempête.

- Tu sais, j'ai un précédent. Mon père a gardé ma grand-mère pendant 25 ans. Je ne pense

pas que ta mère se rende à 118 ans.
Quoique.....

Comme deux vieux complices, en plus d'être des vieux amoureux, Violène et Clément se serrèrent longtemps.

Anastasia fut très satisfaite de savoir qu'elle avait un refuge assurée. «En plus, dit Violène, il n'y aura qu'une paire de mains pour aider à tes affaires. Je ne demanderai plus rien à Auxilia. »

Anastasia fit une moue : malgré tout ce qui s'était passé, elle n'aimait pas qu'il y ait de la mésentente entre ses enfants.

– Elle n'est pas méchante, mais elle a hérité des traits du mauvais côté de la famille.

– Il y a quand même une condition.

– Les frais ? Mon chat ?

– Mais non, tu n'auras qu'à payer ton épicerie, et Clément continuera à t'acheter ce que tu veux. La condition, c'est que tu puisses marcher, avec ta marchette cela va, mais pour te rendre à table, ou à la salle de bain. Je ne peux pas m'occuper d'une grabataire, et la

maison n'est pas faite pour cela du tout. Ici, tu te fais aider pour te lever, pour ton hygiène, pour retourner te coucher. Il faudra que tu te forces pour te remettre à marcher. La gériatrie, c'est un endroit de passage, comme le purgatoire.

– Et si je réussis, je pourrai aller au paradis !

Violène se mit à rire. Surah était peut-être au paradis des chats, avec Clément qui le gâtait autant que ses propres chats ! Mais elle ne doutait pas du courage d'Anastasia.

Noël à l'hôpital

Anastasia était réconfortée par l'invitation de Violène. Elle était naturellement anxieuse pour la suite de sa vie, car elle savait qu'elle vivait ses dernières années, mais maintenant elle pouvait compter sur un endroit protecteur, sur les bons soins de sa fille, et sur les folies de son tannant de gendre. Surah serait là, et n'est-ce pas que l'essentiel d'une maison est son chat ? Elle était bien décidée à reprendre pied, et à être prête à se déplacer seule dans sa nouvelle maison.

Le service de gériatrie est la dernière étape dans la récupération pour un patient. Le patient profite de beaucoup de services pour aider la remise en forme, physique et morale. A la fin du processus, le patient reçoit une recommandation. Il peut retourner dans sa maison, ou s'installer dans une résidence, ou, ultimement, être transféré dans un CHSLD.

Mais rien n'est simple. Au début de janvier, l'ergothérapeute responsable appela Violène.

– Votre mère est dans notre service depuis plusieurs semaines, et nous n'avons remarqué aucun changement de son état physique. Vous nous avez bien indiqué que vous étiez prête à la recevoir chez vous, à la condition qu'elle puisse se déplacer avec son déambulateur en toute liberté dans la maison. Actuellement, il faut l'asseoir dans son lit et lui soulever les jambes pour les déposer à terre. Il faut l'aider à se lever, l'accompagner à la salle de bain, et même l'aider à s'essuyer. Vous ne pourrez pas en venir à bout toute seule. Vous savez, le délai de réadaptation est écoulé. Il est temps de penser à la placer dans un CHSLD.

Violène resta interdite, et il lui fallut plusieurs secondes avant de reprendre son souffle. Elle refusait d'abdiquer, et se résigner à voir sa mère dans un centre où on ne lave pas les patients et où la nourriture est infecte lui était odieux. Mais tout à coup, elle revit sa mère dans son lit et une idée apparut.

– Comment voulez-vous qu'elle puisse aller à la toilette seule, lorsque les ridelles de son lit sont toujours montées ? Il est évident qu'à 92 ans, 93 ans bientôt, elle ne peut sauter par-dessus. Depuis son séjour, de toute façon, le personnel

de réadaptation a souvent été en vacances, et elle n'a pas eu tous les soins qu'elle aurait dû.

Il y eut un moment de silence, puis l'ergothérapeute reprit.

– Je n'avais pas remarqué que les ridelles de son lit étaient levées. Je vérifie cela et je vous recontacte cet après-midi. Demain matin, nous avons justement une réunion d'intervenants et nous en discuterons. Je vous rappelle demain matin.

Vers dix-huit heures, Violène rendit visite à sa mère. Anastasia resta songeuse quand elle lui raconta la conversation avec l'ergothérapeute. Elle comprit tout de suite cependant qu'elle devait prendre maintenant sa décision. C'était abrupte, mais si elle voulait venir vivre en convalescence chez Violène, il fallait qu'elle s'applique vraiment à maintenir un minimum d'autonomie. Son choix était radical : ou bien accepter de se faire aider pour le restant de sa vie dans un CHSLD, ou retrouver un peu d'autonomie et finir sa vie chez sa fille.

Le lendemain matin, Violène fut soulagée d'apprendre de l'ergothérapeute que l'équipe

lui donnait jusqu'au quatorze janvier pour gagner son minimum d'autonomie, compte tenu des vacances du personnel. De plus, les professionnels de la réadaptation baisseraient tout de suite les ridelles et n'interviendrait plus pour les besoins d'Anastasia.

Les jours suivants furent très difficiles pour Anastasia. Elle dut faire preuve de courage pour se lever, aller à la salle de bain, se recoucher, et aussi s'habiller sans aucune aide. Elle était déterminée à gagner cette bataille et à faire mentir les pronostics. Il n'était pas question de se retrouver dans un CHSLD. Ses efforts furent remarqués, et quand l'ergothérapeute rappela, ce fut pour annoncer des progrès et confirmer le projet de ramener Anastasia chez Violène. Il est certain, dit-elle, qu'un rétablissement est plus facile dans un milieu familial qu'à l'hôpital.

Le service de gériatrie était très convivial. Non seulement le personnel reconnaissait Violène, mais il la saluait et lui demandait des nouvelles. Violène en profitait pour visiter sa mère souvent, et pour l'encourager. Parfois, elle amenait avec elle les médicaments de sa mère, pour éviter au personnel la tâche de mettre et d'enlever la blouse stérile qui était encore

exigée. Anastasia avait un courage à toute épreuve, mais son corps avait quatre-vingt-douze ans, et il ne répondrait peut-être pas à la sollicitation. Même des jeunes qui ont vécu des traumatismes ne réussissent pas à retrouver toutes leurs forces d' avant.

Auxilia était retournée chez son ami de cœur en France, mais Violène sentait parfois que les méchancetés et les bruits malveillants qu'elle avait répandus dans l'hôpital la suivaient. La guérison d'Anastasia aurait été plus facile si Auxilia n'avait pas cherché à prévenir le personnel de l'hôpital envers sa mère. Le comportement semblait incompréhensible, mais il n'était malheureusement pas unique.

Pendant que Violène et Anastasie luttaienent pour retrouver la santé et le moral, Noël approchait. Il devint vite évident que ce Noël, Anastasia le fêterait à l'hôpital. Clément prit l'initiative d'acheter un sapin de Noël collable, que Violène et lui installèrent sur le grand mur de la chambre d'Anastasia, pour mettre un peu d'ambiance. Puis, il installa une décoration de vitrine dans l'unique fenêtre de la chambre. Pour compléter, Clément apporta aussi une petite crèche qu'Anastasia put installer sur sa

table de chevet.

Cependant, Anastasia fit remarquer à Clément qu'il manquait un personnage clé de la crèche, c'est-à-dire l'âne ! Clément ne dit mot, mais il fit méticuleusement le tour des boutiques, et ramena l'âne manquant, ce qui fit rire Anastasia de bon cœur. Mais, il manquait aussi la musique de Noël. Clément apporta un peu plus tard une boîte à musique à l'ancienne, qui jouait Sainte Nuit. Le temps de Noël fut aussi un moment de soulagement pour Clément, car on leva l'obligation de mettre un vêtement stérile, dont la gestion lui avait toujours échappé. Les tests d'Anastasia donnèrent tous des résultats négatifs.

Curieusement, ces jours à l'hôpital ramenèrent quelque chose de l'esprit réel de Noël. Le personnel devint plus chaleureux, et traitèrent Anastasia comme ils auraient traité leur propre mère. Clément, Violène, et le personnel étaient comme la famille d'Anastasia. Entre le sapin collé, la boîte à musique, les chocolats que Clément passait en contrebande, et aussi les décorations qui avaient été installés à l'étage, Anastasia semblait presque heureuse, et le Noël à l'hôpital devenait un Noël d'amour,

comme les anciens Noël's quand la joie de se revoir n'avait pas été remplacée par les publicités bruyantes à la télévision.

Quelques jours avant Noël, alors que Clément et Violène discutaient avec Anastasia, le téléphone du poste situé juste devant la chambre se mit à sonner. De la chambre, on entendait très bien ce que disait l'infirmière à la personne au bout du fil.

–Oui, votre mère est en mesure de vous parler.

– ...

–Je le sais, sa chambre est devant moi, elle a de la visite, je l'entends rire et parler.

Soudainement, l'infirmière questionna Violène.

–Qui êtes-vous en fonction de la patiente ?

–C'est ma mère !

L'infirmière reprit l'acoustique.

–Voulez-vous parler à votre sœur ?

–...

L'infirmière raccrocha et entra doucement dans la chambre. «Votre fille, la Française, arrivera demain, mais elle sera trop fatiguée pour vous visiter. Elle viendra après avoir pris une journée de repos. »

L'infirmière fit un clin d'œil à peine perceptible à Violène. «Je lui ai demandé si elle voulait parler à sa sœur, et elle a répondu d'un ton exaspéré, Oh, non, pas elle ! Il faut croire qu'il y a un gros héritage en jeu?»

Violène resta sans mot devant cette situation loufoque. Clément haussa les épaules à l'adresse de l'infirmière. L'infirmière constata que Violène était mal à l'aise face à la remarque de l'héritage et elle ajouta : «Nous voyons bien des situations à peine croyables, ici, avec les personnes âgées et leurs enfants.»

Il semblait que l'effet néfaste des murmures d'Auxilia s'était évanoui. Le personnel comprenait la situation d'Anastasia, ainsi que les efforts que faisait Violène pour préparer sa mère à s'installer chez elle. Le personnel du service de gériatrie méritait des remerciements. Ils écoutaient les personnes âgées, et les protégeaient quand cela était nécessaire, trop

souvent malheureusement contre leurs propres enfants. Violène trouvait cependant triste que sa mère eut besoin de protection contre Auxilia. On préfère penser que cela n'arrive qu'aux autres.

A deux jours de Noël, Violène prit en main la bonne humeur de sa mère. Elle contacta son coiffeur pour qu'il vienne lui couper et coiffer les cheveux, pour qu'elle reçoive sa visite de Noël en beauté. Après avoir vérifié avec l'infirmière de l'étage que cela pouvait s'imbriquer avec les horaires des divers intervenants, Violène fixa un rendez-vous avec le coiffeur.

La veille de Noël, donc, tôt, le coiffeur s'amena avec son lavabo portatif. Violène, toujours habile de ses mains, réussit à brancher le petit lavabo au lavabo de la salle d'eau de la chambre. Ainsi, le coiffeur réussit à laver les cheveux d'Anastasia pendant que celle-ci demeurait assise dans son fauteuil. En déplaçant le fauteuil, avec beaucoup de rires, le coiffeur n'eut aucun mal à lui couper, peigner, et sécher les cheveux sans embûche. Après le départ du coiffeur, Anastasia était rayonnante malgré une grande fatigue. Elle anticipait avec

un grand bonheur la visite d' Auxilia, celle de son seul fils Adélard, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs mois à sa grande tristesse. Elle verrait probablement aussi les enfants d' Adélard, et le fils d' Auxilia. Entre temps, Auxilia lui avait décrit son projet de réveillon, et l'avait assuré que tout le monde serait là. Violène quitta sa mère très satisfaite, et Anastasia se prépara à faire une bonne sieste afin d'être en forme pour la visite.

Vers seize heures la veille de Noël, Clément et Violène décidèrent de rendre visite plus tôt à Anastasia, afin de pas faire ombrage à Adélard et sa famille, ainsi qu'au fils d' Auxilia lors de leur visite. Clément et Violène voulaient lui apporter un peu de joie et aussi vérifier qu'elle allait bien. L'esprit de Noël flottait à l'étage, et le personnel était souriant et blagueur. Mais Anastasia était plutôt triste.

« Je n'ai pas eu de visite, ni d'Auxilia, ni des autres » dit-elle à voix basse.

Violène et Clément se regardèrent. Il était dix-huit heures et les visites se terminaient à vingt heures. Violène ne pouvait tout de même pas croire que son frère et sa sœur se

comporteraient en imbéciles, ou pire, en ingrats, alors que leur mère avait toujours été disponible pour eux, ainsi que pour ses petits-enfants. Pourtant, Violène essaya de ne pas imaginer le pire. Surtout, elle ne voulait pas souligner à sa mère ce qui semblait trop évident, que ni fils, ni fille, ni petit-fils, ni personne ne viendrait la voir.

Après le départ de Clément et de Violène, Anastasia, seule dans sa chambre et ne trouvant pas le sommeil, pensa qu'elle aurait dû demander à Violène de lui préparer des enveloppes avec des chèques de cinquante dollars, qu'elle pourrait remettre à ses petits enfants lors de leur visite. Elle savait que les enfants d'Adélard étaient conviés pour le réveillon chez Auxilia la veille de Noël. Elle se disait que le seul temps disponible pour la visiter était maintenant. Clément et Violène avaient quitté Anastasia à dix-huit heures.

Violène et Clément ne purent que rentrer. Violène partagea ses appréhensions, mais Clément ne trouva pas de mots rassurants ou d'hypothèse encourageante. Violène se concentra sur la préparation des crudités et des entrées pour le lendemain, le jour de Noël,

quand la famille se réunirait pour un joyeux repas des Fêtes. Du moins, une partie de la famille, Zénon, son fils, et Eve, se réuniraient pour un joyeux repas des Fêtes.

Le lendemain matin – Noël ! – Violène commença par téléphoner à sa mère. Elle lui souhaita Joyeux Noël, mais il était clair au ton triste et la voix basse que ce n'était pas un moment très joyeux pour Anastasia, elle qui était hospitalisée depuis deux mois. Elle avait espéré toute la journée précédente qu'elle verrait son fils, sa fille, ses petits-enfants. Violène essaya de la rassurer, après tout, c'était Noël ! Mais la noire pensée la pénétrait: «nous sommes une famille dysfonctionnelle, une partie de la famille réveillonne chez Auxilia, et l'autre vient à un souper de Noël chez moi.» Chaque moitié excluait d'inviter l'autre, et les contacts étaient bien établis que pour Auxilia, il n'en serait jamais question.

Mais Violène décida que sa mère aurait au moins une joie pour Noël. Tout d'abord, elle vérifia au poste du service de gériatrie si les visites étaient permises le jour de Noël hors des heures normales de visite. Au poste, on assura que c'était tout à fait possible, et même que

c'était prévu. La technologie a parfois du bon. Violène resta en contact par textos avec Eve et avec Médard, le fils de Zénon. Ils voulaient tous les deux visiter leur grand-mère le jour de Noël.

À Médard, Violène confirma la liberté de visite, et ils s'entendirent qu'en arrivant en ville Médard amènerait ses enfants à la maison, car ceux-ci étaient encore un peu jeunes pour une visite à l'hôpital. Eve fut avisée qu'à son arrivée à la maison, elle prendrait en charge une assiette pour sa grand-mère. Violène l'avait remplie d'une tranche de dinde nappée, d'une belle boulette de pommes de terre en purée, d'une lame de tourtière, de la farce bien sûr, et d'un œuf farci aux crevettes.

Médard arriva assez tard, ne dérogeant pas à ses mauvaises habitudes. Ses enfants s'installèrent avec leurs jeux vidéo, pendant qu'il repartait avec Eve et l'assiette de leur grand-mère. Zénon avait passé chez Anastasia en après-midi. Il arriva le dernier, mais il comprit en voyant ses petits-enfants que son fils était déjà là. Zénon confirma à Violène l'état de découragement d'Anastasia, ce qui n'aidait pas à donner un sentiment de joie de Noël.

Mais on chercha à garder l'esprit de fête. Il ne fallait pas se laisser démoraliser par le comportement atroce d' Auxilia et de son désir de faire du mal à sa mère. Zénon, Clément et Violène devisèrent sur les derniers événements, tout en sirotant qui un Dubonnet, qui une bière artisanale pour Zénon. On grignotait les amuse-gueule, on croquait les crudités préparées la veille, tout en se laissant illuminer par l'arbre de Noël artificiel, à cause des allergies, dont les lumières blanches se reflétaient dans les décorations bronze, or, et vert qui ornaient l'arbre.

Zénon commençait sa deuxième bière, les autres entamaient leur deuxième Dubonnet quand Médard et Eve revinrent de l'hôpital. Animés par leurs apéros, Zénon, Violène et Clément blaguèrent en prétendant que tous les amuse-gueule avaient été consommé. Eve regarda sa mère avec les yeux que les enfants réservent à leurs parents, pour dire «Je ne suis pas une autruche.....». L'heure avançait, alors il fut convenu de distribuer les cadeaux aux enfants avant de se mettre à table. Pendant ce temps. Médard et Eve se mirent à jour dans les amuse-gueule et les apéros. Ils relatèrent en quelques mots leur visite à leur grand-mère, et

confirmèrent la déception de celle-ci de ne pas avoir eu de visite d'Adélard pour le jour de Noël. Eve s'était amusée, et avait amusé sa grand-mère, avec des blagues sur tout et rien. Malgré cette tristesse qui planait, le souper se déroula comme un vrai souper de Noël, avec joie et même un peu d'enthousiasme. Après le départ des convives, Violène et Clément firent la vaisselle, passèrent la balayeuse, et terminèrent le ménage d'usage afin d'être libre le lendemain.

Violène se leva quand même tôt, vers cinq heures, beaucoup trop tôt pour appeler sa mère. Elle se prépara un café et fit un brin de lecture en essayant de ne pas penser à son frère et sa sœur, qui traitaient leur mère comme si elle était déjà décédée. Vers huit heures, n'y tenant plus, Violène téléphona à la chambre d'Anastasia. Elle répondit au deuxième coup, et elle semblait plus sereine, et plus en contrôle d'elle-même que la veille.

-Auxilia m'a appelée, en après-midi à Noël, pour me raconter son réveillon. Adélard est allé coucher dans ma maison, même Chilpéric était venu de France et il a couché chez sa tante Auxilia. Elle a envoyé son fils couché à l'hôtel,

ce qui me semble un peu le monde à l'envers. Adélarde et Chilpéric étaient repartis le midi. Comme tout le monde était trop fatigué, ils n'ont pas pu venir me voir. Elle a parlé de venir en après-midi, mais je lui ai dit que c'était inutile, car Eve, Médard et Zénon venaient me voir.

– As-tu aimé le souper que Eve t'a apporté ?

– Oui, c'était très bon et j'ai tout mangé devant eux. J'ai beaucoup apprécié leur présence, et de pouvoir manger en leur présence m'a permis de revivre quelque chose des Noël quand je recevais tout le monde. Cela m'a fait un bon moment.

–Tu dois être fatiguée, ce matin, c'était une grosse journée pour toi. Tes forces sont loin d'être revenues.

– Oui, un peu, mais c'est ce qu'on appelle une bonne fatigue. Et chez vous, le souper de Noël ?

–Tout a bien été. Les enfants étaient contents, Zénon a fait des blagues hors-sujet et Clément a renchéri avec ses commentaires.

–Oh, mes médicaments, et je pense mon

déjeuner, arrivent. Je dois te laisser.

–D'accord, nous irons te voir ce soir. Si tu as un problème, n'hésites pas à téléphoner.

Violène raccrocha, songeuse. Anastasia avait répondu sèchement à Auxilia, pour lui montrer de l'indifférence. C'était son moyen pour se défendre. Elle qui ne dit jamais rien de peur que la chicane éclate ! Quelle tristesse d'en être rendu là, un jour de Noël. Elle avait failli mourir, elle avait subi les effets négatifs des médicaments, et elle devait reprendre contrôle de ses forces et de ses déplacements. Nous vivons une grande noirceur, pensa Violène, et cela vient de notre propre famille.

L'arrivée de janvier

Janvier est toujours un mois très froid, et cette journée-là voulait battre des records. Violène était à l'œuvre dès cinq heures pour déglacer l'entrée extérieure, ce qu'elle réussit au prix d'une heure d'efforts. Puis, vers huit heures trente, la grande auto de Zénon se glissa dans l'entrée et Violène s'empessa de pénétrer dans l'habitable réchauffé.

A l'hôpital, Anastasia attendait patiemment, assise dans le fauteuil de la chambre. Elle était habillée et tenait son manteau de fourrure sur ses genoux. Elle sourit à Zénon et à Violène quand ils arrivèrent dans la chambre. Violène la poussa vers l'ascenseur dans un fauteuil roulant, tandis que Zénon se hâtait pour approcher la voiture de la porte. Il fallait aussi garder l'intérieur de la voiture au chaud, car il y avait longtemps qu'Anastasia n'était pas sortie au froid, surtout un froid tueur comme ce matin-là.

La voiture de Zénon était spacieuse, donc

Anastasia pouvait s'installer sur la banquette avant sans trop de cabrioles, pénibles à son âge et dans son état. Violène se félicitait du bon déroulement de l'expédition jusque-là. Une fois le fauteuil roulant revenu en gériatrie, et les remerciements distribués, c'est avec beaucoup de soulagement que les pneus de Zénon crissèrent dans la neige vers la maison de Violène.

Mais l'étape la plus difficile serait de réussir à entrer dans la maison, en passant l'entrée glacée et les marches incertaines. Comme la voiture de Zénon s'immobilisait dans l'entrée, Clément arriva pour jouer son rôle d'assistant. Violène se dépêcha d'entrer, et de préparer le déambulateur de sa mère à la porte d'entrée. Encadrée entre Zénon et Clément, Anastasia avançait lentement dans l'escalier. Une marche, puis deux. Ensuite, elle arrêta un instant, pour reprendre son souffle malgré le froid. Elle avait fait tant d'efforts, à l'hôpital, puis dans la voiture, et maintenant il lui manquait des forces. Elle franchit une troisième marche, et même la quatrième, et elle avança péniblement d'une dalle à l'autre. Ses soutiens sentaient qu'elle faiblissait. Au seuil de la porte, ses forces ne suffirent plus, et elle glissa par terre,

malgré les efforts de Zénon et de Clément pour la soutenir. De peine et de misère, un peu traînée par ses deux gendres, Anastasia réussit à ramper jusqu' à l'intérieur. Violène et les deux autres se regardèrent, sidérés. Elle gisait trop molle pour être relevée, et personne des trois ne savait comment gérer cette situation. Elle était à peine appuyée sur le pied d'un fauteuil, et faisait face à l'horrible possibilité qu'elle devrait retourner à l'hôpital et attendre une place dans un CHSLD. Violène avait mal pour sa mère, elle essayait de ne pas se laisser envahir par la peur ou la panique, mais elle sentait combien la situation était dramatique.

Au bout de quelques minutes, Violène se rappela de sa voisine infirmière, qui pourrait probablement aider. Les infirmières, Violène le savait de sa sœur Victoria, apprennent des techniques pour aider et supporter les patients. Vite, elle composa le numéro, en se concentrant et en espérant très fort que sa voisine serait chez elle. Au troisième coup, Véronique répondit, et Violène se sentit déjà soulagée. Elle expliqua à sa voisine ce qui se passait, en essayant d'être calme et disciplinée, et pour ne pas ajouter à l'angoisse de sa mère.

Véronique, ce matin-là, était en pyjama, avec son café, et écrivait ses pensées, un passe-temps apprécié. Mais elle accepta tout de suite de venir au secours de Violène et d'Anastasia, en se donnant le temps de bien s'habiller contre le froid. Il ne fallut que cinq minutes pour que Véronique sonne à la porte, efficace et disponible comme d'habitude. Anastasia reposait toujours sans force au pied du fauteuil. Au salut de Véronique, elle sourit et l'assura d'être très confortable. Véronique rit devant cette preuve que le moral était bon.

Véronique prit l'opération en charge. «Zénon et Clément, prenez chacun un côté, sous le bras. A trois, vous soulèverez et la glisserez sur le fauteuil. Violène, et moi allons mettre chacun un pied devant un de ses pieds pour qu'elle ne puisse pas glisser. » En un mouvement, Anastasia était assise dans le fauteuil. Quand quelqu'un a les compétences adéquates, tout semble facile. Grâce à celles de Véronique, ils avaient pu ressusciter Anastasia. Elle repartit chez elle sous les remerciements, et les bénédictions, chaleureux.

Mais tout n'était pas réglé. Il fallait maintenant s'assurer qu' Anastasia soit capable de marcher

jusqu'à sa chambre. Violène commença par lui aider à retirer son manteau. Anastasia avait tellement transpiré, à cause de sa faiblesse et des efforts depuis l'hôpital que ses vêtements étaient trempés. Violène attendit anxieusement que sa mère réunisse la force de se rendre à sa chambre, car elle voulait la libérer au plus vite de ces vêtements humides.

Il fallut quand même une demi-heure à Anastasia à se préparer pour marcher jusqu'à sa chambre. Elle était nerveuse, et rassemblait ses esprits pour accomplir cette étape. Prenant tout son courage, elle s'agrippa à sa marchette pour se lever, puis elle réussit un demi-tour pour se rendre à pas lents vers sa nouvelle chambre.

Il s'agissait de la chambre d'Eve, qu'elle n'occupait plus que pour de rares visites. La sortie d'Anastasia n'avait été confirmée que trois jours avant la date, et Violène avait été obligée de réagir rapidement pour que la chambre soit accueillante et qu'elle propose une certaine quiétude qui tenait compte des goûts personnels d'Anastasia. Il n'y avait pas eu de temps pour refaire la décoration ou peindre la chambre, mais Violène savait que sa mère

appréciait beaucoup la décoration existante. Les murs étaient d'un vert égyptien et les moulures étaient d'un beau bronze. Une large moulure faisait le tour de la chambre juste sous le plafond, et sous la moulure Violène avait posé une tapisserie gaufrée, peinte d'un vert très pâle pour accentuer la luminosité. Autour du ventilateur du plafond, avec son luminaire, Violène avait aussi collé des fleurs découpées d'un papier peint, pour former une sorte de cadre autour du plafonnier. L'ensemble était à la fois classique et original.

En retirant le bureau d'Eve, qu'elle n'utilisait plus depuis la fin de ses études, il devint possible de déplacer la commode près de la fenêtre, et d'installer le fauteuil qu'Anastasia avait apporté de sa maison près du lit. Sur un mur, derrière le fauteuil, Violène avait suspendu une photo de Philippe avec son bébé, pour qu'Anastasia voit le dernier né de sa descendance. A la tête du lit, des tableaux d'œuvres égyptiennes accrochées pour Eve continuaient à attirer les regards, tandis qu'à la droite se trouvait une galerie de photos montrant Eve entre trois ans et seize ans. Au dessus du meuble de la télévision, en face du lit, il y avait une photo de Victoria avec son mari

et ses deux fils. C'était la dernière photo de la famille avant le décès de Victoria. Victoria l'avait donné à la sœur d'Anastasia, la religieuse, et la photo était revenue à la famille à sa mort. Non seulement c'était le dernier souvenir de Victoria, mais comme elle et son mari étaient les parrains d'Eve, la photo faisait du bien dans sa chambre. Anastasia aurait ainsi plusieurs photos de ses enfants et petits-enfants, même s'il en manquait plusieurs.

Eve avait demandé un futon pour sa chambre, pour que la chambre soit à la fois un petit salon et un endroit pour dormir. Anastasia n'aurait pas pu dormir sur un futon, alors Violène avait trouvé une astuce pour régler ce problème rapidement. Anastasia avait récemment acheté un matelas qui était de la même dimension que la base du futon, c'est-à-dire un lit double. En ouvrant en permanence la base, et en remplaçant le futon par le matelas, Anastasia avait un lit. Avec le matelas, et le fauteuil, elle avait une chambre très confortable où elle pouvait regarder la télévision en toute intimité.

Pour compléter, Violène installa deux tables de chevet en marbre, également des souvenirs de Victoria. Elle acheta deux petites lampes tactiles

pour que sa mère puisse avoir de la lumière simplement en touchant la lampe, car ses mains manquaient de force pour faire fonctionner un commutateur. Pour le lit, Violène dénicha une literie bronze et ivoire, pour harmoniser avec les teintes de la chambre. La chambre était lumineuse et apaisante, l'espace était aménagé pour la liberté et le confort, et les vêtements d'Anastasia, ainsi que ses articles de toilette et ses objets personnels, étaient déjà en place.

Quand Anastasia vit sa chambre, son regard s'illumina, et elle s'empressa de souligner combien elle trouvait sa chambre belle et harmonieuse. Elle avait toujours aimé la décoration de la chambre d'Eve, et malgré les émotions pénibles autour de son arrivée, la chambre lui donnait un sentiment d'accueil, la chambre disait : «tu es ici chez toi.» Violène se dit, mission accomplie, au moins en ce qui concerne l'accueil. Elle aida sa mère à enfiler une robe de nuit douillette, pour aider à évacuer le stress. Ensuite, elle apporta un verre de jus, pour s'hydrater et se revigorer. Anastasia mangea aussi la moitié d'un œuf farci aux crevettes. Elle ne se fit pas prier pour s'étendre pour une sieste bienfaisante. Après toutes les

péripéties du début de l'arrivée, les mots n'étaient pas assez forts pour exprimer la quiétude et la satisfaction de la voir détendue et au repos. Anastasia pourrait se déplacer avec son déambulateur, elle serait confortable dans sa chambre, et beaucoup d'anxiété disparaîtrait.

Vers quinze heures, Anastasia se leva et vint s'installer dans le fauteuil de Violène au salon, fauteuil qui serait le sien quand elle se joindrait à Violène et Clément pour parler. Comme elle prenait place, le téléphone sonna. Violène vérifia l'afficheur pour constater que c'était Auxilia. Anastasia prit le téléphone, s'attendant sans doute à quelques bonnes paroles et des vœux de réconfort. Violène entendit sa mère dire au téléphone, «Je suis arrivée depuis neuf heures trente », puis elle alla s'affairer dans la cuisine pour le souper. La conversation dura environ une demi-heure.

Lorsque Anastasia raccrocha, elle appela, «Violène !», d'une voix tremblotante. Violène rejoignit sa mère dans le salon, et il était évident qu'elle était sous le coup d'une grande émotion, «Savais-tu, dit elle, qu' Auxilia, Adélard, et Adrien, ont profité de mon

déménagement ici pour visiter ma maison et repartir avec mes meubles, une partie de ma literie, et probablement toute ma bonne vaisselle ?» Violène sous le choc ne put que répondre, «Non». Anastasia venait de subir un choc, et elle aurait pleuré, mais elle disait d'elle-même, «À mon âge les larmes ne veulent plus sortir.»

Elle sortait d'un séjour d'au moins trois mois d'hospitalisation. Elle venait selon elle récupérer chez sa fille. À peine quelques heures après sa sortie, un couperet tombait et le retour dans sa maison devenait impossible.

Violène sentit toute la fatigue et l'anxiété de la journée l'envahir. Elle avait senti les pensées destructives de son frère et de sa sœur, mais elle avait attribué ces sensations à la crainte de ne pas être à la hauteur pour installer sa mère. Elle se souvint du comportement d' Auxilia, depuis son retour de Paris, à l'hôpital dans la chambre de sa mère. «Je voudrais cette table », geignait-elle. «Tu m'as promis un fauteuil», gémissait-elle encore. Elle avait profité du fait que toute l'attention d'Anastasia et de Violène, et des autres, soit fixée sur le déménagement pour piller la maison. Violène pensa tristement

à sa mère, qui venait s'installer en convalescence chez elle, pour apprendre en arrivant qu'elle n'avait plus de meubles, plus de vaisselle, et plus de literie. Au moins, pensa Violène ironiquement, ils n'ont pas pu partir avec la maison!

Les pirates

Anastasia était désespérée face à cette réalité non-prévue, et, pour elle, imprévisible, même dans ses rêves les plus pénibles. Elle devait affronter cette tragédie, au moment même où elle sortait de l'hôpital. Violène n'avait pas de mots, et elle se demandait comment faire pour aider sa mère à traverser ce deuil. Au fond d'elle-même, Violène n'était pas préparée à faire face à autant de méchanceté de la part d'Auxilia, qui n'avait cessé de harceler sa mère pendant son hospitalisation.

Anastasia demeura coite, après avoir surmonté une énorme angoisse lors de son arrivée, alors qu'elle ne savait plus si elle pourrait marcher ou si elle devrait retourner à l'hôpital. Ce soir-là, elle avait une boule dans la gorge qui l'empêchait d'avaler le moindre souper. Toute l'éducation d'Anastasia, et au fond son caractère, la poussait à éviter les conflits. De plus, rien n'aurait pu la préparer à faire face au problème d'être abusée par ses propres enfants, qu'elle avait toujours choyé. Clément et

Violène se demandaient aussi comment ils pouvaient réagir, sans envenimer la situation. Anastasia ne cessait de se demander pourquoi Auxilia et Adélard avaient agi ainsi, mais ni Clément ni Violène ne pouvait proposer de réponse, étant tout aussi perplexes qu'Anastasia.

Clément essaya de détendre l'atmosphère en parlant de sujets qui n'avaient rien à voir avec les préoccupations d' Anastasia, qui se sentait trahie par ses enfants. Heureusement, il réussit à la faire rire, et les trois purent discuter et blaguer sur tout et rien. Vers vingt-et-un heures, cependant, il devint évident qu'elle était épuisée. Violène lui proposa d'aller se coucher, et après une telle journée, Anastasia accepta. Elle réussit aussi à manger un petit pudding au caramel avant de se diriger vers sa chambre pour sa première nuit dans sa nouvelle maison.

Clément et Violène se retrouvèrent seuls au salon, à se demander quelle sorte de personne pouvait agir ainsi avec sa mère. La journée n'avait pas été une sinécure pour eux non plus, car ils avaient vécu toutes les étapes de la détresse d' Anastasia, son impuissance et son incompréhension devant les événements, et la

stupeur face au comportement inapproprié d' Auxilia et d' Adélard. Comment comprendre ce qui avait pu les pousser à des gestes d'une telle bassesse ? Comment des enfants qui ont tout reçu de leur mère peuvent-ils la voler? Il n'y avait aucun doute qu' Anastasia avait été victime d'un vol. Ni Clément, ni Violène ne voyait comment trouver une solution à une telle énigme, d'autant plus qu'ils n'avaient pas été au courant de ce qui se tramait. Finalement, Violène suggéra que le mieux était de se coucher, car on ne savait pas quelle sorte de nuit passerait Anastasia, ni quel serait son état d'esprit le lendemain matin.

Violène est une matinale: Clément lui dit qu'elle se lève en pleine nuit ! A cinq heures, elle était déjà debout prête à affronter une nouvelle journée. En passant devant la chambre d' Anastasia, elle vérifia d'un regard si tout allait bien. Malgré les déceptions de la veille, elle semblait dormir paisiblement: les vieillards sont un peu comme les enfants, ils tombent de sommeil quoi qu'ait pu être leur journée. Violène était prête à réagir si sa mère n'avait pas dormi, en lui parlant pour l'apaiser. Elle alla chercher le journal du matin dans la boîte aux lettres, et elle comprit que la journée serait

aussi froide que la veille. Ensuite, elle se rendit à la cuisine pour mettre en marche la cafetière, que Clément avait préparé selon son habitude, malgré l'émoi de la journée. Violène retourna au salon avec son café, et commença à lire le journal, en essayant de ne pas faire de bruit qui écourterait le sommeil de sa mère. Concentrée dans sa lecture, elle ne remarqua la présence de sa mère que lorsque celle-ci était déjà assise dans son fauteuil. Malgré le déambulateur, Anastasia était la discrétion même.

Violène déposa son journal et demanda à sa mère si la nuit avait été reposante, et elle lui proposa un bon jus d'orange pour commencer la journée. Anastasia accepta, et Violène déposa un verre sur la table à journaux qui séparait leurs fauteuils. Anastasia but un peu de jus, puis elle secoua la tête.

– Je doutais de pouvoir dormir, mais tant de fatigue m'a obligée à m'endormir. Je ne comprends absolument pas ce qui a motivé Auxilia et Adélard à vandaliser ma maison. Quand Auxilia est revenue de Paris, alors que j'étais hospitalisée, elle m'a demandé si elle pouvait prendre mon mobilier de cuisine, et si elle pouvait apporter mon mobilier de chambre

pour Philippe, mais il n'a jamais été question qu'elle aille les chercher dans l'immédiat. Si elle en avait parlé, je l'aurais avisée que je n'étais pas rendue à me départir de mes biens matériels. Dépendant de mon rétablissement, j'espérais retourner vivre dans ma maison. L'hôpital m'a bien dit que je venais ici en convalescence.

– Effectivement, c'est ce que nous avons compris.

– J'ai l'impression qu'ils viennent de me voler ma vie ! Tout ce que j'avais, je l'avais choisi minutieusement, et voilà qu'en quelques minutes je n'ai plus rien, sauf mon matelas, mon fauteuil, le réfrigérateur que je t'ai demandé d'apporter ici. Il y a aussi Surah, pauvre minou, dont tu as bien voulu t'occuper depuis des mois.

– Maman, si j'avais un conseil à donner, ce serait de demander à Auxilia si tu l'avais autorisée à prendre tes meubles, ta vaisselle, ta literie, et tout ce qui leur tombait sous la main.

– Je ne veux pas faire de chicane !

– Mais, maman, qui est blessée actuellement ? Tu me fais penser à un petit oiseau qui aurait une aile brisée. Je pense que dans la vie il ne faut pas tout accepter, et qu'il est important de faire part à qui de droit que tu ne cautionnes pas leur comportement. Ils ont posé un geste répréhensible, et inacceptable. Si tu ne dis rien, c'est à toi-même que tu fais du mal, et je ne crois pas que ton silence t'aidera à te rétablir. Personne n'a le droit de s'approprier indûment des biens d'une autre, il y a quand même des limites !

– Oui, mais ils l'ont fait, que puis-je faire maintenant ?

– Il est vrai qu'ils ont agi sans tenir compte de toi, comme si tu n'existais plus, mais pour éviter qu'ils fassent d'autres dommages, tu devrais parler à Auxilia.

Anastasia demeura silencieuse. Violène sentait sa détresse, et son cœur était lourd. Pour alléger un peu l'atmosphère, elle essaya de parler de sujets plus légers, comme les oiseaux qui venaient prendre leur pitance d'hiver dans la mangeoire près de la porte. Vers sept heures, Violène proposa à sa mère de l'aider à prendre

un bonne douche. Anastasia rêvait d'un bon bain. Depuis trois mois et demi, à l'hôpital, elle n'avait pas eu l'occasion de vraiment se laver. On la lavait à la débarbouillette, quand un préposé en avait le temps. Mais, il y avait un os : le bain chez Violène était surélevé sur un podium, et il était très profond. Jamais Anastasia ne pourrait franchir un tel obstacle. Le choix s'imposait: la douche ou rien. Anastasia avait encore du courage, et elle marcha d'un pas aussi résolue que possible vers la douche immense. Violène aida sa mère à franchir le seuil de la douche et à s'asseoir sur la chaise prévue à cet effet. Violène s'assura que l'eau était à la bonne température pour ne pas ébouillanter Anastasia qui était déjà nerveuse de devoir prendre une douche, elle qui avait pris un bain pendant toutes ces années. Elle dirigea le jet d'eau sur sa mère, lui lava le dos, et Anastasia prit la relève pour compléter la tâche. Pendant qu'Anastasia terminait sa toilette, Violène choisit un ensemble de nuit, robe et robe de chambre rose et une grande serviette qu'elle plaça ensuite dans la sècheuse. Quand Anastasia eut terminé de se savonner, Violène prit la pomme de douche, rinça sa mère, et alla chercher la serviette et les

vêtements d'Anastasia dans la sècheuse tout en lui portant assistance pour la sécher et enfiler ses vêtements. Anastasia fit remarquer à Violène à quel point elle apprécia sa serviette et ses vêtements chauds, geste pourtant anodin.

Après ce traitement de faveur, sa mère se sentit détendue et prête à prendre ses médicaments et son déjeuner. Après un bon moment passé au salon, à manger un peu, elle décida de retourner dans sa chambre pour se reposer un peu. Elle ne pouvait se remettre de ses émotions sans un peu de temps de repos.

Anastasia se leva pour dîner un peu, et partager la vie de sa fille et de son gendre, assise dans le salon. Pendant ce moment de détente, le téléphone sonna. C'était encore Auxilia qui voulait parler à sa mère. Violène comprit qu'Anastasia expliquait quelque chose à Auxilia, mais que cette dernière ne semblait pas comprendre, ou même écouter. Anastasia remit le combiné à Violène, en signifiant par gestes, parles-lui ! Violène n'avait pas parlé à Auxilia depuis plusieurs mois, mais elle ne pouvait pas refuser et ajouter au stress de sa mère. La voix d' Auxilia était haute, et énervée, et elle parlait avec des notes discordantes.

– Salut, Violène, comment vas-tu ?

Violène ne savait plus comment réagir. Quel ton fallait-il prendre avec Auxilia, qui avait tout fait pour court-circuiter ses interventions auprès de sa mère lors de son hospitalisation ?

– Je vais bien. Et toi ?

– Hier, pour t’aider, Adélard et moi avons vidé la maison.

Tout sonnait faux. Violène savait bien que c’était un mensonge, et que s’il y avait eu une évaluation de la meilleure manipulatrice, Auxilia aurait été reçue avec grande distinction. Violène reprit son souffle avant de répondre.

– Quoi ??

– Oui, pour t’aider. Tu gardes maman et nous voulions te soulager de cette responsabilité.

Violène se dit, Quelle empathie et quelle générosité ! Pourtant, Auxilia devait savoir que Violène n'avait pas de « poignée dans le dos », comme le dit l'expression populaire. Même si elle était outrée par le comportement de sa sœur, et de son frère, Violène se dit qu'elle

resterait calme et diplomate au téléphone, car sa mère n'avait pas besoin de jouer encore dans ce mauvais film.

– Merci, pour toute l'attention que vous m'avez portée.

A l'autre bout du fil, Auxilia vivait un doute, entre son ego et son bon sens. Toujours mal à l'aise de devoir exprimer des sentiments qu'elle ne vivait pas, elle s'est mise à parler de banalités, comme d'habitude.

Violène voulait raccrocher, et vite, alors elle s'excusa en affirmant que sa mère l'appelait pour quelque chose.

Ouf... Violène avait bien des choses à dire à sa sœur, mais ce n'était évidemment pas le bon moment. Quand elle eut raccroché, sa mère semblait avoir oublié les outrages d' Auxilia, et elle fit remarquer qu' Auxilia était de bonne humeur. Violène s'empressa de répondre par l'affirmative.

Anastasia se sentait chez elle dans la chambre d'Eve, et, malgré les événements négatifs de la première journée, Clément et Violène se

sentaient rassurés. Mais le troisième jour, Anastasia répondit au téléphone, et parla brièvement à Auxilia. Puis, elle remit cette-fois encore le combiné à Violène. Auxilia semblait encore de bonne humeur.

– Maman a l'air heureuse chez toi, et elle semble bien s'adapter.

– Il ne faut pas oublier qu'elle est en convalescence ici.

– Mais, elle ne pourra retourner chez elle ?

– C'est évident, maintenant que tu as vidé sa maison. J'aimerais te faire remarquer, quand tu m'as dit que vous aviez fait cela pour m'aider, je n'y ai pas cru une seconde !

– Mais, comment cela ?

– Intuitivement, je savais ce qui se passait.

– C'est-à-dire ?

– Alors que vous étiez en train de voler maman, je sentais comme des coups de poignard dans mon plexus solaire, je ressentais des mauvaises ondes, et je savais que vous étiez en train de

déblatérer à mon sujet.

– J'étais enragée contre toi, j'ai donc orchestré de vider la maison le plus rapidement possible.

– À ce que je sache, la maison de maman ne m'appartient pas, et c'est à maman que tu t'es attaquée !

Violène ne comprenait plus. Qu'avait-elle pu faire à Auxilia, ou même lui dire, pour qu'elle s'attaque à sa mère. Non seulement ce n'était pas acceptable moralement, mais ce n'était pas logique. Violène se sentait dans un brouillard. Mais Auxilia n'avait pas fini.

– Mais là, je ne veux pas que tu écrives ce que je viens de dire sur ta page Boniface, sinon, je ne te parlerai plus jamais !

Violène avait réfléchi.

– Te rends-tu compte que tu viens de voler ta propre mère ? Elle pourrait légitimement vous dénoncer à la police.

– Pas ses enfants, voyons.

– Pourtant, un vol est un vol, que ce soit le fait

d'étrangers ou des enfants.

La conversation, si c'était une conversation, devenait de plus en plus un brouillard, et Violène se dit, c'est un cas psychiatrique.

Elle avait toujours reproché à sa sœur de se comporter comme une «poule pas de tête,» et la conversation qui venait de se terminer venait de confirmer ce diagnostic. En plus, Auxilia faisait du chantage comme les enfants: «je ne te parlerai plus jamais !» Violène se dit qu'elle ne dénoncerait peut-être pas sa sœur sur Boniface, mais quand sa mère aurait fait le grand saut vers un monde meilleur, la vérité sortirait, d'une manière ou d'une autre.

Violène se trouvait face à la réalité, que cette femme qui était sa sœur était en fait une inconnue avec qui elle n'avait rien en commun. Elle avait bien vu, à l'hôpital, qu' Auxilia pouvait répandre des faussetés à son sujet, mais il était quand même stupéfiant de voir qu'elle pouvait s'attaquer à sa mère par cupidité. Auxilia venait de commettre l'irréparable, et le cordon qui liait des sœurs venait d'être coupé. Violène ne voulait pas accabler sa mère par des tensions, mais qu'elle ne supporterait plus les ondes

négligentes d' Auxilia. Pour quelqu'un qui avait toujours voulu être authentique, faire semblant était très pénible, mais il fallait qu'elle parle, du moins de temps en temps, à Auxilia, pour pouvoir protéger un peu Anastasia.

La tension monta d'un cran quelques jours plus tard. Anastasia réclama l'horloge qui était au-dessus de la porte de la salle à dîner, mais l'horloge avait disparu. Violène se résigna à contacter Auxilia pour savoir où elle était passée.

Auxilia raconta la scène sans aucune gêne.

– Adrien m'a crié, Aie, Aux, j'peux-tu prendre l'horloge ? J'ai dit, Ben oui. Alors, Adrien a demandé à Adélarde, Aie, Veux-tu l'horloge ? Alors, Adélarde est parti avec l'horloge.

Violène s'imaginait facilement la scène, et elle sentit que son cœur allait s'arrêter. Auxilia ne semblait pas se rendre compte qu'elle s'était approprié les biens de sa mère, pourtant encore vivante, sans son autorisation, même implicite. Encore aurait-elle pu s'excuser, et promettre de récupérer l'horloge, mais Auxilia n'en fit rien.

Violène fut donc obligée d'admettre à sa mère que sa charmante fille Auxilia avait donné l'horloge à son gentil frère Adélard. Encore un désastre, encore un deuil comme il s'en accumulait depuis plusieurs jours. Anastasia réagit très mal, comme on aurait pu le prévoir.

– Mais voyons, c'est une horloge que j'avais choisie, il y a plusieurs années, dans une bijouterie, et à laquelle je tenais !

Violène était consternée, au bord des larmes, et elle ne savait pas quoi dire pour consoler sa mère.

Clément remarqua bien la désolation de sa belle-mère. Il voyait bien sa tristesse. Il se leva pourtant calmement et annonça qu'il avait une course ou deux à faire. Violène essayait de réconforter sa mère.

– Nous pourrons t'en acheter une en remplacement.

– Mais ce ne sera pas la mienne, et en plus je l'avais payé très cher, dans le temps.

Anastasia n'était visiblement pas emballée par ce projet, car elle voulait son horloge à elle,

pour mettre dans sa chambre. Elle n'avait de souvenirs que son fauteuil, son matelas, et la photo d'elle et du père de Violène, prise il y avait plusieurs années. Bien sûr, Surah venait déjà passer du temps avec sa maîtresse, tout content de la retrouver. Mais cela ne suffisait pas à remonter le moral d'Anastasia, qui disait ne plus avoir de larmes pour pleurer. Violène aurait bien voulu mettre un baume à la détresse de sa mère, qui venait à peine de s'installer chez elle, et qui avait déjà tant de mal à retrouver ses forces.

Peut-être une heure plus tard, Clément revint à la maison. Il enleva précautionneusement son manteau, comme d'habitude, pour le suspendre soigneusement, et il plaça aussi soigneusement ses bottes sur la tablette prévue à cet effet. Il marcha ensuite posément jusqu'à Anastasia et lui remit un paquet. Violène observait la scène, et elle comprit tout de suite que son mari venait d'acheter une horloge pour sa belle-mère. Elle regarda sa mère ouvrir le paquet, et elle aperçut le sourire en coin quand l'horloge fut déballée. Visiblement, Anastasia était contente de l'attention que Clément lui avait manifesté. Il installa tout de suite l'horloge au mur face au lit de sa belle-mère. Grâce à ce

geste tout simple de son gendre, Anastasia retrouva un peu le sourire.

Le lendemain matin, cependant, quand Violène entra dans la chambre de sa mère, celle-ci regardait l'horloge de son lit. D'un ton timide, elle remarqua,

– L'horloge ne fonctionne pas.

Bon, il ne manquait plus que cela, soupira intérieurement Violène. Mais elle prit un ton coquin pour dire à sa mère :

– Maman, tu n'es pas contente d'avoir une horloge ?

– Mais, elle ne fonctionne pas !

– Vaut mieux une horloge qui ne fonctionne pas que pas d'horloge du tout, non ?

– De plus, à cause des motifs, je ne peux pas lire l'heure.

– Mais ce n'est pas grave, si elle ne fonctionne pas ?

Anastasia éclata d'un bon rire franc, comme

elle seule savait rire. C'était un soulagement de voir qu'elle pouvait encore rire.

Quand Clément se leva, Violène le mit au courant pour l'horloge. Sans se presser, il décrocha l'horloge et descendit à son atelier au sous-sol, l'ancre de tous les maris, pour changer les piles. L'horloge se mit à fonctionner, mais seulement dans certaines positions. Anastasia fut encore prise d'un fou rire de voir Clément essayer de positionner l'horloge pour qu'elle fonctionne. Il s'installa pour prendre son déjeuner avec l'intention d'aller magasiner une autre horloge après son café. Plus tard, alors que Violène n'avait pas remarqué l'absence de Clément, celui-ci revint à la maison avec un deuxième paquet. Cette fois l'horloge ressemblait beaucoup à celle qui avait été volée. Toute surprise, Anastasia s'exclama,

– Clément, ce n'était pas nécessaire, tu aurais pu attendre et ne pas faire un voyage exprès !

Devant cette réaction, Clément reprit d'un coup l'horloge. Anastasia ne s'y attendait pas, et elle remercia encore Clément, les yeux rieurs. Clément était fier de lui, comme un gamin, car il avait fait un geste spontané et n'avait pas voulu

laisser sa belle-mère sur une déception.

Comme les personnes de sa génération, Anastasia n'aimait pas déranger, et elle n'aurait pas insisté pour avoir une horloge. Elle avait été au service de sa famille toute sa vie, et ne s'attendait pas à un retour, ou même un merci. Pourtant, le geste tout simple et spontané de Clément lui apportait un grand bonheur, peut-être justement parce qu'elle avait si peu d'attentes.

Harcèlement

Les jours qui suivirent son installation chez Violène furent très lourds pour Anastasia. Non pas qu'elle ne soit pas confortable, ou que Violène soit moins qu'attentive. Même Clément était parfaitement supportable. Mais Auxilia, non contente d'avoir saisi les principaux meubles, appelait presque tous les jours pour quémander quelque chose, sans doute oublié lors du pillage de la maison. A chaque fois qu'elle reposait le combiné, le visage d'Anastasia se tordait sous le coup d'une grande tristesse, et aussi d'une grande incompréhension. Toujours animée par sa volonté de ne pas envenimer la situation, de ne pas faire de chicane, comme disent les Québécois d'une génération précédente, Anastasia ne discutait pas la teneur de ses conversations téléphoniques.

Violène se décida enfin à questionner sa mère sur ces damnés appels.

- Maman, pourquoi es-tu toujours aussi

bouleversée après avoir parlé à Auxilia ?

– Ta sœur a pris ce qu'elle pouvait dans ma maison, mais cela ne suffit pas. Elle continue à me demander, après des inspections quotidiennes, tout ce qu'elle n'a pas eu le temps de prendre. Je suis fatiguée de son entêtement, et de sa persistance à vouloir partir avec tout ce qui est encore potable. A chaque fois, c'est la même chose : je refuse sa demande, et elle n'hésite pas à m'invectiver.

– Voyons donc !

– Elle est aussi collante qu'une mouche lorsqu'il va pleuvoir.

– Mais, elle n'a pas le droit de faire cela, tout cela t'appartient.

– Tu sais, Violène, ta sœur n'accepte pas qu'on lui dise non, et elle n'accepte pas ce qu'elle appelle des ordres.

– Il est pourtant évident qu'elle n'a aucun droit sur ce que tu as accumulé pendant ta vie.

Malgré tout, Anastasia insista pour interdire à Violène d'intervenir, craignant, comme toujours,

qu'une querelle s'ensuive.

Mais alors Anastasia, faisant un tri mental, pensa à une lampe qu'elle avait reçue en cadeau de Victoria, il y avait longtemps. Puisque Victoria avait été la marraine d'Eve, Anastasia se dit que se serait un héritage approprié pour Eve. Malgré sa réticence devant l'affrontement, Anastasia se décida un soir à téléphoner à Auxilia. Quand Auxilia confirma qu'elle avait bien la lampe, Anastasia demanda de lui rapporter la lampe, et la petite table sur laquelle elle la mettait. Auxilia s'entêta : pas question de rapporter ni lampe, ni table.

– Mais, Auxilia, je ne t'ai donné ni une ni l'autre.

– La lampe et la table sont chez moi, et elles vont y rester !

Tard le soir, la sonnerie de la porte tinta. Violène regarda un peu craintivement sa mère, car il était tard pour une visite. Il fallut bien répondre, quand même, et c'était Auxilia, en rogne, tenant la lampe à la main. Violène l'invita à entrer, ce qu'elle fit. Violène regarda la lampe, puis sa mère, puis Auxilia.

– Voilà, gardes la lampe, mais ne harcèles plus Eve, et essayes de ne pas médire sur son compte.

Auxilia répondit par un lent hochement de tête, puis elle vint s'asseoir devant sa mère.

– Tu m'as dit que tu me donnais une valeur de mille piastres, mais ce n'est pas vrai, car tu es partie avec le fauteuil pour ta chambre ici. Je devais prendre le mobilier de cuisine et les deux fauteuils.

Mais cette fois-ci, Anastasia ne se laissait pas faire.

– Je ne t'ai pas autorisé à prendre mes meubles comme tu l'as fait, et je ne donnerai pas le fauteuil que j'ai gardé pour ma chambre. Auxilia, qui es-tu, je ne te reconnais plus !

Violène restait bouche bée. Sa sœur n'avait vraiment pas de cœur. Comment venir insister à une heure tardive, auprès de sa mère faible, pour des vieux meubles ? Pour faire sortir Auxilia, et mettre fin à sa folie, elle murmura à sa sœur, «Quand maman partira, tu pourras le prendre.»

Violène ne souhaitait qu'une chose, c'était qu'Auxilia sorte de sa maison, et surtout qu'elle cesse d'invectiver sa mère fragile. Quand Auxilia eut quitté, Anastasia se tourna vers Violène: «J'ai l'impression d'avoir fait un mauvais rêve. Que se passe-t-il avec Auxilia, car elle devient de plus en plus méchante et elle ne respecte plus personne ?». Mais Violène trouvait qu'il était trop tard, et trop près du coucher de sa mère pour commencer à analyser le comportement de sa sœur. Elle se contenta d'écouter attentivement ce que sa mère avait à dire.

Clément remonta alors de son bureau, et Violène, encore sous le choc de la violence d'Auxilia, essaya de lui décrire ce qui venait de se passer. Clément semblait arriver tout droit d'une autre planète. «Auxilia est venue ici ce soir ?»

– Oui, elle est venue harceler maman pour des meubles, tu n'as rien entendu ? Elle a été vindicative et hargneuse.

Clément écouta attentivement Violène, mais il était évident qu'il avait de la peine à imaginer qu'une fille puisse se comporter avec sa mère, comme Auxilia le faisait. «En tout cas, dit-il en

conclusion, je n'aurais jamais agi ainsi avec ma mère, qui n'était pourtant pas facile, et je ne vois pas comment le comportement d' Auxilia peut être acceptable ».

La nuit fut longue pour Violène et Anastasia. Chacune dans leur chambre, elles ne pouvaient trouver le sommeil en se remémorant la visite d' Auxilia. Était-ce un mauvais rêve ? Vers cinq heures, Violène n'en pouvait plus et elle se leva en essayant de ne pas faire de bruit pour alerter sa mère. Mais avant même que Violène ait eu le temps de mettre en route son café et de récupérer son journal dans la boîte aux lettres, Anastasia surgit dans le salon.

– Alors, Violène, as-tu réussi à dormir après tout cela ?

– Non, pas vraiment, la nuit a été longue.

– Je ne comprends vraiment pas Auxilia, il me semble qu'auparavant elle n'était pas comme cela.

– Peut-être, mais on ne devient pas quelqu'un d'autre seulement avec le passage des années. Son comportement était latent. J'ai remarqué

que depuis longtemps, elle est exigeante quand nous parlons, et elle se fâche quand je ne suis pas d'accord avec ses dires.

– Tu as peut-être raison en effet, car je me rappelle certaines discussions qui ont très mal tournées.

– Que pouvons-nous y faire ? Veux-tu un jus ?

Tout en servant le jus à sa mère, Violène grimaçait en pensant que la journée commençait mal. Elle essaya de ramener la conversation sur des sujets légers, des souvenirs de fête, ou les oiseaux dehors.

Violène retourna enfin dans sa chambre pour réveiller Clément. « J'ai fait un curieux rêve, dit-il, ta sœur était ici et elle vociférait.. »

Violène secoua la tête, Ce n'était pas un rêve.

– Je t'ai tout raconté quand tu es monté, mais on aurait cru que ton esprit n'était pas là.

– J'ai bien entendu, mais il me semblait que ce n'était pas possible, que tu exagérerais probablement. Mais comment as-tu réussi à t'en sortir ?

– Je l’ai dissuadé de continuer en promettant de lui donner le fauteuil qu’elle réclamait quand maman partirait.

– Mauvais idée, je pense, elle s'en souviendra et c'est toi qui sera harcelée. Et ta mère, comment a-t-elle réagi ?

– Elle l’a remise à sa place, mais je ne crois pas qu’Auxilia écoutait.

En effet, Auxilia n’avait rien retenu de l’échange, et téléphonait toujours pour quémander ceci ou cela. Finalement, elle avertit Violène qu’elle viendrait visiter avec Adélard, après avoir été porté les vieux matelas au centre de récupération. Elle l'avertit aussi qu'il lui faudrait rembourser Adélard de quinze piastres, les frais exigés par le centre.

Quand Violène informa Anastasia de la visite et du montant à payer, sa mère la regarda avec désolation. «Ils ne peuvent pas me réclamer ce montant, ce sont eux qui sont partis avec tous mes biens !» Violène sourit en entendant cela: «Écoutes moi, maman, Auxilia va entrer en disant, Quinze piastres!»

Le jour de la visite, Clément et Violène, complices, réunirent quinze dollars en petites pièces, les plus hétéroclites possibles, et laissèrent le montant sur la tablette d'entrée. Violène regarda arriver sa sœur, suivant Adélard la tête penchée et le regard mauvais, annonçant une mauvaise rencontre. Quand la sonnette retentit, Violène mit la main sur la poignée, et elle sentit une onde de méchanceté qui fit accélérer son cœur. Mais il fallut bien ouvrir la porte. Son frère fit un pas en arrière en la voyant, mais elle l'invita à entrer. Comme dans un mauvais vaudeville, Auxilia s'exclama : « quinze piastres ! » Violène prit les manteaux pour la penderie, en riant intérieurement. Ensuite, tout le monde s'installa au salon, et Violène proposa un café.

Clément et Anastasia entendirent le : « quinze piastres ! » d'Auxilia, exactement comme l'avait prédit Violène, et ils se regardèrent en se faisant mutuellement signe de ne pas rire. En attendant le café, Auxilia invita Adélard à visiter la chambre où sa mère était installée. Violène sentait leurs mauvaises ondes, mais elle avait mis en route le service du café. Quand ils revinrent de la chambre, Adélard apostropha sa mère.

- Tu n'as pas installé de photos de mes enfants dans ta chambre ?
- Mais, tu sais, il n'y a pas beaucoup de place.
- Pourtant, il y a plein de photos d'Eve, et une photo de la famille de Victoria.
- Mais voyons, c'est la chambre d'Eve. Elle a accepté que je m'y installe, et je ne peux pas demander à Violène de faire disparaître des photos qui sont là depuis quinze ans. La photo de Victoria en a dix-huit !
- Mes enfants sont tes petits-enfants au même titre qu'Eve !
- Écoutes, Adélard, dans le passé ton père et moi t'avons souvent demandé une photo de famille, mais tu n'as jamais répondu à notre demande. C'est mal venu de te plaindre maintenant que je n'en ai pas dans ma chambre.

Adélard ne voulait pas répondre, ou ne savait que répondre. Pendant ce temps, Auxilia fixait le mur, et son air hypocrite fit comprendre à Violène qu'elle était l'auteur de cette saynète familiale. Avec le café, elle remit le tas de

monnaie à Adélarde, qui le prit sans rien dire. Au bout d'une demi-heure, Auxilia et Adélarde prirent congé, au grand soulagement d'Anastasia. Épuisée, elle se rendit péniblement dans sa chambre pour se coucher.

Dans le salon, Clément se tourna vers Violène. «Moi, je ne comprends pas ce comportement de pirate, qui ose se plaindre après avoir dévalisé la maison de leur mère. Toi, y comprends-tu quelque chose ?»

Nouvelle et ancienne maison

Anastasia s'habituaît, peu à peu, au rythme de vie de Clément et de Violène, elle qui vivait seule depuis le décès du père de Violène. Violène se mit à apprécier la présence de sa mère, même si cela lui imposait d'être préposée, psychologue, et infirmière. Anastasia avait eu beaucoup de chagrin suite au comportement d' Auxilia et d' Adélard, mais grâce à sa nouvelle vie, elle retrouvait un peu de joie de vivre. Il est certain qu'il n'est pas facile de s'adapter, à quatre-vingts-treize ans, à une autre maison, et à vivre jour après jour avec sa fille et son gendre. Violène essayait de respecter sa mère, mais elle restait vivement consciente que sa vie avait connu un avant-Anastasia-à-la-maison, qu'elle connaissait ce présent, et qu'il y aurait fatalement, un après.

Le travail de Violène ne faisait cependant que commencer. Malgré l'arrivée récente de sa mère, Violène du se résigner à entreprendre un grand ménage de la maison qu'elle avait dû quitter. Elle trouvait inconcevable que cette

maison, si agréable à vivre dans sa jeunesse, soit aussi délabrée à l'intérieur. Le passage d'Auxilia, d'Adélard et de son fils Adrien avait laissé des traces de saleté et des ondes de méchanceté dans toutes les pièces! Maintenant, il fallait tout nettoyer du plafond au plancher afin de remettre une certaine harmonie entre les murs. Violène ne voulait pas priver de soins sa mère qui venait à peine de s'installer chez elle, mais il y avait urgence. Elle planifia avec Clément ces journées de façon à ne pas pénaliser et déstabiliser sa mère qui venait à peine d'arriver. Ils s'entendirent que Violène s'occuperait des soins de base de sa mère le matin et de son déjeuner, et que vers neuf heures elle irait effacer les traces du passage de sa sœur, son frère et son neveu. Entre temps, Clément passait du bon temps avec sa belle-mère, elle qui s'était toujours intéressée à l'histoire, et Clément qui était une source inépuisable d'informations dans cette matière. Violène avait appris de la travailleuse sociale de l'hôpital à qu'elle point sa mère se sentait privilégiée de pouvoir discuter avec Clément.

Violène devait se résoudre à faire un profond ménage de la maison de sa mère, une tâche qui lui incombait par défaut, mais qui lui paraissait

tellement ardue, car il fallait qu'elle soit à l'écoute de sa mère tout en vivant ce désastre qui avait effacé toutes les traces de son adolescence.

En plus de tout nettoyer, elle entreprit la peinture de tous les placards afin de les rafraîchir et de leur donner une nouvelle âme. Chacune des pièces lui rappelait un souvenir et elle ne pouvait s'empêcher de verser des larmes au passage de chacune d'entre elle.

Le salon était maintenant vide, et on voyait les taches et les marques d'usure que les meubles cachaient. Mais pour Violène, il était plein de l'écho des soupers de famille passés, des rires et des blagues des réveillons de Noël, et des soupirs des soirées passées en couple en attendant le mariage. Violène sentait à la fois les larmes qui venaient du vide et les joies de tous ces souvenirs. Sa mère avait préparé tellement de repas dans la petite cuisine, une taille au-dessous de ce qu'il aurait fallu, et le vide des armoires, elles aussi tachées de farine, d'épices, et d'autres ingrédients, semblaient reprocher aux humains leur abandon. Combien de fois Violène avait-elle aidé sa mère à servir des repas, en prenant des décisions cruciales

sur les portions et les assiettes! Jamais plus, disaient les armoires et les tiroirs, jamais plus, et Violène sentait non seulement l'âge de sa mère, mais son propre vieillissement.

Le pire moment fut sans doute le nettoyage de sa propre petite chambre, qu'elle avait décoré elle-même dans un premier mouvement de liberté à l'adolescence. Ses parents avaient toléré ses choix un peu inhabituels, et sa chambre était devenu son refuge, presque son meilleur ami. Combien de fois avait-elle rêvé les rêves de toute jeune fille, d'avoir une carrière intéressante, de trouver l'âme sœur, et d'avoir sa maison à elle. Plusieurs de ses rêves s'étaient réalisés, mais cela ne suffisait pas à faire taire le deuil de ses murs maintenant vides, de son tapis trop grand sans ses meubles, et de tous ses souvenirs.

Dans la chambre de ses parents, Violène eut une expérience étrange. Elle passait l'aspirateur consciencieusement, tout en refoulant les larmes que lui inspirait une chambre si pleine de souvenirs. «Fifille, entendit-elle, ne t'en fais pas, tu t'occupes bien de ta mère.» Violène sortit de sa concentration, certaine que quelqu'un, peut-être ce farceur de Zénon, s'était

faufilé derrière elle. Mais il n'y avait personne. «Fifille, répéta la voix, tu as toujours été notre soutien.» Papa ? dit presque tout haut Violène. Elle avait reconnu la voix de son père: qui d'autre l'appelait fifille ? Certains disent que les maisons gardent les esprits et les émotions, alors pourquoi pas cette maison qui avait tant entendu d'épisodes de la vie. La voix était-elle réelle? De toute façon, Violène se sentit envahi par un sentiment de réconfort, tout irait malgré tout pour le mieux.

Ce qui l'affectait le plus, c'était de sentir la haine et le non-respect qui émanaient de chacune des pièces suite au passage de sa sœur et de son frère. Chacune de ses pièces rappelait un bon souvenir partagé avec son frère ou ses sœurs, et chacune était pillée de ses souvenirs comme de ses meubles. Violène avait beaucoup de mal à concevoir en même temps les joies fraternelles du passé et la vilenie du présent. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits quand elle revenait chez elle, pour ne pas accabler Anastasia qui avait vécu trop de négatif dans un laps de temps trop court.

L'étape finale fut la corvée pour dépoussiérer le sous-sol. Avec l'aide de Clément et de Zénon, le

travail, plutôt salissant, avança assez rapidement. Mais encore une fois, l'écho des moments passés dans sa jeunesse à danser ou parler avec des amis au sous-sol, et l'absence du bruit familial de son père en train de finaliser une invention, provoqua l'étourdissement entre le passé et le triste présent. Zénon et Clément aussi avaient des souvenirs de la maison, des soupers à rencontrer la famille en tant que futurs gendres, les veillées des Fêtes quand on mélangeait les traditions. Pour eux, bien sûr, la maison était celle de leurs grands amours, la maison où leurs épouses avaient grandi.

En mars de cette année, Violène put consacrer plus de temps de qualité à sa mère.

Toutefois, Anastasia demandait régulièrement à Violène d'aller chercher des articles dans telle chambre, ou tel tiroir. Violène devait à chaque fois, tristement, rappeler à sa mère qu'il n'y avait plus rien à la maison, qu' Auxilia avait tout emporté, et elle devait aussi lire la tristesse sur son visage à chaque fois. Anastasia avait vu violée et volée sa maison, par ses propres enfants, et le deuil était difficile à faire. Finalement, Anastasia dit à Violène, «J'ai

l'impression d'être complètement nue ».

– Comment cela ?

– Il n'y a plus rien dans ma maison, et même si j'avais la force d'y retourner, ce serait impossible. Ils sont partis avec tout ce que je possédais, avec ce qui était ma vie. Il ne me reste de ma maison que mon chat. »

En entendant ces paroles de désespoir, Violène sentit sa gorge se nouer, et les larmes monter à ses yeux. Elle se retourna un moment pour reprendre son souffle, puis elle dit tendrement à sa mère, «Maman, tu nous as, tu as ta place ici, et nous sommes là pour toi. » La peine d'Anastasia était profonde, et Violène se demanda s'il restait assez de temps à sa mère pour cicatriser tant de peine et tant de douleur causées par le comportement de ses enfants.

Mais il n'y a pas que la douleur interne. Il faut aussi gérer les tracas de la vie. Le courtier d'assurance ayant appris que la maison d'Anastasia n'était plus habitée appela pour annuler la police. Violène se retrouva à négocier serré avec le courtier pour que la police se prolonge jusqu'en avril, mais ce fut au prix d'un

supplément assez salé. Anastasia dut reconnaître les difficultés de gérer la maison vide, mais elle n'était pas encore prête à faire le pas de mettre la maison en vente. Malgré les embûches, Violène devait respecter le cheminement de sa mère et gérer la maison. Elle appela plusieurs courtiers avant de finalement trouver quelqu'un qui acceptait d'assurer la maison à partir du début de mai. Malgré tous ses arguments, elle ne put faire mieux qu'une assurance valable pour six mois, pour une prime de 1500\$. Pour alléger la détresse de sa mère, qui n'avait pas de très gros revenus, Violène et Clément se résolurent à assumer ce paiement.

Le matin fatal arriva où Anastasia dut admettre à Violène qu'il n'y avait pas d'autre solution que de vendre la maison. Violène sentait combien cette décision était pénible pour sa mère. Il fallait maintenant trouver un bon agent d'immeuble. Un premier semblait faire l'affaire, mais il devint vite évident que celui-ci traitait la vente comme une succession, une maison à vendre au plus vite pour accélérer le partage. Mais voilà, Anastasia n'était pas morte ! Violène signifia à l'agent qu'elle y penserait et qu'elle le recontacterait au moment opportun.

Boniface, son coiffeur, lui parla d'une agente qu'il avait rencontrée lorsqu'il avait suivi ses cours de fin de vie, qui était très efficace. Suite à ces bonnes recommandations d'une personne de confiance, Violène entreprit de contacter cette agente.

Anastasia fut très satisfaite de sa rencontre avec cette agente, et elle lui confia les démarches pour la vente de la maison. La séance de signature du contrat fut un moment pénible pour Anastasia, et chaque fois qu'elle apposait sa signature, son déchirement transperçait Violène. Mais Anastasia tint bon, et elle signa fermement tous les documents.

Quelques jours plus tard, le doute surgit cependant. Avait-elle prise la bonne décision ?

– J'étais convaincue de pouvoir y retourner après un séjour en convalescence chez toi.

– Mais les événements t'ont bousculée, et il n'est plus possible de revenir en arrière.

Violène comprenait évidemment le désespoir de sa mère, mais il n'y avait plus d'autres choix que d'aller de l'avant. Pour Anastasia, à son

âge, cela faisait beaucoup d'apprentissage et beaucoup de bouleversements. La tâche se compliqua encore un peu. Malgré la conviction de Violène que l'agente était préparée à accompagner la fin de vie, celle-ci semblait elle aussi agir comme s'il s'agissait d'une succession, et ne faisait pas preuve de l'empathie attendue envers sa mère. Elle décida de la confronter.

– Mais dites-moi, considérez-vous tous vos clients âgés comme des gens déjà décédés ?

– Au fond, oui, car c'est assez semblable. J'ai même vendu la maison de mes parents.

– Tes parents étaient-ils vivants lors de la vente de leur maison ?

– Non ! Ils étaient morts.

– Mais ma mère, elle, est bien vivante, et je m'attends à ce que vous vous en souveniez !

L'agente, contrite, acquiesça.

Violène conclut, « A partir de maintenant, je m'attends à ce que vous agissiez avec ma mère, comme avec une personne qui a toutes ses

facultés, et qui est capable de prendre ses décisions, sinon elle mettra fin à ce contrat. »

L'agente à partir de cette mise au point révisa sa perception d'Anastasia. Cependant, une vendeuse reste une vendeuse, et elle cherchait à jouer sur les inquiétudes d'Anastasia. La maison ne serait pas vendue, il ne fallait pas rater une belle occasion, tous les clichés et les paroles creuses du métier y passèrent. Anastasia décida de ne recevoir l'agente qu'en présence de Violène, de Clément ou même des deux !

Par contre, une fois le processus de vente en route, il devint plus facile pour Anastasia de raconter des souvenirs à Violène, et à Clément, qui s'y intéressait par goût et par profession.

– Quand je suis venue au monde, la Grande Guerre venait de se terminer, et les années qui suivirent furent difficiles pour nous, comme pour beaucoup d'autres. Je n'avais qu'une sœur aînée, ta tante Ludovique, et comme à cette époque il n'y avait pas beaucoup d'argent, Noël, pour nous, était une orange dans un bas suspendu à la cheminée. Ce Noël-là, j'ai vu en descendant dans le salon qu'il y avait un bas de

Noël suspendu à la cheminée. Je me suis précipitée, toute heureuse d'avoir une orange, mais, à mon grand désarroi, Ludovique avait rempli le bas de pelures de patates. J'étais tellement déçue, que même en vous racontant cette histoire, j'ai un pincement au cœur. Voyez-vous, Ludovique était tannante, mais discrète, tandis que j'étais ouverte, alors dès qu'il y avait un mauvais coup de commis, mes parents étaient convaincus que j'étais la coupable.

– Mais, tu ne contestais pas le verdict ?

– Oh non. Mes parents n'acceptaient aucune réplique, comme ils disaient. Il était difficile de me justifier, car ma réputation me suivait. Quand je jouais dehors, je rentrais avec mes vêtements sales ou déchirés, tandis que Ludovique ne bronchait pas et restait toujours propre. L'hiver, je devais la traîner dans le traîneau, car elle était l'aînée et je devais lui obéir. Je me suis souvent demandé si d'avoir forcé comme cela n'était pas à l'origine de mon problème de côtes toujours déplacées ?

L'histoire était touchante, d'autant plus que Violène n'avait que des bons souvenirs de sa tante Ludovique. Celle-ci avait été disponible

pour aider avec les enfants. Elle avait croché des nappes extraordinaires pour toutes les filles de la famille, elle avait tricoté des bas et des mitaines pour tout le monde, et elle avait même confectionné une superbe robe blanche lignée de bleu, accompagnée d'une mante assortie, pour Eve. Mais il ne fallait pas oublier que les tantes, et même les mères, sont des individus, avec leurs traits de caractère parfois pas toujours commodes. N'est-ce pas que c'était justement leur individualité qui leur donnait la force d'assumer le difficile rôle de mère ?

Anastasia avait encore la possibilité de vivre des expériences extraordinaires, comme la visite des canards. A la mi-mai de cette année, il faisait chaud, et la porte patio était ouverte. Violène entendit des bruits bizarres, et elle aperçut trois canards qui allaient baignant dans la piscine. Elle appela Clément, qui fut lui aussi assez étonné de ces visiteurs inattendus, qui prenaient la piscine pour une étape de leur voyage.

Quelques jours plus tard, Violène nettoyait l'écumoire de la piscine lorsqu'elle fut copieusement arrosée par une vague venant de la piscine. Violène se sentit comme dans un

film d'horreur quand des monstres surgissent de l'eau. Elle leva la tête, et fut étonnée de voir que les canards étaient de retour. De la galerie, Clément rigolait. «Ils sont sortis de la piscine », s'exclama Violène. «Non, non», la rassura Clément, ils viennent d'amerrir»! Les deux eurent la même pensée: il faut qu'Anastasia voit cela! Violène entra rapidement chercher sa mère, assise au salon. «Vite, vite, rends-toi sur la galerie!». Violène poussa les meubles de la salle à dîner pour faciliter le passage, pendant que Clément installait une chaise pour sa belle-mère. Anastasia s'assit précautionneusement, et sourit: «Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau»!

Tout à coup, la cane sortit de la piscine en jacassant, pendant que les deux canards entreprenaient de nettoyer la surface. La cane marcha tranquillement jusqu'à l'escalier qui menait à la galerie, en jacassant de plus en plus fort, comme si elle s'adressait à Anastasia. Les yeux de celle-ci devenaient de plus en plus bleus, et elle riait de bon cœur. Elle répétait qu'elle n'avait jamais vu une chose pareille. Violène et Clément n'avaient jamais vu cela ! Quand la cane eut fini de livrer son message, elle retourna dans la piscine, et sur son signal les trois canards repartirent. Était-ce une visite

des dieux ? Le moment, en tout cas, était inédit.

La maison fut vendue assez rapidement. L'agente arriva avec deux offres, et elle recommanda d'accepter la plus basse, pour assurer la vente. Elle avait convaincu la mère de Violène qu'il y avait de la moisissure autour des fenêtres de sous-sol, et elle ne pourrait vendre sa maison avec ce vice. Il n'en fallait pas plus pour que Violène amène Clément à l'accompagner à la maison de sa mère afin de défaire le mur autour de la fenêtre en question. Vers 23 heures, moment où Anastasia s'était endormie, Clément s'empressa d'aller chercher son pied de biche et ils partirent pour la maison. En arrivant, ils descendirent au sous-sol et Clément sans hésitation entreprit la destruction du mur pour comprendre que son beau-père avait badigeonné la fondation de goudron pour réduire l'humidité qui pouvait entrer. Il était minuit lorsqu'ils revinrent à leur maison, soulagés et prêts à confronter l'agente sur le problème qui était inexistant. Anastasia avait entendu des histoires d'horreur sur les longs délais pour vendre une maison, mais Violène raisonna qu'avec deux offres, il n'y avait rien à perdre à renchérir. Anastasia se résolut à demander un peu plus, et comme Violène s'y

attendait, l'acheteur accepta. Une fois la vente assurée, Anastasia se sentit détendue, débarrassée du poids de gérer les négociations. Même lorsque Violène lui proposa de l'amener en auto voir la maison pour une dernière fois, elle refusa. Violène comprit que sa mère ne voulait pas se mettre dans un état de vulnérabilité. La maison était vendue, mais son cœur était encore là. Elle ne pouvait pas effacer d'un coup de brosse les cinquante dernières années de sa vie.

Anastasia était cependant très contrariée par une chose, les visites de Violène à Montréal pour visiter Eve, ou encore la mère de Clément qui vivait dans une résidence pour personnes âgées. Violène voulut en avoir le cœur net.

– Maman, pourquoi es-tu si contrariée quand nous allons à Montréal ?

– J'ai toujours peur que vous ayez un accident, et qu'il n'y aurait plus personne pour s'occuper de moi. Je sais bien qu'il ne faudrait pas que je devienne dépendante d'Adélard ou, pire, d'Auxilia.

– Tu sais, maman, même si nous étions

tranquillement à la maison, un avion pourrait s'écraser sur la maison. Personne ne peut prédire ce que sera demain, ou même la prochaine demi-heure. En t'inquiétant, tu te fais du mal. Pourquoi nourris-tu tant de peurs ? Je me souviens que tu craignais toujours le pire pour papa ou pour un de nous.

– Ma mère était comme cela, toujours sur le qui-vive, pour moi, pour Ludovique, et pour papa. Je pense que cette crainte est un héritage de ma mère.

– Mais, toi, comment réagissais-tu quand mémère était anxieuse ?

– Je la rassurais du mieux que je pouvais.

Et c'est tout ce que je peux faire moi aussi, pensa tristement Violène. Elle comprenait parfaitement les appréhensions de sa mère. Ce n'est pas drôle de se demander, à quatre-vingts-treize ans, ce que sera demain et qui s'occupera de moi ? En effet, Violène ne voyait pas Adélard ou Auxilia modifier leurs habitudes pour aider leur mère. Anastasia se voyait seule dans un CHSLD, privée de son chat, à attendre de la visite qui ne viendrait pas. Il lui resterait peut-

être Zénon, mais il n'était pas jeune lui non plus, ni en très bonne santé. Par contre, Violène savait qu'elle ne devait pas se priver de quelques sorties avec son mari, et qu'il leur fallait s'aérer l'esprit pour pouvoir fonctionner un peu correctement.

Malgré la satisfaction d'avoir vendu sa maison, et malgré l'éloignement de ce souci, il était clair qu'Anastasia ne serait jamais complètement libérée. Elle répétait souvent que la seule chose qui lui restait de sa maison était son chat Surah. Violène avait beau lui répéter, «Maman, nous sommes là », rien ne pouvait effacer complètement la détresse d'Anastasia. Si au moins Auxilia s'était comportée intelligemment, au lieu de stimuler la zizanie entre Anastasia, Adélard, et Violène, la fin de la vie d'Anastasia aurait pu se faire dans la douceur et l'empathie.

Violène imaginait la scène de l'arrivée à la maison, avec Auxilia qui aide sa mère à se relever, et Adélard qui entre les bras pleins de pizza pour tout le monde. Tout le monde encourageait leur mère, et les rires fusaient. Ensuite, ils seraient venus, ensemble ou chacun à leur tour, avec des petits-enfants pour encourager Anastasia. Dans la bonne humeur,

la mère aurait proposé aux enfants des cadeaux parmi ses biens, et tout le monde aurait dit merci. Anastasia avait raison d'être amère, et de dire ironiquement «Ils veulent mes vieilles affaires, mais ils ne veulent pas de la vieille. »

Fin de partie

Malgré les soins de Violène, Anastasia trouvait la vie de plus en plus lourde à supporter. Le seul vrai plaisir qui lui restait, c'était la bonne bouffe, mais voilà que son état de santé la restreignait de plus en plus dans son choix de nourriture. Le régime prescrit par la nutritionniste, pour aider sa digestion et son foie, ne lui convenait pas du tout, mais il fallait bien qu'elle se plie à ces exigences. Violène trouvait que le régime était une sorte de cruauté, mais l'alternative était le retour à l'hôpital.

La saison des Fêtes arrivait, et Violène se réconforta en pensant qu'elle pourrait préparer un repas de famille, avec Zénon, Médard, Eve, et les enfants, et que sa mère pourrait profiter d'un Noël en famille. Elle jongla avec l'idée d'inviter Adélarde et ses enfants, mais, suite à la visite ratée où il avait été question de photos et de matelas et de quinze piastres, Anastasia souffrait juste à penser à son fils. Adélarde n'avait pas visité sa mère, ni même appelé le

jour de son anniversaire.

Le temps des Fêtes fût malgré tout agréable. A Noël, Anastasia se régala avec un morceau de cuisse de dinde, dans la sauce, de la gelée d'atocas, un bout de tourtière, un peu de patates sucrées, et bien sûr de la farce. Au diable le régime, comme au bon vieux temps, Anastasia en redemanda, à la grande joie de Violène, heureuse d'aider sa mère à tricher. Au jour de l'An, c'est Zénon qui voulut régaler sa belle-mère. Eve rata le souper du jour de l'An, car elle fêtait avec ses amis à Montréal, mais en revanche Médard et son épouse vinrent goûter à la cuisine de Zénon. Anastasia apprécia encore une fois la cuisine, et la joie des visites lui fit un peu oublier les absents.

Le début de la nouvelle année passa près du désastre, cependant. Ce n'est pas Anastasia qui tomba, mais le fidèle Clément. À Noël, Eve avait planifié une visite pour venir passer la journée avec son père à son anniversaire et profiter de l'occasion pour magasiner et manger un peu en famille. Mais juste avant l'aube de la journée, Clément vint rejoindre Violène au salon, et lui confia, «Je ne me sens vraiment pas bien, j'ai très mal au ventre. »

Violène comprit en un coup d'œil que quelque chose n'allait vraiment pas. Elle s'empressa de prendre la température et la pression de Clément, un peu piteux dans son incompréhension. Il ne semblait pas y avoir de gros problème, car ni la température ni la pression était anormale, mais Violène appela la ligne info-santé, le 811, pour prendre conseil.

Le conseil fut simple, Appelez les ambulanciers. Pendant qu'on attendait l'ambulance, Anastasia se leva, très inquiète de la situation. Violène réussit à garder la tête froide. Elle installa Clément dans le salon pour attendre les secours, puis elle s'assura que sa mère prenne tous ses médicaments, qui lui aidaient à soutenir sa fragile santé.

Une fois Clément reparti dans l'ambulance, Violène commença par aider sa mère à prendre sa douche, pour garder la normalité. Anastasia s'installa au salon, où Violène lui servit son déjeuner. Anastasia n'était pas dupe, toutefois, elle voulut savoir de quoi souffrait Clément. Violène rassura sa mère.

– Il a mal au ventre, et sa pression est un peu haute. Je ne peux rien faire pour le moment, et

il est entre bonnes mains. A dix heures, j'appellerai Zénon, il viendra s'occuper de ton dîner, et j'irai à l'hôpital prendre des nouvelles. Actuellement, il est trop tôt pour que j'aille à l'urgence, car Clément passe sûrement une batterie de tests, et les infirmières vont me faire attendre dans le corridor.

– J'espère qu'il n'a rien de grave, il n'a été malade que lors de son cancer.

– Clément ne se plaint pas souvent, alors s'il admet que cela ne va pas, il est très probable qu'il passe sous le bistouri. Mais attendons le diagnostic.

Zénon fut très heureux de venir aider sa belle-mère, et Violène se rendit enfin à l'hôpital. Au contraire de ce qu'elle avait dit à sa mère, Clément n'avait passé aucun test. Il vomissait de la bile, et on lui avait donné quelque chose pour calmer son mal. Violène ne resta que quinze minutes, car les médicaments étaient en train de l'endormir.

Violène dut annuler la visite prévue d'Eve, en promettant de la tenir au courant. Eve était très inquiète, car elle avait rarement vu son père

malade. Vers la fin de l'après-midi, Violène retourna à l'hôpital. Clément était maintenant en observation, allongé plus blanc que son drap sur une civière, mais le médecin parlait déjà de lui donner son congé.

– La seule chose qui semble poser problème, c'est ma vésicule biliaire, mais le médecin ne croit pas que ce soit urgent. Tantôt, je vais manger une soupe, et si je peux la digérer, je t'appellerai pour que tu viennes me chercher.

Vers dix-neuf heures, Clément appela effectivement. L'hôpital lui donnait congé, et si Violène venait le chercher, il serait bien content. Anastasia, inquiète, aurait voulu le laisser à l'hôpital, mais Violène ne pouvait pas vraiment ignorer le jugement de l'hôpital. Clément fila tout de suite dans la douche en revenant chez lui. Après la douche, cependant, il vomit copieusement toute la soupe de l'hôpital. Violène commençait à vraiment s'inquiéter, et elle se dit que le problème était plus grave que ce qu'annonçait le diagnostic du médecin.

Anastasia était aussi très inquiète, elle qui craignait tellement les malheurs. Clément n'avait aucune appétit, il était toujours sur le

point de vomir, et Violène aussi était très préoccupée. Elle devait rassurer sa mère, alors qu'elle-même ne l'était pas du tout. Aux inquiétudes de sa mère, Violène ne pouvait que répondre que par le jugement de l'hôpital.

Clément faiblissait, malgré l'insistance de Violène à essayer de le faire manger. Deux jours plus tard, Violène s'aperçut que Clément était tout crispé sur son fauteuil, et que ses mains s'agitaient en tout sens. «Qu'as-tu, mon mari ?», dit-elle très inquiète.

– J'ai froid, j'ai froid...

Violène comprit l'urgence, et elle serra son mari dans ses bras. Elle sentit bien qu'il faisait des convulsions, et elle libéra une main pour composer le 911. «Tu ne me renvoies pas à l'hôpital ?» «Je n'ai pas le choix!»

Pendant ce temps, Anastasia regardait tranquillement la télévision dans sa chambre. Quand les ambulanciers furent partis avec Clément, Violène vint avertir sa mère que celui-ci venait de repartir pour l'hôpital. Anastasia ne put s'empêcher de faire remarquer à Violène, qu'elle avait bien dit qu'il fallait que Clément

reste à l'hôpital. Violène répéta qu'elle avait bien été obligé de suivre le jugement du médecin.

Anastasia crut bon de ne plus rien dire, pour ne pas ajouter au fardeau de Violène. Zénon fut sollicité en toute hâte, pour venir garder sa belle-mère encore une fois. Malgré le fait qu'il venait de prendre sa douche et qu'il se préparait à se coucher, Zénon accepta tout de suite de venir aider.

Tout le monde avait eu peur, mais finalement Clément en fut quitte pour une ablation de la vésicule biliaire, une opération rendue assez simple grâce à la laparoscopie, suivi d'un mois de convalescence pas trop pénible. Anastasia avait eu raison, au fond, il aurait dû rester à l'hôpital la première journée.

Malgré une certaine forme d'accalmie dans la maison, Anastasia semblait de plus en plus nerveuse. Violène se rappela avec amertume d'un bête incident qui s'était passé, il y a quelques semaines : «Sa mère était assise au salon, lorsque Violène s'aperçut que le déambulateur de sa mère était placé à côté de sa chaise en direction vers la chambre de cette

dernière. Violène constata que sa mère essayait de se lever de son fauteuil mais sans l'appui du déambulateur. Violène se précipita vers sa mère pour le remettre en place devant elle pour qu'elle puisse s'appuyer et éviter une chute éminente. Violène lui avait dit:

– Maman que fais-tu ?

– J'ai déplacé mon déambulateur pour ne pas frapper Surah

– Mais, tu n'avais qu'à avancer lentement et le chat t'aurait suivi.

– J'avais peur de lui faire mal !

-Voyons, tu ne peux te permettre de tomber, tu n'es plus capable de te relever par la suite, nous devons appeler les ambulanciers et ces derniers te transportent à l'hôpital pour s'assurer que tu n'aies pas de fracture.

Anastasia semblait contrariée par la mise au point de Violène et alla se réfugier dans sa chambre. Le lendemain matin, quand Violène vit sa mère à la sortie de la salle de bain, elle s'approcha de cette dernière pour s'enquérir si elle avait passé une belle nuit. Anastasia lui

répondit par un mouvement d'impatience avec son déambulateur. Violène lui demanda :

– Que fais-tu là ?

– Je fais ce que tu m’as dit de faire avec Surah, de foncer !

Violène resta sans mot, et comprit que sa mère n’avait pas apprécié son intervention de la veille. Elle n’avait jamais vu sa mère agir ainsi, et préféra attendre au lendemain pour clarifier cet événement. Violène comprenait la frustration de sa mère, mais le but n’était pas de la blesser, mais de la protéger d'une hospitalisation.

Anastasia trouvait de plus en plus lourd de ne pas pouvoir manger la nourriture grasse à laquelle elle était habituée depuis son enfance. Aussi, elle mentionnait souvent qu’elle était de plus en plus un poids pour sa fille et son gendre, et insistait souvent sur le fait qu'il ne lui restait que son chat. Surah faisait son possible pour encourager sa maîtresse, car lui s’était parfaitement adapté.

Pendant la convalescence de Clément,

Anastasia était au salon et regardait son émission du matin, la ligne ouverte de Claude Poirier, un discours dans une langue qui n'était ni du français ni de l'anglais vint enterrer son émission. Violène était à la cuisine, mais elle remarqua que quelque chose ne fonctionnait vraiment pas. Elle s'approcha de sa mère.

– Maman, que se passe-t-il ?

– Mon émission nuit à Clément, et il a augmenté le son de sa tablette pour enterrer le bruit de la télévision.

Violène regarda Clément, qui était assis bien sagement dans un fauteuil face à sa belle-mère, et scruta attentivement son système pour comprendre. Elle s'aperçut que, malgré le volume, Clément portait ses écouteurs. Elle s'approcha, le toucha pour attirer son attention, et lui demanda s'il entendait bien avec les écouteurs. Oui, bien sûr qu'il entendait bien, pourquoi ?

Violène lui indiqua que le volume n'était pas dirigé au bon endroit. Clément regarda Violène d'un air éberlué, puis il comprit que ses écouteurs n'étaient pas branchés à son

appareil. Pour pallier au mauvais son, il avait augmenté le volume suffisamment pour entendre à travers les écouteurs qui lui bouchaient les oreilles. Clément corrigea la connexion, et tout le monde put rire de la situation. Mais Violène resta songeuse. Malgré plusieurs mois d'attention envers Anastasia, celle-ci pouvait encore croire spontanément que Clément pourrait être assez malappris pour empêcher sa belle-mère d'écouter son émission. Cela en disait long sur son état d'esprit, et sur le pessimisme qui l'habitait.

Depuis les Fêtes, il semblait que le goût de vivre d'Anastasia s'estompait avec le temps. Elle dit à Violène: «j'ai réussi à passer Noël », puis ensuite: «J'ai réussi à me rendre à une autre année». Elle revenait sur ses souvenirs du passé.

- Tu te souviens du central chez tes grands-parents ? C'est moi qui à 17 ans a fait des pieds et des mains pour l'avoir à la maison. Dans ce temps-là, la téléphonie ne fonctionnait pas de manière aussi invisible qu'aujourd'hui, et évidemment il n'y avait ni cellulaire ni ordinateur. Tout était beaucoup plus précaire comparativement à aujourd'hui.

– Comment cela fonctionnait-il, au juste ?

– C'était comme une table avec une console, et il y avait des boutons et des circuits que nous branchions ou appuyons pour faire le nombre de coups nécessaires pour contacter la personne demandée. Il n'y avait pas beaucoup de lignes téléphoniques, et en campagne tous les abonnés étaient sur la même ligne. Les habitants profitaient de la situation pour écouter ce qui se passait chez leurs voisins, alors les ragots allaient bon train.

– Mais, toi aussi tu étais en mesure d'entendre tout ce qui se disait, et tu étais comme un contrôleur.

– Effectivement, mais plus souvent qu'autrement j'étais tellement occupée à répondre et à faire les connexions que le temps me manquait pour écouter les conversations de l'un et de l'autre.

– Quelles fonctions avais-tu de plus dans ce travail ?

– Je devais m'occuper de la comptabilité, de faire payer les abonnés, et j'étais responsable

du secrétariat.

– Combien gagnais-tu pour effectuer toutes ces tâches ?

– Environ 150\$ par année.

– Mais, sais-tu que tu agissais comme entrepreneur, à cette période où il y avait pas beaucoup d'occasions d'affaires pour les femmes !

– Cette perspective ne m'a jamais effleuré l'esprit. La seule chose qui m'importait, c'était d'avoir un travail chez moi, car à cette période le travail ne courait pas les rangs pour une femme, à moins d'être enseignante, et cela était bien moins payé.

– Et c'est en faisant ce travail que tu as pris l'habitude de manger sur toi ?

– Oui, je pense. Je ne voulais pas imposer ma décision à mes parents, même s'ils ont eu la gentillesse de me remplacer à plusieurs reprises. La nuit, je dormais sur le divan du salon, pour être disponible si le central sonnait. La nuit, les appels étaient toujours importants, car il s'agissait presque toujours d'urgences, un

accident ou la maladie.

– Et c'est à cause de cette habitude que tu as développé un sommeil léger.

– Peut-être, je ne me suis jamais posé la question, mais ton observation est logique.

– Quand as-tu arrêté de travailler ?

– A 24 ans, quand je me suis mariée. Mes parents ont pris la relève.

Violène venait d'en apprendre beaucoup sur le travail de sa mère. Anastasia lui confia par la suite qu'elle avait voulu reprendre son travail de standardiste chez Bell quand elle avait déménagé en ville. Le père de Violène lui avait plus ou moins ordonné de rester à la maison avec les enfants. A cette époque, les femmes avaient moins de liberté et il était considéré normal pour une épouse d'accepter les ordres de son mari. Il y avait dans le ton d'Anastasia, quand elle se souvenait de cela, une certaine amertume de ne pas avoir eu la possibilité de mettre à profit toute l'expérience qu'elle avait acquise, ce qui ne l'aurait pas empêchée d'élever ses enfants. Violène avait des bons

souvenirs de son père, mais elle songea combien des idées reçues et des préoccupations imaginaires avaient empoisonné des vies, pour rien. Il y avait eu quand même du progrès, pour qu'elle-même, et Eve, puissent travailler à des emplois qui les intéressaient.

Toute l'amertume, toute la désillusion, et toutes les faiblesses de ses quatre-vingts-treize ans arrivèrent à terme, le dimanche de la Saint-Valentin. Lorsqu' Anastasia se leva, Violène sentit que la journée prendrait une triste tournure. Comme à l'habitude, Anastasia alla prendre sa douche, mangea son déjeuner, écouta sa messe à Radio-Canada, mais elle toucha à peine à son dîner et elle retourna tout de suite à sa chambre. L'attitude d' Anastasia semblait différente, comme si elle n'avait plus rien à dire et qu'il fallait qu'elle s'occupe des vraies affaires.

Vers treize heures, Anastasia arriva dans le salon, et demanda à Violène: «J'ai trop mal, je me supporte à peine, je veux que tu m'envoies à l'hôpital ». Stupéfaite, Violène sentit son cœur faire un double tour en entendant cette demande inattendue, de sa mère qui n'allait

jamais de gaieté de cœur à l'hôpital. Depuis tant de mois, depuis tant d'années, Violène avait lutté pour éviter à sa mère l'hôpital et le centre à longue durée. Violène demanda à sa mère, avec un sentiment de défaite: «Tu as vraiment si mal »?

Anastasia hocha tristement la tête : «Oui, je n'en peux plus. »

Violène comprit que c'était sérieux et qu'elle n'avait pas le choix. Elle composa le 911 pour appeler les ambulanciers, puis alla préparer un petit sac d'affaires personnelles. Tout en parlant avec sa mère le plus normalement possible, Violène avait le cœur très lourd. Clément disait encore moins que d'habitude, et on voyait bien qu'il était aussi très affecté par ce qui ressemblait à la fin d'une histoire.

Quand les ambulanciers arrivèrent, Anastasia réussit à se rendre pour une dernière fois au salon pour s'allonger sur la civière. Surah aussi suivait sa maîtresse d'un air inquiet. On dit que les chats sentent venir la fin. Anastasia regarda Violène et Clément, et demanda: «prenez bien soin de Surah, il n'a que vous maintenant ». Puis, elle s'allongea sur la civière avec l'aide

des ambulanciers.

Quand les ambulanciers soulevèrent la civière pour amener Anastasia pour la dernière fois, elle leva la tête brièvement, et dit tout simplement ;

« Bye-bye. »